



## The Daniel Jeremy Silver Digital Collection

Featuring collections from the Western Reserve Historical Society and  
The Jacob Rader Marcus Center of the American Jewish Archives

**MS-4850: Daniel Jeremy Silver Papers, 1972-1993.**  
Series 4: Writings and Publications, 1952-1992, undated.  
Sub-series A: Books, 1961-1990, undated.

---

Reel  
69

Box  
22

Folder  
1374

Images of Moses, French translation by Denise Meunier,  
manuscript, pages 1-150, undated.

M O I S E

Daniel Jeremy Silver

Traduit de l'américain par Denise Meunier

# TABLE DES MATIÈRES

1991

A Jonathan, Michael et Sarah

Qui m'ont appris que chaque  
génération doit voir le monde  
avec ses propres yeux.

Préface

Chapitre I Le monde est

Chapitre II Mille questions et réponses

Chapitre III De la Biographie et du voyage

Chapitre IV De la vie et de la mort

Chapitre V Sur le monde de la religion

Chapitre VI Mille questions

Chapitre VII Mille et mille

Chapitre VIII Mille et la vie

Chapitre IX Mille dans l'esprit humain

## TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction	4
Chapitre I      Le héros amoindri	12
Chapitre II     Moïse retourne en Egypte	62
Chapitre III    De la biographie et du biographe	112
Chapitre IV    Un autre Moïse	147
Chapitre V     Sur le sommet de la montagne	189
Chapitre VI    Mosché Rabbenou	226
Chapitre VII   Moïse et Mahomet	266
Chapitre VIII   Moïse et la Cabale	302
Chapitre IX    Moïse dans l'esprit moderne	330



### Introduction

Je suis persuadé depuis longtemps qu'à l'intérieur de toute tradition religieuse, les éléments de continuité tiennent aux formes, aux institutions plus qu'aux doctrines. Les mots sont des vases vides dans lesquels les générations successives de croyants versent le vin de leurs convictions. Il est reconnu qu'il existe des traditions culturelles identifiables - chinoise, indienne, mésopotamienne, grecque - et que chacune d'entre elles a connu des modifications politiques, sociales et comportementales importantes en son sein. Nous vivons avec le changement et nous admettons que tout ce qui vit change ~~à~~ à une seule exception près: la religion. Si la tradition religieuse d'une culture est morte, - le paganisme grec, par exemple - nous convenons de sa nature organique, mais si elle a survécu, comme le judaïsme et le christianisme, nous avons tendance à la considérer comme une constante culturelle. C'est particulièrement vrai en Occident où les grandes religions fondent leur autorité sur la base de la révélation et s'appuient sur une écriture qui impose des formes de cultes, de pensée et de langage à la communauté. Les croyants oublient que s'ils lisent un de ces textes anciens

et se sentent liés par ses prescriptions, ils projettent inévitablement dans celui-ci leurs sentiments ainsi que leurs besoins et modèlent ses préceptes selon les notions du bien qui prévalent à leur époque. Les traditions religieuses témoignent du même processus d'adaptation dynamique et de changement organique que les autres éléments de la culture dont ils font partie et pour les mêmes raisons.

La tendance à nier le changement procède d'une nécessité fondamentale: être rassuré. La vie est courte. Nos expériences sont déroutantes. Une grande partie de ce qui constitue la religion satisfait au besoin humain de créer une impression d'ordre et de stabilité au milieu du flux. Si nous n'en sommes pas conscients sur le moment, les preuves de sa puissance sont tout autour de nous. Le pays est plein d'hommes et de femmes terrorisés par le changement au point qu'ils ont fait une politique de ce besoin de stabilité, s'efforçant de contraindre les écoles à promouvoir et à justifier leur conviction que la Bible est à prendre au pied de la lettre. Ces aspirations passionnelles sont compréhensibles, mais il serait désastreux pour notre société qu'elle s'y abandonnât.

Cet essai est une modeste tentative pour mettre en lumière les changements intérieurs dans une tradition religieuse - le judaïsme - en ce qui concerne un personnage - Moïse - situé en son centre. Comme le titre le suggère, j'ai tenté d'esquisser les divers portraits gravés dans le coeur et l'esprit de ceux qui ont constitué la communauté juive pendant les diverses époques culturelles qu'elle a vécues et de montrer

pourquoi ces représentations diffèrent sensiblement les unes des autres.

Tout au long de cet ouvrage, je me suis efforcé d'être synthétique et analytique plutôt qu'encyclopédique. Ceux qui désirent en savoir davantage sur les détails des nombreuses vies du personnage pourront consulter des ~~ouvrages~~<sup>sommes</sup> magistrales comme les Legends of the Jews de Louis Ginsberg. On pourra discuter mon choix - arbitraire, je l'admets - des matériaux et des milieux culturels. J'aurais pu en faire d'autres, mais ils n'auraient pas modifié ma thèse fondamentale: les héros religieux du passé, comme les conceptions et les cérémonies consacrées par l'Ecriture, deviennent des vases dans lesquels les traditions versent des valeurs et des idées nouvelles à mesure qu'elles semblent devenir appropriées.

J'ai choisi Moïse comme point focal de cet essai pour de nombreuses raisons. Parce que la Torah\* le décrit comme le prophète-messager de la révélation, les chefs religieux ont toujours été obligés de manier son image avec précaution. Je n'allais donc pas me trouver en présence de représentations purement imaginaires. De plus, la Torah, lue en public chaque semaine dans les synagogues depuis deux mille ans, étant consacrée pour les quatre cinquièmes à des récits dans lesquels Moïse joue un rôle, ou aux commandements qu'il a transmis, je traiterais d'un personnage familier pour tous les Juifs de tous les temps.

---

\* Terme qui signifie "enseignement"; elle comprend les cinq premiers livres de la Bible, ou Pentateuque, dans lesquels figure Moïse. (à noter pour la traductrice)

Depuis longtemps la place occupée par les héros et leur culte m'intrigue. En tant qu'enseignant, je suis conscient du besoin universel de figures-modèles. La pensée des enfants est littérale bien avant de pouvoir être conceptuelle. Ils reconnaissent Moïse avant de comprendre les Dix Commandements. Il était inévitable que parents et professeurs le présentent comme un héros et leurs histoires, leurs classes ou leurs sermons révél<sup>ent</sup>ent une part importante de l'image - ou des images - qu'ils se sont créées de lui. Inévitable aussi que d'autre désapprouvent cet usage de Moïse comme modèle. La tradition rabbinique dénie la perfection à un être humain quel qu'il soit. Dieu seul doit être le parangon pour le développement des attributs moraux.

En travaillant sur ce problème que je m'étais posé à moi-même, j'ai découvert à quel point les idées préconçues faisant de Moïse un libérateur, un législateur et un meneur d'hommes avaient influencé <sup>ma</sup> ~~une~~ façon de comprendre la Torah. J'avais cherché et trouvé un homme imposant, rayonnant de force vitale. Apprendre à lire le texte pour ce qu'il dit et non pour ce que je comptais qu'il dirait a été une tâche aussi passionnante que pleine de surprises. J'attendais un Moïse plus grand que nature; j'ai découvert que, contrairement au processus habituel d'embellissements légendaires, les rédacteurs ont délibérément diminué son rôle, pour satisfaire à leurs engagements religieux.

La Torah n'est pas une restitution contemporaine du Moïse originel; les événements et les personnages qu'elle dé-

crit ont été modelés par les intérêts particuliers ultérieurs de la société israélite et de ses chefs religieux. L'image qu'elle donne de lui est particulièrement intéressante parce qu'elle réduit plutôt qu'elle ne grandit le rôle du fondateur vénéré de la communauté, battant ainsi en brèche la théorie communément admise qui veut que de tels récits s'amplifient par accretion à mesure que légendes et histoires viennent orner un événement.

Pendant la dernière campagne présidentielle, alors que je préparais une conférence sur le système politique américain, j'ai relu la série de livres écrits par Theodore White sur ce sujet, intitulée The Making of a President [Comment on fait un Président]. Sans doute parce que je travaillais aussi à l'analyse d'une histoire hellénistique consacrée à Moïse commandant-en-chef des armées égyptiennes, je me suis mis à réfléchir sur l'art de créer une image et la manière dont il était pratiqué par le passé, en particulier dans la mesure où il avait influencé celle de notre héros.

Semblable <sup>en</sup> cela à la plupart des lecteurs, j'avais tendance à accepter les nombreuses histoires et légendes qui entourent un personnage classique tel que Moïse comme des développements individuels, exemples plus ou moins intéressants de l'imagination d'un conteur, ou des préoccupations et du talent d'un prédicateur. Mais je commençai alors à me demander si des schémas plus larges pourraient être décelés dans ces matériaux éparpillés et diffus; si en fait on pourrait élaborer à partir des histoires créées en certains temps et lieux

dont on tente d'expliquer la tradition et se comprend elle-même.

précis des images de Moïse reflétant exactement les valeurs et les préjugés de chaque communauté particulière. Au bout de plusieurs années, de nombreuses lectures et de beaucoup de réflexion, je me suis convaincu que c'était possible.

J'ai conclu également qu'il ne fallait pas pousser trop loin l'analogie avec les propagandistes professionnels de la politique; ils exercent un art de manipulation dont le but est d'amener les paroles d'un candidat à coïncider avec ce qui est perçu comme la volonté générale et son comportement, avec les normes approuvées par le public. Les diverses images de Moïse ne sont pas innocentes. Elles n'ont pas été sciemment remodelées pour servir les intérêts d'un groupe particulier certes, mais chacune est née au moment où une nouvelle période culturelle exprimait dans ses histoires et ses sermons une autre version du chef, du Moïse qu'elle était disposée à voir. L'expérience et la sagesse conventionnelle, les mécanismes psychologiques que nous appelons conditionnement et projection ont joué un rôle capital dans l'élaboration de chaque portrait. A toutes les époques, les dévots ont instinctivement tenu pour assuré que l'homme et son message sanctionnaient leur manière de vivre et leur théologie.

Il faut inventer tous les quatre ans de nouvelles images pour les candidats à la présidence. <sup>▲</sup>Celles de Moïse sont non seulement spontanées, mais elles apparaissent beaucoup moins souvent ou régulièrement. Elles surviennent quand la vie juive subit une période de transformation culturelle et chacune révèle ce qu'il y a de particulier dans la manière dont son temps comprend la tradition et se comprend elle-même.

Je me suis trouvé ainsi embarqué dans un voyage qui s'est révélé fascinant et j'espère que vous aurez plaisir à le faire avec moi. Certes, j'ai rencontré au long du chemin nombres d'histoires inattendues et curieuses, mais je me suis attaché à l'image composite du fondateur-prophète qui sous-tend <sup>les récits</sup> ~~celles~~ d'une époque particulière plutôt qu'aux narrations individuelles. Mes tentatives pour définir les changements et évaluer les différences entre les diverses présentations du personnage ont été immensément facilitées par la place que tient la Torah au centre de la vie juive. Depuis vingt-trois ou vingt-quatre siècles au moins, chaque génération a étudié le même texte et s'est intimement familiarisée avec lui. Non seulement chacune a assimilé les diverses traditions de ses prédécesseurs, mais elle a pu se reporter à un texte sacré fixé pour retrouver ses propres idées préconçues à l'intérieur - et à l'extérieur (de celui-ci.)

Ainsi chaque époque culturelle devait construire son propre portrait autour des mêmes incidents, des mêmes récits et l'histoire de Moïse ne devenait jamais méconnaissable.

Je suis très reconnaissante à l'Oxford Centre for Post graduate Hebrew Studies de m'avoir nommé membre résident pendant le premier trimestre <sup>de</sup> 1979, ce qui m'a libéré des contraintes de la vie en congrégation et permis de travailler à cette étude sans être interrompu. Le Dr David Patterson et ses collaborateurs n'ont ménagé ni le temps ni les moyens pour m'aider. Le Leo Baeck College à Londres m'a donné la possibilité de discuter nombre de ces idées, lors d'un séminaire passion-

nant avec un groupe d'étudiants préparant le rabbinat. Le Temple de Cleveland a toujours montré beaucoup de compréhension pour un rabbin qui passe un temps considérable à la bibliothèque et assumé le travail de secrétariat que ce livre exigeait. Plusieurs études préparatoires ont été publiées dans la Jewish Quarterly Review ainsi que dans The Journal of Jewish Law et bien que les matériaux en ~~étaient~~<sup>étaient</sup> été complètement révisés, la possibilité de publier ces articles et de recevoir les commentaires d'amis et de collègues m'a été d'un secours inappréciable.

Certains ne peuvent penser qu'une plume à la main; moi j'aime avoir une feuille dactylographiée sous les yeux. Je suis donc très reconnaissant à Marie Pluth et Lilian Abramowitz pour les longues heures passées à déchiffrer mes hiéroglyphes et à me préparer les jeux bien nets que je remplissais à nouveau d'autres hiéroglyphes. L'idée de ce livre, j'en ai d'abord discuté avec ma femme, Adèle, pendant de grandes promenades dans la campagne anglaise. Elle a été non seulement ma collaboratrice, mais mon principal critique, pendant toute l'entreprise qui aurait pris plus de temps encore sans ses encouragements, ses efforts et son amour.

Je sais que la thèse fondamentale de ce livre en hérissera plus d'un, mais j'espère que même ceux qui sont en désaccord avec elle jugeront dignes d'être examinées à nouveau les images de Moïse présentées dans ces pages.

Daniel Jeremy Silver



## Chapitre I

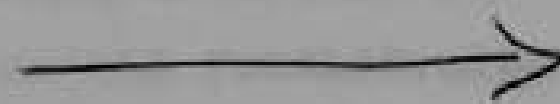
### Le Héros amoindri

Depuis plus de deux siècles, depuis que nombre de Juifs et de chrétiens ont commencé à se rendre compte que la Bible ne pouvait être acceptée de sa propre autorité comme une histoire des faits, certains spécialistes ont recherché les critères qui nous permettraient de jauger l'exactitude de son récit. Jusqu'à présent, les résultats sont <sup>mitigés</sup> ~~meubles~~. Nous savons mieux apprécier la fidélité avec laquelle les traditions orales passaient de génération en génération. De nombreux détails se rapportant aux périodes patriarcales et postérieures peuvent maintenant être établis; mais aucun des événements ni aucune des personnes figurant dans la Torah n'ont été identifiés avec précision. Mis à part le manuscrit biblique lui-même, il n'existe aucune référence ou presque à Moïse, <sup>ni</sup> ~~ou~~ à une fuite d'esclaves hébreux hors d'Egypte. D'assez nombreux documents archéologiques démontrent une pénétration israélite en Canaan à partir du 13<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. De nombreuses villes furent détruites et sommairement rebâties vers cette époque. Mais le compte rendu biblique de la conquête par Josué et ses successeurs ne peut être confirmé.

Nous avons appris que le récit de la vie <sup>et</sup> / des activités de Moïse est mis en scène de manière à être en accord avec les événements situés en Asie occidentale et en Egypte pendant les 14<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles avant notre ère. Nous savons maintenant que

dans l'ensemble de ces régions d'autres peuples parlaient alors d'un futur chef qui viendrait à eux sous la forme d'un petit enfant porté par un fleuve sacré. Nous savons que nombre des voisins d'Israël avaient des lois semblables pour le fond et même la forme aux prescriptions de la Torah. Nous savons qu'au moment de la domination des Hyksos sur l'Egypte (vers 1750-1550) ceux-ci recrutaient pour leur bureaucratie des Asiatiques doués appartenant à d'autres nations, <sup>et que</sup> ~~de ceux-ci~~ <sup>de ceux-ci</sup> furent tués ou réduits en esclavage quand une dynastie indigène renversa les pharaons étrangers. Nous savons que Ramsès II fut un bâtisseur napoléonien qui constella l'Egypte de palais, de temples et de villes portant son nom et qu'il opéra des levées massives d'esclaves asiatiques et africains pour les construire. Mais - et c'est là le noeud du problème - le fossé reste aussi large qu'auparavant entre ce que la Bible rapporte de Moïse et ce que nous pouvons confirmer sur la base d'informations externes. Personne ne saurait écrire avec une certitude absolue une phrase commençant par "Moïse fit cela", ou "Moïse dit cela".

Une biographie, si érudite soit-elle, n'est qu'un exercice d'imagination qui révèle plus les conceptions de l'auteur que les faits réels de la vie du plus fameux héros d'Israël.)

(En 1924, Rudolph Kittel, de l'Université de Leipzig, titan parmi les exégètes, remporta un vif succès avec son livre Gestalten und Gedanken in Israel  [Grandes <sup>figures et pensées</sup> ~~hommes et idées~~ en Israël] <sup>qui</sup> résume pour le grand public l'état des <sup>études</sup> ~~recherches~~ bibliques après un siècle de recherches critiques. Il écrivait avec toute l'autorité de son

érudition universitaire, aussi n'est-on pas peu surpris de rencontrer au cours de sa présentation de Moïse la description physique et psychologique d'un homme dont l'existence ne peut être prouvée.

p.c. " ... La haute et belle stature, le port de tête superbe, le regard aigü et pénétrant du chef, de celui qui triompha de l'homme et des obstacles, la main ferme du guide toujours en alerte et fidèle à son devoir ... l'intuition profonde de l'homme qui a trouvé Dieu et demeure en Lui, l'intuition qui pénétra jusqu'à l'être divin et découvrit le plus secret du coeur humain, nous pouvons encore les discerner malgré les couleurs passées et les retouches des âges." (19-20 de la trad. ~~française~~ anglaise)

Pure invention que tout cela. La description va bien au-delà du texte biblique qui ne contient pas une seule ligne sur l'aspect physique du personnage. La Torah n'indique pas s'il était grand ou petit, gros ou maigre, brun ou blond, ni s'il avait ce qu'il est convenu d'appeler de la prestance. Kittel lui attribue ses propres idées préconçues sur l'apparence que devrait avoir un héros; à ses yeux ce dernier - d'où le Moïse qu'il imagine - est le chef noble et supérieur que lui-même et beaucoup d'autres Allemands de l'époque appelaient de tous leurs vœux pour qu'il sauvât la patrie de ce qu'ils considéraient être la disgrâce de Versailles et la maladie démocratique de la République de Weimar.

Le même processus d'affabulation est à l'oeuvre dans les livres illustrés de récits bibliques que des grands-parents

gâteaux donnent à des moutards de six ans, sans méfiance, et dans les films hollywoodiens où l'on voit un Moïse grand, blanc, musclé et beau. Jamais encore je n'ai vu un livre pour enfants ou un film populaire représenter un homme petit, basané et la poitrine creuse; pourtant, étant donné son ascendance et son milieu, il y avait toutes ~~les~~ chances qu'il eût hérité d'un type de ce genre. <sup>Les</sup> Catéchistes, cinéastes dans les affres de la distribution et (certainement) grands-parents sont excusables; les érudits ne le sont pas.

La Bible est d'ailleurs très chiche de descriptions, même quand il s'agit de ses principales figures. Le 20<sup>e</sup> siècle a un sens du moi très développé, peut-être trop. Il n'en allait pas de même pour les Hébreux et la plupart des peuples du deuxième millénaire avant notre ère. La majeure partie des statues qui subsistent ne sont pas des portraits, mais des versions hautement stylisées de l'aspect idéal que devait avoir une personne occupant un rang ou une position donnés. Si Moïse avait été sculpté par un contemporain - peut-être Bezalel, le maître artisan que selon la Bible il chargea d'exécuter le mobilier sacré du tabernacle - le résultat eût très probablement été la représentation idéalisée d'un chef, assez semblable à celles de certains pharaons de l'Ancien Empire ou des nobles de Lagash, Sumer et Akkad exposées aujourd'hui dans nos musées. Elle aurait porté les marques acceptées du rang et de l'autorité, mais le visage n'aurait eu aucun caractère distinctif individuel; seule une éventuelle inscription aurait pu permettre de savoir qu'il s'agissait de Moïse plutôt que de quelque autre chef asiatique.

Le <sup>deuxième</sup> ~~deuxième~~ millénaire était une époque où les nobles rivalisaient pour perpétuer leur mémoire dans des palais, des temples et des mausolées; cependant, pour autant que nous le sachions, aucun Israélite n'a dessiné ou sculpté une image de Moïse. Les chefs de l'ancien Israël, même ses rois les plus attachés aux choses matérielles, ne semblaient pas avoir recherché l'immortalité au moyen d'images, eussent-elles été idéalisées. L'écriture décrit rarement les attributs physiques d'un personnage, sauf dans le cas où l'un de ces derniers joue un rôle important dans quelque épisode, par exemple la taille de Goliath ou la beauté de Bethsabée. L'oeil aussi bien que l'esprit de l'Israélite était relativement indifférent à toutes ces marques distinctives dont nous avons une conscience si aiguë. Parce que la survie d'un clan semi-nomade dépend du dévouement inconditionnel de chaque membre du groupe et de l'obéissance totale aux décisions du chef, l'originalité est un risque plutôt qu'une distinction. Un rebelle, un individualiste est un marginal, dangereux pour lui et pour les autres.

L'homme moderne quitte sa maison pour aller chercher fortune. L'homme de la Bible ne pouvait la trouver qu'en restant avec les siens. Nous voyageons facilement. Lui ne se déplaçait qu'accompagné par une suite forte et <sup>sûre</sup> ~~puissante~~. Ils étaient assurément des errants. Jacob fuit Bersabée après avoir dupé Esaü. Moïse fuit l'Egypte après avoir tué le surveillant égyptien. Mais, dans ces cas-là, le mot-clef, c'est fuir. Il ne s'agissait pas de déplacements délibérés et ~~puissants~~ sans souci, mais d'expéditions dangereuses entreprises sous la contrainte et l'exilé recherchait bien vite de nouveaux liens, Jacob avec

un oncle en Syrie, Moïse en se faisant adopter par la tribu de Jéthro. Depuis sa naissance, un Israélite vivait au sein d'un réseau institutionnalisé de relations familiales et d'obligations tribales qui déterminaient son rang, son travail, ses responsabilités, sa foi et son destin. Dans la vie comme dans la mort, il était important de "rejoindre ses pères".

Cette tournure d'esprit apparaît à l'évidence dans la loi de la Torah qui dénonce le fils rebelle désobéissant à ses parents et permet de le mettre à mort s'il persiste dans sa ~~provoca~~ <sup>provocation</sup> tion. (Dt. 21: 18). La loi dont on peut trouver l'équivalent dans d'autres codes moyen-orientaux anciens décrit le comportement d'un fils adulte, marié, dont la rébellion est un défi délibéré à l'autorité parentale et tribale, parce qu'elle menace de soustraire à cette autorité non seulement le coupable, mais ses femmes, ses enfants, ses troupeaux et ses esclaves. Dans une société où chaque clan devait se suffire à lui-même, un tel acte compromettait si gravement les possibilités de survie des autres membres qu'il était considéré comme un crime.

Le point à noter ici est que la Bible nous indique uniquement ce que, selon elle, nous devons savoir de Moïse: sa généalogie. Si je devais écrire une biographie de Winston Churchill, je doute fort que ma première phrase serait: "Un certain Anglais épousa une certaine Américaine." Pourtant, c'est précisément ce que fait la Torah: "Or il y avait un homme de la famille de Lévi qui avait épousé une fille de Lévi" (Ex. 2: 1)\*. Rien sur les caractéristiques personnelles de Moïse. Mais nous apprenons que son père s'appelait Amram, que son grand-père, lui-même fils de Lévi, fils de Jacob était Ké<sup>h</sup>ath

---

\* Ces citations de la Torah ont été prises dans la Bible des rabbins.

(Ex. 6: 16-19; I Ch. 4: 1-3), que sa mère s'appelait Jocabed, qu'Aaron et Miriam étaient ses frère et soeur, qu'il épousa une Coenchite et une certaine Séphora, fille de Jéthro, prêtre de Madian, qui l'adopta par la suite dans sa tribu ( Ex. 3: 1). Le visage de Moïse reste voilé, mais sa généalogie et ses liens de famille sont clairs et précis.

Un auditeur israélite ne se souciait pas vraiment de savoir si Moïse était lourd ou gracile, grand ou brun; ces détails ne jouaient pas un rôle aussi important pour la destinée d'un homme que sa place dans la société. Ce qui comptait avant tout, c'est que Moïse appartenait à la tribu de Lévi. Des membres d'un tel groupe avaient des devoirs particuliers les uns envers les autres et l'avenir de chacun dépendait de la force collective de l'ensemble. Ce furent les Lévites qui se rallièrent à Moïse quand le camp, ayant échappé à son autorité, dansa frénétiquement devant l'infâme Veau d'Or (Ex. 32: 25 et s.).

[Parce que engagements et devoirs tribaux étaient essentiels, aucune querelle n'était plus âpre que celles qui opposaient les membres d'un même clan sur des problèmes de priorité ou de propriété. Les auditeurs israélites devaient hocher la tête d'un air entendu quand ils apprenaient que le plus grave défi à l'autorité de Moïse avait été lancé par un autre Lévite, Coré, et qu'il avait été provoqué par une question de préséance: qui de Coré ou d'Aaron serait appelé au sacerdoce (Nb, 16). Comprenant que la famille d'un disgracié partageait son sort, ils ne se seraient pas étonnés que selon la Bible, les femmes et les enfants des Lévites soulevés contre Moïse eussent été mis à mort avec les conspirateurs. Ils auraient compris aussi que



Moïse épousât Séphora, non par amour, mais pour ~~être adopté~~  
~~par~~ <sup>que</sup> la tribu de Jéthro, <sup>l'adoptât</sup> c'était la seule façon pour lui de pouvoir rester dans le pays de Madian. A l'époque biblique, la généalogie déterminait le rang social, le destin politique et la vocation; c'était donc ces moyens d'identification qui étaient présentés avec le maximum de précisions. Aucun passage de l'Ecriture qui lasse plus rapidement le lecteur moderne que les interminables généalogies, mais rares étaient ceux qui re-  
 tenaient davantage l'auditoire <sup>présent</sup> ~~présentif~~.

Le bref commentaire de l'Exode (2: 2) indiquant que la mère de Moïse "considéra qu'il était beau" n'infirmes en rien mon observation sur l'indifférence massive de la Bible, en ce qui concerne les détails de l'aspect physique du prophète. Il ne donne d'ailleurs aucun renseignement objectif. Quelle mère ne louerait son enfant ? Le "fait" bien connu du défaut de prononciation dont il aurait souffert ne contredit pas davantage ma thèse. Ce n'est pas un fait du tout. L'image d'un Moïse muet ou bégayant, bien qu'elle apparaisse <sup>souvent</sup> ~~seulement~~ dans le folklore juif, est l'invention d'interprètes utilisant un texte pour leurs propres desseins en lui faisant dire plus qu'il ne dit réellement.

Le passage en question se trouve dans l'Exode, lors du dialogue de Dieu et de Moïse au Buisson Ardent. Dieu <sup>l'</sup>informe ~~Moïse~~ qu'Il a décidé de l'envoyer en Egypte et <sup>la réponse</sup> ~~Moïse~~ se déclare indigne de cette mission: "Qui suis-je pour aborder Pharaon..." (3: 11). En proclamant ainsi son incapacité, Moïse est le type de courtisan moyen-oriental qui multiplie les protestations rituelles autant qu'exagérées de son indignité pour être bien

sûr que le roi, reconnaissant son humilité et sa loyauté, le récompensera en conséquence. Moïse <sup>se fline</sup> ~~stappe~~ sur les politesses et les excuses avec une outrance et une élégance typiquement orientales: "De grâce, Seigneur, je ne suis habile à parler ni depuis hier, ni depuis avant-hier ... J'ai la bouche pesante et la langue embarrassée" (Ex. 4: 10). Il est possible, mais imprudent, de prendre ces phrases au pied de la lettre et de déclarer Moïse incapable de parler; replacées dans leur contexte, elles indiquent seulement qu'il n'avait aucune expérience de la diplomatie <sup>ni</sup> ~~ou~~ des discours en public. D'ailleurs la réponse de Dieu indique assez clairement le sens: Il ne dit pas "Je guérirai ton infirmité.", mais: "Je seconderai ta parole et je t'inspirerai ce que tu devras dire." (Ex. 4: 11).

Dieu n'a pas choisi un prophète sans voix pour être Son porte-parole et le médiateur de Sa révélation. Mises à part ces protestations d'indignité entièrement conventionnelles, les récits consacrés à Moïse montrent assez qu'il était un orateur consommé. A maintes reprises, la Torah le décrit parlant avec aisance et force à Pharaon, aux chefs hébreux et à la nation entière. Combien de fois Dieu ne lui ordonne-t-il pas: "Tu <sup>ou "Ainsi parleras-tu aux Israélites"</sup> diras aux Israélites", parfaitement sûr que le messenger transmettra la loi <sup>de façon</sup> si claire~~ment~~ que tous entendront et comprendront. L'idée d'un défaut de prononciation ne serait peut-être jamais venue à personne si un rédacteur n'avait ajouté à la scène de l'envoi en mission une phrase dans laquelle ~~il~~ "le courroux de l'Eternel s'allume", et <sup>il</sup> dit que c'est Aaron, diplomate habile, qui parlera à <sup>sa</sup> place (Ex. 4: 14). Mais ce n'est pas du tout ce qui se passe. Sauf en une seule occasion, devant

le conseil des anciens, Moïse est son propre porte-parole (Ex. 4: 30). Les exégètes modernes ont reconnu dans ces deux passages des interprétations sacerdotales, destinées à rehausser le rang et la réputation d'Aaron, premier prêtre et leur père à tous.

La Torah n'occulte pas que l'aspect physique de Moïse. Elle est tout aussi muette sur ses motivations. Il est important de noter ce que l'on <sup>nous</sup> ne dit pas à son sujet. Nous ne savons rien ni de son enfance, ni de son adolescence, ni de son instruction, ni de son rôle dans la hiérarchie du palais - nous ne savons même pas s'il y vivait. Dans sa vie d'adulte jeune, un seul épisode: il tua un surveillant égyptien, ~~mais~~ pourquoi ? Avait-il été rendu furieux par la brutalité du fonctionnaire frappant un esclave hébreu ? Eprouva-t-il soudain la force des liens du sang ? Devons-nous interpréter l'incident comme un acte d'identification avec son peuple ? A-t-il simplement agi sous l'impulsion du moment ?

Nous ne savons rien de la nature ni de la qualité des rapports de Moïse avec ses parents, la fille de Pharaon, ses femmes, ses fils. Ses sentiments, quand il descend du Sinaï après quarante jours et quarante nuits, restent totalement mystérieux. Était-il exalté, épuisé, transformé ? Nous devons nous contenter d'une brève indication sur les ultimes reflets laissés par l'expérience: "La peau de son visage était devenue rayonnante" (Ex. 34: 29), une chose que les autres pouvaient observer. Croissance, maladies, accidents, vieillesse, les modifications ordinaires de la vie ne font pas partie de cette histoire. Bébé de trois mois dans une phrase, il se retrouve adulte dans la suivante. A la fin de sa vie, on nous dit:

"Moïse était âgé de cent-vingt ans lorsqu'il mourut; son regard ne s'était point terni et sa vigueur n'était point épuisée," (Dt. 34: 7). J'ai toujours eu l'impression qu'une des raisons qui font que la Torah fascine <sup>(continue à)</sup> ~~les~~, c'est l'absence de détails et d'explications qui laisse le champ relativement libre à l'imagination du lecteur. Comme si souvent, il y a là une situation où le mieux serait l'ennemi du bien.

Les rédacteurs de la Torah semblent même avoir perdu ou délibérément supprimé la plus grande partie du nom de Moïse. En effet, bien que nous l'appelions ainsi, en écrivant le mot avec une majuscule, il s'agit non pas d'un nom propre, mais de la désignation d'un élément en égyptien. La Torah indique que la princesse qui trouva l'enfant flottant sur le Nil dans un berceau étanche lui imposa son nom. Lui ayant en fait donné la vie, <sup>(selon l'usage ancien)</sup> elle avait le droit de lui donner le nom qui lui rappellerait sa destinée. Selon le texte, elle l'appelle Moïse, expliquant: "Je l'ai retiré des eaux," (Ex. 2: 10). A l'origine du mot, une <sup>hom</sup> ~~mon~~ophonie approximative entre le verbe hébreu machah signifiant "retirer, tirer hors" et mosché qui évoque le miracle du sauvetage de l'enfant, ses relations spéciales avec Dieu et la puissance rédemptrice de Celui-ci.

Mais, si l'on examine de plus près le nom, on est obligé de reconnaître que cette dérivation, si séduisante qu'elle soit, n'est pas défendable. D'abord une princesse égyptienne n'aurait pas été assez versée en hébreu, dialecte alors peu connu parmi tous ceux du Moyen-Orient, pour faire un jeu de mots aussi subtil. De plus, l'étymologie proposée ne résiste pas à un examen critique. Il n'y a pas en hébreu de transition entre

*l'homophonie*

mashah et mosché parce que la langue n'est pas construite ainsi. Il y a un siècle environ, les linguistes ont reconnu que malgré les explications de la Torah, le nom de Moïse n'est pas du tout d'origine hébraïque, mais résulte de la translittération en hébreu d'un élément stéréotypé égyptien du vocable ~~qui~~ signifie "celui qui est né", comme dans les noms royaux Thoutmose (fils de Thot) et Ramsès (fils de Ra). Il s'agit d'un élément non spécifique coupé du nom théophore qu'une princesse égyptienne aurait précisément donné à l'enfant trouvé. Qui a pratiqué cette ablation ? Les exégètes conservateurs suggèrent que c'est Moïse lui-même qui supprima la référence à un dieu égyptien quand YHWH entra dans sa vie. Il est plus vraisemblable d'attribuer aux premiers chefs religieux d'Israël l'intervention jugeant préférable de dissimuler le fait que le fondateur et le plus illustre prophète de leur peuple avait été désigné à l'origine par un nom qui reflétait une relation spéciale avec un dieu égyptien.

La Torah présente donc la biographie d'un héros sans nom propre ni caractère physique définissable. Comme si le texte avait été délibérément rédigé pour signaler au public que cet homme avait quelque chose de radicalement différent. Il est le seul héros classique qui ne s'appartient pas, mais qui est, comme la Torah l'indique expressément, ich-elohim "le Serviteur de l'Eternel" (Dt. 34: 5). Son importance réside entièrement dans son utilité pour un autre Qui n'a pas de nom lui non plus.

Revenons un instant à Kittel. Après l'Holocauste, il semble grotesque de retrouver Moïse ~~redistribué~~ distribué dans le rôle d'un héros teutonique wagnérien, prototype du Führer, ~~mais~~ qui arra-

cherait le Reich à ce que Kittel considérait comme le désastre juif et bourgeois de Weimar pour le porter au pinacle de la gloire. Mais je n'ai pas exhumé Kittel pour faire sensation ni pour le plaisir de critiquer sa thèse raciste selon laquelle les héros arrivent conditionnés dans un châssis de 1 m 80 au moins, avec yeux bleus et cheveux blonds. Il nous fournit simplement un exemple frappant de l'idée très répandue que la Torah présente le prophète comme un homme d'une énergie phénoménale et riche en exploits extraordinaires. L'image de Moïse en Siegfried choque tout le monde, mais celle d'un homme dynamique, débordant de vie et d'un chef efficace est parfaitement acceptée. On la retrouve dans presque toutes les descriptions que j'ai lues ou entendues dans des sermons. La plupart des lecteurs abordent la Torah avec la conviction qu'aucun autre type d'homme n'aurait pu arracher un groupe d'esclaves à un tyran puissant et les guider dans des circonstances difficiles pendant presque toute une vie, jusqu'à ce qu'ils aient non seulement atteint leur destination, mais formé une nation soudée par une alliance religieuse exigeante. Et ils la referment avec la conviction que c'est le type <sup>de personnalité</sup> ~~de personnalité~~ qu'elle cherche à présenter: c'est cette attitude que Kittel adopte quand il attribue à Moïse les exploits plus grands que nature d'un Surhomme.

p.c  
Dès les temps les plus anciens, génération après génération, Israël a narré l'histoire du grand homme qui, avant même que les Israélites pussent être considérés comme une nation, les a conduits depuis l'Egypte, terre d'esclavage, jusqu'à la liberté d'une vie nouvelle. Il a brisé le joug égyptien, emmené ses co-

hortes dans le désert où il leur donna le code des lois de leur Dieu, puis enfin, après la traversée du désert, dans le pays qu'ils ont appris à considérer comme le leur. Tout au long des âges, Moïse a été honoré comme le soutien au temps du besoin, le chef, le fondateur de la nation, mais plus encore vénéré comme le messenger du nouveau Dieu et de ses lois.

Certes, le bon sens semble exiger l'hypothèse d'un Moïse grand meneur d'hommes, mais littérature et histoire font deux; or la Torah appartient à un genre de littérature spécial et non pas à l'histoire ordinaire. Elle ne parle pas d'un Grand Homme qui aurait rassemblé une communauté d'esclaves pour l'em-mener hors d'Egypte, lui donner un Dieu et un code de lois, puis, finalement, le conduire jusqu'à la Terre promise. ~~Ce n'est pas~~ Ce n'est pas le sens du récit biblique. Il conte l'histoire du Grand Dieu qui a sauvé d'Egypte une <sup>raïssa</sup> ~~bande dépravée~~ d'esclaves, leur a révélé Son nom, donné des lois et la nourriture dans le désert, pour les conduire enfin dans la Terre qu'Il leur avait promise.

Pour comprendre les vies ultérieures de Moïse, il nous faut reconnaître que dans la première, celle que lui donne la Torah, on ne le décrit pas comme un héros au sens habituel du terme, c'est-à-dire un homme doté d'un courage et d'une initiative exceptionnels, principal personnage d'une saga ou d'une chronique. C'est Dieu qui est le héros de la saga biblique et son personnage principal; Moïse n'est que Son premier serviteur et le plus obéissant. Sa bravoure n'est pas celle, toute physique, d'Ulysse, <sup>ni</sup> ~~comme~~ la désobéissance intrépide de Prométhée,



mais le courage de la soumission, celui d'un chaman ou d'un saint. Moïse n'est pas le victorieux qui surmonte des obstacles redoutables, ou un chef à la sagacité et aux succès impressionnants, ou un soldat plein d'audace physique et d'initiative tactique. Moïse est l'exécutant de Dieu, ~~à qui~~ <sup>à qui</sup> la foi ~~lui~~ permet d'affronter une foule en colère et de la réduire avec, pour seule arme, la certitude que Dieu le protégera.

Essayer de transformer la Bible en Histoire reconnaissable et définie comme la consignation des oeuvres humaines, c'est être quasi obligé d'adopter une quelconque version de l'attitude <sup>illustrée</sup> ~~adoptée~~ par Kittel. Le bon sens ne peut <sup>en effet</sup> que juger illogique et rejeter toute conclusion refusant à Moïse un rôle décisif dans les grands événements qui ont donné forme aux commencements du peuple d'Israël. Dans notre expérience, il y a toujours des chefs. Comment l'Exode aurait-il pu se produire si Moïse ou quelqu'un comme lui n'avait pas conduit la fuite ?

Cette conclusion <sup>contredit</sup> ~~s'oppose~~ aussi à une observation qui s'est révélée utile dans l'étude des anciennes sagas, à savoir que de telles épopées se développent à partir d'une expérience personnelle, ou d'un <sup>noyau</sup> ~~noyau~~ de faits historiques, s'amplifiant à mesure que des générations de conteurs et de prêtres ajoutent drame et piété au récit primitif. En inversant le processus, en identifiant d'abord, puis en décortiquant, les couches successives de légende, les spécialistes de littérature ancienne ont l'impression de retrouver finalement l'événement réel et le rôle que le héros y a joué. Pourtant, quelle que puisse être l'efficacité de ce procédé dans d'autres situations, il ne vaut rien appliqué au récit de la Torah. ~~de Dieu.~~



Des esprits positifs peuvent traduire tous les épisodes de celle-ci en termes d'authenticité historique: dans la vie réelle, la mer ne s'ouvre pas, la manne ne tombe pas du ciel, l'eau ne jaillit pas de rochers arides, mais ~~il peut y avoir~~ <sup>peut avoir</sup> un raz de marée à point nommé, ou quelqu'un découvrir que certaines plantes du désert sont comestibles, ou les tribus tomber sur une source inattendue. Enfants d'une époque matérialiste, nous traitons automatiquement de métaphore exprimant l'émerveillement craintif d'esclaves devant un coup de chance inespéré, la suggestion de la Torah qui voit dans l'Exode la main toute puissante de Dieu étendue sur son peuple. Parce que nous considérerions avec scepticisme quiconque prétendrait avoir entendu parler Dieu, il nous semble raisonnable que l'alliance ait été conclue par un législateur authentique, Moïse, ou quelqu'un qui lui ressemblerait.

Je voudrais signaler qu'à mon avis nous devrions au moins envisager la possibilité que notre passion pour les faits soit elle-même une forme de jobardise. Quelle logique nous permet de présumer que ce qui semble raisonnable est nécessairement la réalité ? Les reconstitutions "raisonnables" se fondent sur des prémisses qui ne peuvent être démontrées, à savoir que la Torah présente les embellissements à multiples strates d'un fait réel. Il est tout aussi plausible de croire qu'elle orne mentement un mythe ou un conte populaire sans base historique, ou qu'elle s'approprie des événements survenus dans un tout autre groupe à une tout autre période, ou que des remous politiques ignorés des Hébreux rendirent possible une fuite hors d'Egypte qu'ils attribuèrent à la main toute-puissante de Dieu.

Je crois qu'il y a eu un Moïse, qu'il a joué un rôle capital dans la vie des tribus échappées d'Egypte et que sa réussite essentielle a été moins de les faire sortir que de souder <sup>et ce</sup> un ramassis disparate de clans, une racaille selon la Torah elle-même, (en une communauté) au cours d'un long cheminement éreintant dans le désert ~~et~~ qui ressemble symboliquement à la Longue Marche de Mao Ze Dong. Je le crois en partie parce que j'ai été conditionné dans ce dessein, et en partie parce que, j'essaierai de le prouver, Une lecture attentive du texte révèle que les rédacteurs ont consciemment tourné le récit de manière à priver Moïse de toute responsabilité dans ce qui est arrivé à Israël pendant qu'il en était le chef reconnu. Des versions successives semblent s'acharner contre la réputation ~~de Moïse~~ plutôt que la souligner.

Prenons d'abord le conditionnement. Bien que diplômé selon les principes universitaires critiques, j'ai été nourri d'une tradition juive que j'aime et dans laquelle je me sens tout à fait à l'aise, une tradition où Moïse et la Torah sont inextricablement liés. Dans toutes les synagogues, il y a une arche sainte; dans toutes les arches saintes, des rouleaux de parchemin contenant le texte hébreu de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome. Chacun est écrit à la main, conformément à une vénérable tradition. Le jour du Sabbat, on en lit le passage prescrit pendant le service à la synagogue. A ce rythme régulier, hebdomadaire, tout le Pentateuque est lu, ou plutôt psalmodié et chaque passage, commenté. Sur ces cinq livres, les quatre derniers ~~rapportent~~ rapportent des événements dans lesquels Moïse a joué un rôle capital, ou énumèrent

les lois de Dieu qu'il a transmises à la communauté. Le passage qui est lu est généralement traduit de l'hébreu dans la langue vernaculaire de l'assistance et si le service comporte un sermon, il s'appuie d'ordinaire sur le texte.

Cent générations de pédagogues ont disserté sur ces textes et à chaque génération les Juifs ont célébré les fêtes qui commémorent ces événements, si bien que ces derniers et les thèmes qu'ils évoquent sont devenus partie intégrante <sup>de leur</sup> ~~du~~ subconscient ~~juif~~. Pour les Juifs, le rouleau de la Torah est Torah Mosché, la Torah de Moïse, et l'identification est si complète qu'au moment où celle-ci est retirée de l'arche pour être lue, même <sup>dans</sup> les congrégations théologiquement libérales, qui tiennent pour acquis que le texte contient des éléments divers provenant d'époques et de sources différentes, le lecteur récite :

" Voici la Torah que Moïse a placée devant le peuple d'Israël

(Gen 413)

pour accomplir la parole de Dieu. L'union est si parfaite qu'un Juif doit faire un effort de volonté pour imaginer l'un sans l'autre. Puisque la Torah est indiscutablement là, Moïse doit être tout près derrière elle.

Pourtant le judaïsme n'est pas le mosaïsme. Jamais on ne m'a demandé de vénérer Moïse, ni de le prier. Si j'essaie de l'imaginer, je ne le vois pas dans la pose classique choisie par Michel Ange, roi-philosophe vigoureux sur le modèle de Zeus, ~~mais~~ mais comme un de ces Sémites barbus au dos bien droit, casqué et vêtu d'une longue tunique que représentent les peintures des tombeaux égyptiens, ou bien de ces Orientaux sculptés ornant les stèles d'un empereur assyrien. Je ne saurais dire lequel de ces hommes il est. On m'a appris ce

qu'il disait et non pas l'aspect qu'il avait, la grande voix prophétique plutôt que le physique héroïque. Mais au moment même où j'essaie d'imaginer cette voix, je me rends compte que je n'ai aucune idée ni de son timbre ni de son registre. Ce ne sont ni sa stature ni sa voix, mais les enseignements qu'il a transmis, la Torah, qui assurent son pouvoir sur mon âme.

Le judaïsme est fait des thèmes et des commandements contenus dans les Cinq Livres de Moïse. L'Exode est la liberté, la volonté divine de me sauver, moi Israël et toute l'humanité, de la tyrannie spirituelle et politique - événement historique qui est en même temps promesse de rédemption. Le Sinaï représente le fait de la révélation et une révélation particulière. Une voie bien définie, des mandements clairs. La communauté est tenue de suivre la volonté de Dieu. Les quarante années d'errance sont le paradigme de la vie en tant que processus - l'évocation des sacrifices exigés de tous ceux qui espèrent que leurs enfants vivront en sécurité dans une terre promise, le rappel de notre fragilité et de notre mortalité. Pour un Juif, ce ne sont pas là des événements historiques lointains ou des symboles mythiques, mais les concepts qui leur permettent d'appréhender la réalité, matériaux de construction pour la pensée consciente.

Ensuite, le traitement rédactionnel de Moïse. Je n'ai jamais pu me persuader que ce dernier a été inventé par un des ~~ceux qui écrivent~~ ~~rédauteurs de~~ la Bible. Si tel avait été le cas, le scribe - quel qu'eût été son maître parmi les chefs de tribus, les rois ou les théocrates qui gouvernèrent successivement Israël - se serait très vraisemblablement efforcé de rattacher la vie

et l'autorité de son souverain à la plus noble figure de l'histoire ancienne du peuple. Les prêtres prétendaient descendre d'Aaron, frère de Moïse. L'authenticité de ce titre est ~~un~~ un problème complexe d'érudition biblique qui ne saurait être résolu ici, mais son rapport avec l'existence réelle du prophète est évident: si les prêtres avaient eu la possibilité d'inventer ce dernier, ils auraient prétendu descendre directement de lui plutôt que de son frère qui lui était inférieur en rang et en autorité. Moïse est défini comme un Lévite, mais selon le texte il en allait de même des notables en rébellion contre lui et contre Dieu. Un rédacteur lévite ayant ses coudées franches aurait facilement pu faire davantage pour sa tribu.

Je ne connais aucune autre saga ancienne qui diminue le rôle de son fondateur. Elles ont au contraire tendance à amplifier et non pas à rabaisser, à nous décrire par <sup>le même</sup> ~~le même~~ et avec un enthousiasme déclamatoire le courage et l'habileté tactique de Sargon ou de Syrus menant leurs armées à des victoires insurpassables. Moïse, lui, ne ceint jamais une épée, ne monte jamais dans un char pour aller au combat et n'élabore jamais le moindre plan de bataille. La plupart des épopées asseyent leurs rois sur des trônes d'ivoire, les habillent de pourpre et les couronnent d'or. Jamais nous ne voyons Moïse porter un vêtement spécial, ni <sup>monter</sup> ~~se placer~~ sur un trône. Les rois prouvent leur puissance en dispensant des jugements sommaires et leurs gardes du palais ont tôt fait d'exécuter quiconque se rebelle. Moïse n'a pas de gardes du corps et défié par Dathan et Abirâm, ne peut que demander l'aide de Dieu contre ses rivaux (Nb 16: 12-35). Les empereurs promulguent les lois de leur pays. Moïse

est un scribe qui les écrit telles que Dieu les lui dicte. Les grands souverains élèvent de ~~mausolées~~ mausolées massifs pour garantir leur immortalité. Moïse disparaît dans le désert, en un lieu délibérément anonyme: "Nul n'a connu sa sépulture jusqu'à ce jour." (Dt. 34: 6). Ce qui a marqué l'homme et reste de lui, c'est le souvenir du service de Dieu qu'il a accompli et les enseignements qu'il a transmis à Israël.

Les rois fondent des dynasties et préparent soigneusement la transmission de leur puissance. Moïse n'eut pas le droit de donner son avis pour le choix de son successeur: "Que l'Eternel ... institue un chef sur cette communauté ... afin que la communauté de l'Eternel ne soit pas comme un troupeau sans pasteur." (Nb. 27: 15-17). Ses fils n'avaient aucune part à son autorité et il ne semble <sup>pas</sup> qu'il ait recherché le pouvoir pour eux. Ils ne furent même pas envisagés quand on constitua, pour explorer la Terre Promise, un groupe d'espions destinés à ~~dévoiler~~ les futurs chefs du peuple (Nb 13). La Torah ne mentionne que le nom des fils de Moïse, Gersom et Eliezer, ainsi que le fait qu'il différa la circoncision du plus jeune, mais sans en donner la raison. En dehors de cela, ils restent dans l'obscurité, mise à part l'unique allusion d'un fragment archaïque enchâssé dans le Livre des Juges et qui semble indiquer que des descendants de Gersom, fils de Moïse, étaient prêtres d'un sanctuaire local dans le territoire de Dan (Jg. 18: 30). Personne parmi sa postérité ne tira profit de son nom et rien n'indique qu'il <sup>fit</sup> ~~put~~ la moindre <sup>effort</sup> ~~disposition~~ pour l'avantager. Les rédacteurs de la Torah prirent toutes les précautions possibles pour bien enfoncer dans la tête de leurs lecteurs que puissance

et autorité appartiennent à Dieu et que, la communauté ne doit jamais l'oublier, Moïse est un simple agent dont Dieu est le maître.

Je vous invite à relire les textes qui ont traité <sup>du prophète</sup> ~~Moïse~~. Ils se limitent aux livres allant de l'Exode au Deutéronome.. (Le fait que les autres ne font allusion à Moïse qu'en passant et n'ajoutent aucun détail important à sa biographie est une autre indication de l'intérêt que prendra le judaïsme biblique à limiter le rôle de <sup>celui-ci</sup> ~~prophète~~ dans l'histoire d'Israël.) Prêtez une attention particulière aux chapitres décrivant Moïse après qu'il a assumé son rôle public.

Commencez, disons, par le troisième chapitre du Livre de l'Exode, l'envoi en mission devant le Buisson Ardent. Sauter les listes de lois et de préceptes qui suivent la théophanie sur le Sinaï et lisez les paragraphes narratifs jusqu'à la fin des derniers chapitres des Nombres relatant ces événements pour la première fois. Puis demandez-vous si vous pouvez relever un seul texte déclarant, ou même laissant entendre que Moïse conduisit les Israélites hors d'Egypte. Au lieu de cela vous constaterez qu'il vous revient à l'esprit des phrases comme celle-ci: "Or ce fut ce jour-là même que l'Eternel fit sortir les Israélites du pays d'Egypte selon leurs légions" (Ex. 12: 51) La diplomatie de Moïse fut-elle bien efficace et persuasive avec Pharaon ? Il est écrit: "Le Seigneur fit périr tout premier né dans le pays d'Egypte" (Ex. 12: 29). Allez-vous lire que Moïse conduisit son peuple hors du désert ? Au lieu de cela vous trouverez: "l'Eternel les guidait le jour par une colonne de nuée qui leur indiquait le chemin; la nuit par une colonne de feu" (Ex. 13: 21).

La Torah prétend-elle que Moïse fit connaître aux Israélites le Dieu qu'ils allaient adorer par la suite? Non. Il est écrit: " Le Seigneur l'appelant [Moïse] du haut de la montagne lui dit: 'Adresse ce discours à la maison de Jacob... si vous êtes dociles à ma voix, si vous gardez mon alliance, vous serez mon trésor entre tous les peuples.' " (Ex. 19: 3-5). Rapporte-t-on que Moïse conduisit les tribus pendant les quarante ans de la traversée du désert jusqu'à ce qu'elles approchent des frontières du pays qui allait être le leur ? Pas davantage. "L'Eternel poursuivit ... Je suis donc intervenu pour le délivrer de la puissance égyptienne et pour le faire passer de cette contrée-là dans une contrée fertile et spacieuse, dans une terre ruisselante de lait et de miel, où habite le Cananéen..." (Ex. 3: 8).

Partout et toujours l'affirmation que c'est Dieu, non pas Moïse qui a rendu l'Exode possible, fixé les conditions de l'alliance et permis aux tribus de traverser le désert. La Torah dépeint Moïse non pas indépendant du tout comme un chef sûr de lui, mais comme un courtisan fidèle dont le mérite consiste à exécuter fidèlement la volonté royale. Il ne fait pas un geste pour retourner en Egypte jusqu'à ce que Dieu le lui ordonne. Il n'élabore pas de stratégie pour la fuite des esclaves, mais écoute les Enseignements de Dieu et les suit à la lettre (Ex. 6: 13). La mission en Egypte est de transmettre les messages de Dieu aux Hébreux et d'annoncer ses miracles à Pharaon. Il n'a aucune latitude pour agir de sa propre initiative. Ce n'est pas en fin de compte son habileté diplomatique ni sa langue agile ou embarrassée, mais l'irréfutable logique des fléaux, qui convainc finalement le souverain égyptien.



Je suggère que cette façon de le présenter a été délibérément choisie par les rédacteurs. Les poètes d'Israël pouvaient créer des sagas tout aussi exubérantes que les autres peuples et il y avait un public pour les récits exaltants *de* *hauts* faits ~~de hauts faits~~. L'histoire de David en est un exemple. Enchâssée dans le Deutéronome, elle contient nombre de formules d'une piété conventionnelle— "David alla grandissant de plus en plus, assisté par l'Eternel" (2 S. 5: 10) — Mais de tels sentiments ne diminuaient en rien les passions vigoureuses, les exploits audacieux et les effusions de sang patriotiques. Rapportée dans ces pages, l'histoire de David est un classique de l'hagiographie, celle d'un héros à la fois jouvenceau séduisant et soldat téméraire, homme dévoré d'ambition et de concupiscence, organisateur politique capable et manipulateur rusé, mais doué aussi d'une vive sensibilité, figure plus grande que nature dont les vertus et les vices sont eux aussi démesurés - en bref, un héros.

Une comparaison rapide entre les épisodes de Moïse et de David est instructive. Le premier est déjà marié quand sa carrière publique commence et une fois qu'il a accepté la mission de Dieu, aucune allusion n'est faite à une vie sexuelle quelconque. Les intrigues amoureuses de David sont incessantes et amplement décrites. Dieu s'adresse directement à Moïse, après quoi celui-ci n'a plus aucune vie personnelle. Samuel oint David au nom de Dieu et lui dit de retourner à la vie privée. Moïse est décrit comme peu désireux d'agir, sauf quand Dieu lui donne des instructions précises. David gouverne en autocrate, chacun de ses caprices faisant loi. Quand il se trouve

devant une décision difficile, Moïse n'a pas le choix: il doit attendre dans la Tente d'Assignation pour recevoir les Enseignements de Dieu. David prend l'avis de divers conseillers, puis arrête les décisions. Moïse ne participe jamais à la préparation des plans et ne met jamais les pieds sur un champ de bataille. David est un maître stratège et un soldat aguerri qui conduit ses troupes avec habileté et courage. Quand Coré se rebelle, Moïse se prosterne devant Dieu pour demander de l'aide et n'est sauvé qu'au moment où le Tout-Puissant ordonne à la terre d'engloutir l'opposition. Quand Absalon se dresse contre David, celui-ci envoie des mercenaires pour briser la rébellion de son fils. La faute de Moïse est de pure forme: il ne suit pas avec une absolue fidélité la loi divine pour un rituel donné. Quand David fait le mal, ce sont des péchés d'imagination, luxure, cruauté, excès de puissance - ceux d'un personnage aux dimensions héroïques.

Si la plupart des lecteurs referment la Bible sans s'être rendu nettement compte que Moïse était un mandataire plutôt qu'un <sup>un militant</sup> ~~un militant~~, un ambassadeur plutôt qu'un chef, cela <sup>prouve</sup> ~~démontre~~ <sup>notre</sup> ~~notre~~ habitude de rationaliser les sagas, la force de la tradition pieuse et notre familiarité avec les incidents de la vie avant l'envoi en mission, alors que le récit lui accorde une certaine mesure d'indépendance. Parce que nous abordons le texte convaincus qu'un chef est un type d'homme particulier - vigoureux, énergique et décidé - cette conviction influence notre lecture et définit ce que nous en retirons. En fait, il nous dépeint Moïse comme un exécuteur, un ambassadeur fidèle, voire parfois une marionnette manipulée

d'en haut.

La naissance est une épopée conventionnelle. Des années auparavant, des tribus étaient entrées en Egypte avec la permission de Pharaon. Un changement de dynastie intervint et le nouveau gouvernement révoquant les privilèges acquis, réduit celles-ci en esclavage et les accable de durs travaux. Là <sup>Souvent</sup> ~~elles~~ ~~se~~ d'alors considère cette population hébraïque nombreuse et en continuelle augmentation comme une menace potentielle, craint qu'elle appuie la tentative de quelque chef étranger pour dominer le pays et décide de briser sa volonté par les travaux forcés, tout en la décimant par l'infanticide. Le décret est promulgué: tous les enfants mâles seront mis à mort. Le futur héros échappe à l'ordre fatal. Quand elles ne peuvent plus le cacher, sa mère et sa soeur lui confectionnent un berceau étanche qu'elles placent dans les roseaux sur la rive du Nil. Une fille de Pharaon aperçoit la corbeille, découvre l'enfant, lui donne une nourrice et, du moins peut-on le supposer, l'élève à la cour.

Sur sa jeunesse, silence. L'histoire reprend alors qu'il est adulte et que les circonstances vont l'éloigner de sa vie confortable. Un jour, dans les champs, il ~~vient~~ <sup>voit</sup> un surveillant égyptien qui frappe un esclave hébreu. Le texte emploie des verbes actifs pour décrire l'incident. "Or, en ce temps-là, Moïse ayant grandi alla parmi ses frères et fut témoin de leurs souffrances. Il aperçut un Egyptien frappant un Hébreu, un de ses frères. Il se tourna de côté et d'autre et ne voyant paraître personne, il frappa l'Egyptien et l'ensevelit dans le sable." (Ex. 2: 11-12). Là, Moïse agit de sa propre initiative,

et une fois encore, le lendemain, quand il intervient dans une querelle entre deux esclaves hébreux (Ex. 2: 13-14). Seul il décide de fuir l'Egypte. Seul aussi il protège les filles de Jéthro <sup>(sa femme)</sup> (des pâtres qui les importunaient au puits du village (Ex. 2: 16-21), épouse l'une d'entre elles et accepte de travailler pour son beau-père (Ex. 3: 1). Dans ces scènes domestiques, point n'était besoin de surimposer la théologie à l'hagiographie.

Mais une fois que Moïse est chargé de mission au Buisson Ardent, une fois qu'il passe de la vie privée à la vie publique, le texte subordonne automatiquement ~~les~~ <sup>ex</sup> de propos visiblement délibéré, toutes ses actions et son autorité à la volonté exprimée de Dieu: "Et maintenant, va, je te délègue vers Pharaon (Ex. 3: 10); "Le Seigneur appela Moïse [au sommet de la montagne]. Moïse monta," (Ex. 19: 20); "Le Seigneur dit à Moïse: "Taille toi-même deux tables de pierre semblables aux précédentes," (Ex. 34: 1, 4).

Pendant toute sa vie publique, Moïse apparaît pleinement conscient de jouer le rôle d'un ambassadeur plutôt que d'un décideur indépendant. Accusé de népotisme par diverses factures, parce qu'il aurait favorisé son frère aux dépens de Lévi-tes plus importants, il répond simplement: "Par ceci vous reconnaîtrez que c'est l'Eternel qui m'a donné mission d'accomplir toutes ces choses, que je n'ai rien fait de mon chef," (Nb. 16: 28).

Un aspect curieux des quatre chapitres précédant: l'épisode du Buisson Ardent est qu'ils donnent l'impression d'une entreprise délibérée de dépréciation du personnage par les

rédacteurs, avant que la volonté divine le transforme en un protagoniste important. La description de son attaque contre le surveillant le confirme: "Il aperçut un Egyptien frappant un Hébreu, un de ses frères. Il se tourna de côté et d'autre et en voyant paraître personne, il frappa l'Egyptien et l'ensvelit dans le sable" (Ex. 2: 11-12). Quand il découvre le lendemain que l'affaire est connue, il prend peur et s'enfuit au pays de Madian (Ex. 2: 14-15). Les héros attaquent leurs ennemis ouvertement et proclament leurs hauts faits à la face du monde. Ils ne frappent pas des victimes sans méfiance avant de cacher subrepticement toutes les traces de leur acte et de s'enfuir dans la nuit. Un héros peut se retirer pour des raisons de prudence, mais il ne détale pas en pleine panique. S'il se replie, c'est avec l'intention de revenir se battre un autre jour, comme David après avoir fui devant Saül.

Autre exemple: le long intermède pastoral de Moïse en Madian se déroule avec, pour toile de fond, la poursuite de l'esclavage des Hébreux en Egypte. Or le texte ne rapporte aucune action, ni même aucun projet de sa part, pour retourner les aider. Bien plus, jusqu'à ce que Dieu lui ordonne de partir, l'idée qu'il avait quelque responsabilité envers eux ne semble même pas l'avoir effleuré. Et quand vient l'ordre exprès de Dieu, il ne manifeste aucun enthousiasme. Le texte décrit un homme essayant par tous les moyens d'esquiver une tâche déplaisante: "De grâce, Seigneur, donne cette mission à quelque autre!" (Ex. 4: 13).

Une fois qu'il est lancé dans la vie publique, sa liberté de jugement et d'action - ainsi que, simultanément, sa pusil-

lanimité et son goût de la facilité disparaissent. Cette nouvelle image d'un homme sans autorité indépendante est si cohérente, si consistante qu'on ne peut la croire accidentelle. Elle s'étend au costume aussi bien qu'à la caractérisation; dès qu'il entre dans la vie publique, il ne se sépare plus du bâton, symbole aisément reconnaissable de sa dignité d'ambassadeur. Ce bâton qui avait commencé son existence comme simple houlette de berger n'est pas seulement l'insigne approprié de sa mission, mais l'instrument au moyen duquel la puissance de Dieu se fait connaître, puisque c'est Lui qui lui a donné ses pouvoirs au Buisson Ardent:

p. c. "Moïse prit la parole et dit: "...Ils ne me croiront pas parce qu'ils diront: l'Eternel ne t'est point apparu." Le Seigneur lui dit: "Qu'as-tu là à la main ?" Il répondit: "Une verge". Il reprit: "Jette-la à terre". Et il la jeta à terre et elle devint un serpent. Moïse s'enfuit à cette vue. Le Seigneur dit à Moïse: "Avance la main et saisis sa queue" ... et il redevint verge dans sa main. "Ceci leur prouvera qu'Il s'est révélé à toi; l'Eternel, le Dieu de leurs pères," (Ex. 4: 1-5)

Quand Dieu veut montrer sa puissance, il ordonne à Moïse de lever son bâton et les cieux s'obscurcissent ou les eaux du Nil deviennent rouges. Quand, sur son ordre, Moïse tient le bâton au-dessus du rocher, l'eau en jaillit. Le pouvoir du bâton n'est pas à la disposition de Moïse, il ne peut le faire intervenir comme il veut. Il n'est pas un magicien, mais l'exécutant de Dieu. Sa puissance est dérivée. Celui qui tient

le bâton est ich-elohim, le serviteur de Dieu et non pas son propre maître (Dt. 31: 5).

L'explication la plus invraisemblable pour ce traitement rédactionnel serait que la Torah reflète un essai de discrédit jeté sur un chef dont la politique aurait cessé de plaire, comme Krouchtchev encourageait les biographies révisionnistes de Staline. Rien n'indique une telle intention dans le texte. Bien au contraire. Chacune de ses lignes témoigne d'une vénération grandissante pour les Enseignements que Moïse avait transmis.

L'interprétation la plus plausible à mon sens est que la détermination des rédacteurs à présenter Moïse comme un serviteur obéissant plutôt qu'un chef décidé reflète le souci primordial de la Torah: mettre en lumière la puissance de Dieu rédempteur. Pendant des siècles les Juifs ont psalmodié le récit de l'Exode dans les sanctuaires lors des fêtes et autres commémorations religieuses, toujours dans l'espoir - confiant - que redire le rôle de Dieu dans l'histoire du salut de la nation susciterait son aide pour les besoins immédiats de celle-ci et hâterait l'ultime rédemption, le Jour de Dieu. La présentation systématique de Moïse en agent et non en héros illustre l'un des aspects formels significatifs, mais souvent négligés, de la littérature biblique: son usage comme récitatif évoquant la puissance rédemptrice de Dieu.

Il y a de bonnes raisons de croire que les parties les plus anciennes de l'Exode, du Lévitique, et des Nombres et, à un certain degré du Deutéronome également, sont en fait des



psaumes narratifs primitifs exaltant divers moments de l'histoire de la nation à ses débuts, afin de louer Dieu pour tout ce qu'Il avait fait en faveur de Son peuple. Les litanies rappellent les détails des heures historiques de l'élection et de l'alliance, lorsque la communauté passa pour la première fois sous la protection de Dieu et envisagea pour la première fois la possibilité de la rédemption comme une réalité.

Plus que de pieuses commémorations, les litanies étaient des récitationes destinées à évoquer la puissance rédemptrice de Dieu et Sa volonté de sauver Son peuple. L'usage de tels rituels commémoratifs n'était pas exceptionnel dans les cérémonies d'Asie Occidentale. Les actes de bravoure au combat étaient rappelés par le simulacre d'une danse guerrière et le besoin de pluie, par des libations d'eau sur l'autel. Le peu que nous savons des rites israélites anciens - presque toutes nos connaissances proviennent malheureusement d'analogies avec ~~les rites~~ <sup>celles</sup> des communautés voisines - donne à penser que, dans l'espoir de hâter la rédemption, le peuple assignait un rôle ~~majeur~~ <sup>à</sup> la récitation publique des psaumes commémorant les actes ~~par~~ <sup>desquels</sup> Dieu avait sauvé les ancêtres liés à Lui par contrat, et les avait conduit dans une Terre Promise ~~qu'il leur avait promise~~ <sup>longue habitude</sup>. ~~Il leur avait promis de leur donner une terre~~ <sup>à son aide</sup>. A les considérer sans fard, on peut tenir ces récitationes pour de la magie sympathique. ~~leur usage~~ <sup>leur</sup> ~~usage de telles récitationes~~ pour évoquer la puissance de Dieu est attesté par nombre de passages dans la Bible. Les histoires sacerdotales utilisent le verbe couramment appliqué aux prophéties, navah, pour décrire les psalmodies des chantres du temple, suggestion très nette que leurs invocations louant



la puissance divine étaient tenues, tout comme les prophéties, pour capables de susciter les événements futurs. Et puis, il y a aussi l'intéressante succession des temps de verbe dans le cantique que Moïse entonne après la traversée de la mer des <sup>Jour</sup> ~~Roses~~: "Chantons l'Eternel, il est souverainement grand... Il est ma force et ma gloire... Tu guides par ta grâce ce peuple que tu viens d'affranchir. Tu le diriges par Ta puissance vers Ta Sainte demeure... jusqu'à ce que... Tu les aies amenés, fixés sur ce mont, ton domaine" (Ex. 15: 1-17). Dans un autre cantique, très ancien, Déborah énumère les victoires remportées par les tribus avec l'aide de Dieu, puis passe au but de son invocation: "Ainsi périront tous tes ennemis, Seigneur et tes amis rayonneront comme le soleil dans sa gloire" (Jg. 5). Pour que personne ne doute d'une telle litanie, un rédacteur plus tardif a ajouté un post-scriptum assurant au lecteur que "le pays eut depuis lors quarante années de repos" (Jg. 5: 31).

Les Israélites en sont peut-être venus à cette forme de piété - la récitation des triomphes passés de Dieu comme moyen d'évoquer Sa puissance pour les sauver - par une inconsciente imitation des pratiques traditionnelles dans les cours d'Asie occidentale. Là, les courtisanes savaient que les autocrates devaient être amadoués par les louanges et que le moyen le plus sûr pour toucher le cœur d'un roi était de rappeler ses victoires passées. De tels <sup>les</sup> liturgiques semblent être la contrepartie religieuse des flagorneries éhontées que les Orientaux déversent sur leurs souverains dans l'espoir que, sa puissance et sa magnanimité lui ayant été remises en mémoire, le roi sera incité à les déployer de nouveau. Apparemment, les

Israélites espéraient amener Dieu à ouvrir Son coeur, à reconnaître Son pouvoir et à l'utiliser en leur faveur.

De telles liturgies, si elles faisaient mention de Moïse, le traitaient, nous l'avons vu, comme un fidèle agent de Dieu et non pas comme un acteur de premier plan dans le drame de la rédemption. La communauté attendait sa délivrance avec une ardente impatience et pour l'assurer, louait Dieu qui, seul, avait en Son pouvoir de réaliser ce rêve. Moïse était mort. Il ne pouvait plus aider les siens.

L'examen des liturgies les plus anciennes révèle qu'il n'apparaît dans aucune. Le Deutéronome contient cette formule primitive de la Pâque:

Quand ton fils t'interrogera un jour disant: "Qu'est-ce que ces statuts, ces lois, ces règlements que l'Eternel notre Dieu nous a imposés ? " Tu répondras à ton fils: "Nous étions asservis à Pharaon en Egypte et l'Eternel nous en fit sortir d'une main puissante. Il opéra des signes et des prodiges grands et terribles sur l'Egypte, sur Pharaon et sur toute sa maison sous nos yeux. Et nous, il nous fit sortir de là pour nous amener ici, pour nous gratifier du pays qu'Il avait promis à nos pères et il nous prescrivit d'exécuter toutes ces lois, de révéler l'Eternel notre Dieu, pour que nous fussions heureux à jamais, pour qu'il conservât nos jours comme Il l'a fait jusqu'ici. Et ce sera oeuvre méritoire pour nous de pratiquer soigneusement toute cette loi devant le Seigneur notre Dieu telle qu'Il nous l'a prescrite (Dt. 6: 20-25).

Eternel, ton nom dure à jamais, Eternel, ta gloire d'âge en

Moïse ne figure pas non plus dans cette formule utilisée par les agriculteurs au temps des moissons, quand ils apportaient les prémices de leurs récoltes à un sanctuaire:

Enfant d'Aram, mon père était errant... Les Egyptiens nous traitèrent iniquement ... Nous implorâmes l'Eternel ... et l'Eternel entendit notre plainte. Il considéra notre misère ... Il nous fit sortir d'Egypte avec une main puissante et un bras étendu en imprimant la terreur, en opérant signes et prodiges et il nous introduisit dans cette contrée... Or maintenant j'apporte en hommage les premiers fruits de cette terre dont Tu m'as fait présent, Seigneur!" (Dt. 26: 5-10).

Il n'est pas davantage mentionné dans le Psaume 135, doxologie pré-exilique où la relation entre la liste des actes salvateurs de Dieu et les espoirs du peuple est clairement mise en lumière:

Oui, je sais que grand est l'Eternel! ...

C'est lui qui a frappé les premiers nés d'Egypte, parmi les hommes et parmi les animaux. Il a envoyé signes et prodiges sur ton sol, O Egypte, contre Pharaon et tous ses serviteurs. Il a abattu des peuples puissants, fait périr des rois formidables. Sihon, roi des Amorréens, Og, roi de Basan et tous les souverains de Canaan pour donner leur pays en héritage, en héritage à Israël, son peuple.

Eternel, ton nom dure à jamais, Eternel, ta gloire d'âge en

p.c. | âge. Car l'Eternel fait justice à son peuple et il est plein de commisération pour ses serviteurs (Ps. 135: 5-14).

Les exégètes ont reconnu dans ~~des~~<sup>ces</sup> passages de l'Ecriture des paragraphes de la liturgie israélite originelle, mais sans se rendre compte que la tendance de la Torah à minimiser le rôle de Moïse suggère aussi que celle-ci a pris forme comme une évocation du pouvoir rédempteur de Dieu. A mesure qu'elle s'amplifiait, une grande diversité de matériaux venait s'ajouter à ces liturgies - y compris des listes de lois prescrites aux termes de l'alliance et diverses chroniques bien connues de l'histoire israélite ancienne. ~~avec~~ Avec le temps, ces nouveaux apports devinrent plus nombreux que les anciens. Le texte ainsi augmenté ne se lisait plus comme une évocation directe de la puissance divine, mais jamais la communauté ne perdit complètement de vue le but originel de la Torah: ce devait être le livre qu'elle récitait publiquement pour plaire à Dieu et implorer efficacement son aide.

Quelle qu'ait été l'importance des apports faits avec le temps aux récitations liturgiques - saga de la création, généalogies, loi, psaumes doxologiques et prophétiques, autres histoires - le but primitif de la Torah restait essentiel: proclamer clairement et vigoureusement la puissance de Dieu et Sa sollicitude pour Israël. La narration historique est louange à Dieu, préface <sup>attendant</sup> ~~une~~ à une demande d'aide. Ainsi donc, bien que contrairement aux brefs hymnes, le récit développé de la Torah donne un rôle à Moïse dans l'Exode, il n'y avait aucune raison

de l'embellir. Etant donné le dessein qui sous-tend toute la Torah, il n'est pas surprenant que le Moïse qui apparaît dans ses pages soit une version réduite du personnage historique.

Jusqu'à présent, nous avons examiné les récits depuis l'Exode jusqu'aux Nombres. Arrêtons-nous un instant pour nous tourner vers le Deutéronome. Bien entendu, le texte a eu son histoire propre et son style donne à penser qu'il n'est pas aussi lié que les précédents aux premières formes liturgiques. La description de Moïse comme "fort humble, plus qu'aucun homme qui fût sur la terre" (Nb. 12: 3), n'y est pas développée aussi systématiquement. Ce livre prétend consigner les discours du prophète qui semblent au moins indiquer qu'il avait un talent d'orateur considérable. De plus, au cours de ses conversations, il affirme que c'est lui qui a de sa propre autorité décidé la division du pays entre les tribus, choisi les villes de refuge appropriées, organisé la justice et désigné des espions à envoyer en Canaan. L'image d'un chef prestigieux, habile - et sûr de lui - commence à se dégager.

Mais même ainsi, la liste de<sup>ses</sup> exploits ~~restes~~ reste modeste. C'est Dieu qui détermine le moment et l'itinéraire des marches; Dieu qui choisit "les lieux propres à vos stations" (Dt 1: 33); Dieu qui parle au Mont <sup>Horeb</sup> en ces termes: "Assez longtemps vous avez demeuré dans cette montagne. Partez, poursuivez votre marche, dirigez-vous vers les monts amorréens," (Dt. 2: 32); Dieu qui donne la victoire sur le champ de bataille (Dt. 2: 32); Dieu encore qui décide des rois qui seront combattus ou ménagés (Dt. 2: 9); Dieu enfin et non pas Moïse qui dé-

crête que la génération qui a été en esclavage n'entrera pas dans la Terre Promise parce qu'elle a défié Ses ordres à Kadéch Barnéa et n'a pas commencé la conquête à ce moment-là (Dt. 1: 34). Tout au long de ces événements, Moïse rapporte les Enseignements de Dieu, sans rien y changer ni rien y ajouter.

Dans le Deutéronome, comme dans les trois autres livres, il est admis sans discussion que c'est Dieu et non pas Moïse qui a rendu l'Exode possible, offert l'alliance à Israël et guidé les tribus dans le désert. Certains des efforts faits par les rédacteurs pour souligner le caractère limité du rôle de Moïse sont encore visibles. Un exemple: le jour où les tribus ont subi une lourde défaite en un lieu appelé Horma, Moïse était resté au camp. Pour que nul n'ait l'idée d'attribuer ce revers à l'absence du prophète, le texte indique que l'armée a été vaincue parce que Dieu n'était pas sorti avec elle (Dt. 1: 44). Un autre: en résumant sa carrière et l'expérience nationale à cette date, Moïse lui-même rappelle aux siens que leur survie ne lui est pas due, disant: Dieu a porté les tribus "comme un père porte son fils durant tout le trajet que vous avez fait jusqu'à votre arrière en ce lieu-ci" (Dt. 1: 31). On pourrait s'attendre que l'éloge de Moïse qui clot le livre exalte ses hauts faits; or, au lieu de cela, il souligne son rôle de serviteur obéissant, de prophète agent de Dieu.

avec qui le Seigneur avait communiqué face à face eu égard à tant de signes et de prodiges que le Seigneur lui donna mission

p.c.  
d'opérer en Egypte sur Pharaon, ses serviteurs et son pays entier, ainsi qu'à cette main puissante et toutes ces imposantes merveilles que Moïse accomplit aux yeux de tout Israël (Dt. 34: 10-11).

Moïse traverse ces pages en saint homme seulement armé du bâton qui le désigne comme ambassadeur de Dieu. Il se présente sur le champ de bataille non pas en stratège ou en général, mais en porteur des symboles de la puissance divine: "Or tant que Moïse tenait son bras levé, Israël avait le dessus; lorsqu'il le laissait fléchir, c'est Amalec qui l'emportait" (Ex. 17: 11).

Selon l'habitude des saints hommes, il vivait à part, sa tente plantée "hors du camp ... Chaque fois que Moïse se retirait vers la tente [d'assignation] tout le peuple se levait, chacun se tenait au seuil de sa propre tente" (Ex. 33: 7-8). Elle était tabou. Quand Dieu venait l'y visiter, les chefs des tribus se prosternaient où qu'ils se trouvaient dans le camp (Ex. 33: 10). Après l'entretien, Moïse se voilait la face, comme il était d'usage chez les chamans et les sages (Ex. 34: 39).

Il convient de dire un mot du courage exigé de ces prophètes. Le peuple établissait un rapport de cause à effet entre le messager et son message. Quand le sage prononçait un oracle, il activait l'événement et en devenait donc dans un certain sens responsable. S'il prophétisait la défaite ou un désastre national, il était tenu pour responsable de toutes les catastrophes survenant après son discours; s'il n'avait.

pas parlé, elles ne seraient pas arrivées. Souvent, saints et prophètes agissent à l'opposé de ce que le roi ou la communauté tiennent pour l'intérêt national. Un ich-elohim eut à annoncer la fin de la dynastie sacerdotale d'Héli (1 S. 2: 27-36). Un autre tonna contre le roi Jéroboam qui avait élevé un autel à Béthel (1 R. 13) et un troisième mit le roi Achaz en garde contre une campagne militaire qu'il envisageait (2 Ch. 25: 7). Il était toujours dangereux d'irriter des hommes aussi puissants; pourtant le prophète était protégé par la crédulité de sa société.

Mais, comme le prouve bien le cas de Jérémie, ces tabous pouvaient s'effondrer. Moïse ne transmit certes jamais de message menaçant la nation d'extermination - en fait, nous le verrons, il intercédait souvent pour détourner d'elle les jugements divins les plus sévères - mais les oracles qu'il prononçait n'étaient pas toujours bien reçus. Après l'apostasie du Veau d'Or, il lui fallut bien transmettre la sentence de mort prononcée par Dieu contre nombre des hommes les plus puissants dans le camp. Lorsque ce dernier rejeta l'ordre divin de partir immédiatement et de commencer la conquête de Canaan, Moïse prononça les mots qui condamnaient la génération de l'Exode à mourir dans le désert.

Dans la société moyen-orientale, le saint démontrait la puissance de son dieu et l'authenticité du lien qui l'unissait étroitement à lui en ne portant ni armes ni bouclier et en vivant sans gardes du corps - dans une société où tous les gens importants jouissaient de ces protections. Moïse donc n'avait pas de gardes et cette absence de garanties matérielles malgré



sa vulnérabilité et les menaces répétées contre sa vie, permettait aux rédacteurs de mettre en lumière de façon impressionnante la puissance salvatrice de Dieu. Les nombreuses occasions où il échappait au danger prouvaient que Dieu veillait sur Ses serviteurs. Si Moïse avait engagé des janissaires, ç'eût été sous-entendre que la puissance divine ne pouvait le mettre à l'abri, précisément ce que le récit biblique était destiné à nier. Le thème de la Torah est que la puissance de Dieu protège Son ambassadeur et Son saint dans toutes les cours comme dans toutes les situations.

Pourquoi une telle insistance ? Le but de <sup>l'écriture</sup> ~~la Torah~~ est messianique plutôt qu'historique. La longue espérance d'Israël dépendait du pouvoir salvifique de Dieu. Le psychodrame <sup>dél</sup> ~~de~~ <sup>Riquier</sup> ~~de~~ protégeant le saint de tout mal, cette preuve de Sa puissance, devait rappeler à un auditoire israélien que la nation aussi, si elle était une "communauté sainte" pouvait mettre sa confiance en lui avec une totale assurance. Le saint a été choisi par Dieu pour un rôle particulier et dans la mesure où il est fidèle à Sa volonté, la protection de Dieu est si sûre que Son serviteur peut négliger armures et ennemis. Israël a été choisi pour jouer un rôle particulier, Dieu a conclu une alliance particulière avec Lui et si elle se conforme scrupuleusement à ses termes la nation, bien que petite par rapport à d'autres, peut être assurée de la victoire, de la sécurité et de la prospérité. Un Israël fidèle ne doit craindre ni armée ni ennemi.

La voie qui mène à la délivrance, selon la Torah, est une joyeuse confiance dans la bienfaisance de Dieu, jointe à une

vie d'obéissance disciplinée à l'Alliance, à la volonté divine. Le passage de la Torah lu dans toutes les synagogues le jour du Kippour - "J'ai placé devant toi la vie et la mort, le bonheur et la calamité; choisis la vie et tu vivras, toi et ta postérité. Aime l'Eternel ton Dieu, écoute sa voix, reste-lui fidèle!" (Dt. 30: 19-20) - n'est pas, comme on le pense communément, l'appel à une vie plus pleine, plus large, mais plutôt la promesse de la sécurité et de la protection divine, si la nation remplit son devoir d'obéissance.

La confiance de Moïse est fondée sur la foi plutôt qu'<sup>sur</sup> une résignation fataliste. Il est présenté comme un modèle de calme patience et d'espoir indéfectible, qualités exprimées en hébreu par le mot bittahon. Il est loué pour sa fidèle obéissance, son empressement ~~à agir~~ à agir, bien différent de la passivité stoïque qui laisse faire, simplement. Ce que le bittahon a en commun avec le stoïque, c'est la conviction profonde que l'homme ne peut changer la condition humaine par ses propres moyens. Mais là où ce dernier fait front sans le moindre espoir, Moïse, par un acte de foi, met sa confiance en Dieu parce qu'il est sûr que l'Exode aura lieu, que l'Alliance prendra effet et <sup>qui</sup> la Terre Promise sera atteinte.

Bien que Moïse soit le modèle de celui qui, une fois chargé de mission, obéit fidèlement à la volonté divine, il est présenté comme un mortel et non pas un demi-dieu. En tant que mortel, il doit mourir, mais dans un monde persuadé que la mort est en relation avec le péché, de quelle transgression accuser l'homme de Dieu ? Le pourquoi et le comment de sa désobéissance ne sont pas clairs. La plupart des commentateurs sont réduits

à découvrir en lui quelque pécadille de pure forme, l'épisode le plus vraisemblable se situant à Méréba où, au lieu de tenir son bâton au-dessus du rocher comme Dieu le lui avait ordonné, il l'en avait frappé (Nb. 20). Ce qui est clair, c'est que cette mort n'est pas due à des causes naturelles - la Torah spécifie bien que sa force n'avait pas diminué - mais qu'elle est la sanction d'un manque d'obéissance.

Pour comprendre la façon dont la Torah présente Moïse, nous devons le considérer comme un saint avec tout ce que ce rôle implique. Un tel homme agit généralement comme un intercesseur ou un maître de prière, ce qui exige une définition précise, car ces notions ne nous sont plus familières; il nous faut faire un effort d'imagination et de compréhension pour percevoir de quoi il est question. C'est une fonction archaïque et même ceux qui participent aujourd'hui à ce qu'on appelle les ministères thérapeutiques ne pensent généralement pas que Moïse a été l'un de leurs prédécesseurs. C'est pourtant sous cet aspect qu'il était connu dans Israël ancien.

Outre son rôle fondamental en tant qu'agent de Dieu, faisant simplement ce qui lui est prescrit de faire pour gouverner son peuple, il peut aussi - et il ne s'en prive pas - implorer le Tout-Puissant en faveur d'individus ou de la communauté, pour leur éviter défaite ou danger. Les rédacteurs de la Torah nous rapportent des histoires de ce Moïse intercesseur avec un émerveillement et un respect évidents. Quand Dieu, plein d'amertume et de courroux, condamne péremptoirement à l'extinction la nation qui a façonné le Veau d'Or, Moïse sort de son rôle de courtisan obéissant et supplie: "Pourquoi, Seigneur, ton courroux menace-t-il ton peuple ?" Et cet inter-

vention est efficace: "L'Eternel révoqua le malheur qu'il avait voulu infliger à Son peuple" (Ex. 32: 10-14). Le texte donne même à entendre que Dieu reconnaît le pouvoir médiateur de Moïse <sup>(raison pour)</sup> au moment ~~même~~ où il adoucit sa sentence: "Cesse de me solliciter, laisse s'allumer contre eux ma colère" (Ex. 32: 9).

Un an plus tard, quand les espions reviennent du camp de Kadêch Barnéa et effraient tout le monde avec des histoires de forteresses cananéennes imprenables, le conseil des tribus renâcle devant l'ordre divin pourtant précis de commencer l'invasion immédiatement. Une fois encore Dieu est assez irrité pour condamner la nation à mort. Une fois encore, Moïse intercède: "Oh, pardonne le crime de ce peuple selon ta clémence infinie comme tu as pardonné à ce peuple depuis l'Egypte jusqu'ici." Et une fois encore le Seigneur dit: "Je pardonne selon ta demande" (Nb. 14: 19-20).

Les Israélites ont souvent recours à la compétence éprouvée de Moïse dans son rôle de saint intercesseur: ~~Il était~~ <sup>Espace</sup> ~~par~~ <sup>par</sup> taient de Hor-la-montagne dans la direction de la mer des Joncs pour tourner le pays d'Edom. Le peuple perdit courage pendant cette marche et il se plaignit de Dieu et de Moïse;

"Pourquoi nous avez-vous tiré de l'Egypte pour nous faire mourir dans ce désert ? Car il n'y a pas de points d'eau et nous sommes excédés de ce misérable aliment [la manne]." Alors l'Eternel suscita contre le peuple les serpents brûlants qui mordirent le peuple et il périt une multitude d'Israélites. Et le peuple s'adressa à Moïse et ils dirent: "Nous avons péché

p.c. / contre l'Eternel et contre toi; intercède auprès de l'Eternel pour qu'Il détourne de nous ces serpents." Et Moïse intercédait pour le peuple." (Nb. 21: 4-6) <sup>Espace</sup> Dans ce rôle, il réussissait généralement, mais pas toujours. Quand Miriam critique le mariage de Moïse avec une Ethiopienne, Dieu lui inflige une "lèpre blanche comme la neige". Et Moïse implorait: "Seigneur, guériss-la, de grâce!" (Nb. 12: 13). Mais Dieu refuse un soulagement immédiat et n'accepte que de réduire sa sentence à une semaine de séquestration hors du camp.

Pour le rédacteur et l'auditeur bibliques, les actes de Moïse en tant qu'intercesseur sont la preuve ultime de son courage. Quand il est aux affaires du Seigneur, il est protégé par Sa puissance, mais quand il essaie d'infléchir la volonté divine, il est sans protection. Tout le monde devait penser à ce qui se passait dans les cours d'alors. La <sup>puissance</sup> ~~présence~~ d'un empereur protégeait son ambassadeur auprès d'un souverain étranger, mais <sup>l'</sup> ~~un~~ envoyé ou ~~un~~ courtisan qui essayait de faire revenir <sup>un ~~autocrate~~</sup> ~~son maître~~ sur son avis, risquait d'encourir sa colère et un châtiment expéditif. Les puissants n'aiment pas être contrariés: "Le courroux du roi est un messenger de mort" (Pr. 16: 14). Quand Moïse implore le Seigneur après le péché du Veau d'Or, il sait que sa vie est en jeu. "Et pourtant si tu voulais pardonner à leur faute !... Sinon efface-moi du livre que tu as écrit," (Ex. 32: 32). Nous touchons là du doigt un courage que les Anciens comprenaient aussitôt, mais qui échappe souvent aux lecteurs modernes. Dieu pouvait accéder à la demande de Son prophète, ou le foudroyer sur place.

En théorie, la puissance indépendante d'un maître de la

prière - intercesseur est incompatible avec des enseignements qui soulignent la domination divine sur l'histoire et la fidélité du Seigneur à l'Alliance (~~de~~ hesed). S'il est juste et loyal, quelle raison ou quel droit pourrait avoir un mortel quelconque, voire Son saint, de le prier de changer Sa décision ? Mais la religion est là pour aider l'homme dans sa détresse et la théologie se doit de ~~toujours~~ <sup>ce besoin</sup> prendre en compte. Il est toujours profitable pour nous de découvrir les moyens d'infléchir vers nos intérêts la volonté de Dieu - ou quelque puissance que nous reconnaissons. Aujourd'hui pour nous assurer un avenir désirable, nous bricolons les structures politiques, ou nous développons des techniques nouvelles. Nous avons des pouvoirs que les Anciens n'imaginaient même pas et l'expérience nous a prouvé que les hommes, aussi bien que Dieu, peuvent changer le cours de l'histoire. Nous prétendons que nous sommes capables de faire des choses. La tradition biblique repose sur le postulat que seul Dieu le peut.

Les Israélites le considéraient comme la source de toute puissance. Le peuple de la Bible vivait là où ses parents avaient vécu, servait le même autel, cultivait les mêmes champs, utilisait les mêmes outils. Son expérience semblait confirmer que c'était <sup>bien</sup> ~~Yahweh~~ Dieu et non l'homme qui déterminait l'histoire. Dans un tel univers, il était indispensable de connaître quelqu'un qui fût doté de qualifications lui permettant de plaider auprès de <sup>Seigneur</sup> ~~Dieu~~. L'Israélite savait qu'il ne pouvait se conformer en toute occasion aux commandements de Dieu - Moïse lui-même avait péché. Il savait qu'il avait besoin d'aide pour <sup>Le</sup> ~~pécher~~ <sup>(cette existence)</sup> satisfaire ~~Dieu~~ et il ~~se~~ recherchait auprès d'un type

particulier de héros, de saint-intercesseur dont Moïse était le modèle le plus éminent.

Pendant le deuxième millénaire avant notre ère, au Proche-Orient, l'historiographie s'était limitée à des documents officiels: listes de victoires impériales, <sup>états</sup> ~~listes~~ des donations faites par des souverains reconnaissants de ces victoires, attestations appuyant les prétentions d'un sanctuaire à être la demeure d'un dieu national. Des Juges aux Rois, les récits deutéronomiques présentent un nouveau genre d'histoire qui va au-delà du simple enregistrement des faits. Au compte rendu s'ajoutent des commentaires destinés à expliquer pourquoi les événements se sont produits comme ils l'ont fait - le "pourquoi" étant dans tous les cas la volonté de Dieu. Quand Israël respecte l'Alliance, la communauté mérite une récompense et Dieu lui envoie paix et prospérité. Quand la nation ou le roi se montrent désobéissants ou indifférents, Dieu les prive de la pluie ou de la victoire, voire de l'indépendance. Là où la plupart des chroniques se contentaient d'énumérer les victoires du souverain ou les grandes réussites nationales, les relations du Deutéronome mentionnent à la fois victoires et défaites. Elles expliquent tous <sup>événements</sup> les / par ce que l'on appelle la théologie de l'Alliance - c'est-à-dire, pour simplifier, un système de notation ou de classement selon lequel un peuple ou un individu est récompensé ou puni selon les efforts qu'il fait pour se conformer aux normes de comportement requises par Dieu

et acceptées par la communauté.

La narration enchâssée dans les Cinq Livres de Moïse, en particulier l'Exode, le Lévitique et les Nombres, reflète les thèmes de l'Alliance, mais elle obéissait à un autre ensemble de préoccupations. Elle était centrée sur la promesse de la rédemption et sa lecture servait un dessein de pure évocation. En redisant les actes rédempteurs de Dieu, l'Israël ancien l'appelait pour qu'il agit de nouveau en rédempteur. On a donc à faire là plus à une liturgie qu'à une chronique, bien qu'elle se présente chronologiquement. Elle construit le cadre de l'histoire plutôt qu'elle ne suit son déroulement: la création et l'élection d'Israël, l'Exode, l'Alliance et la promesse de la <sup>bonne</sup> ~~bonne~~ fournissent des termes de référence qui expliquent tout ce qui a été, qui est et qui sera.

Les épisodes de l'Exode sont également rappelés chaque année lors de la Pâque, quand les Juifs se réunissent pour le seder, le repas rituel organisé <sup>(comme)</sup> une haggadah, une anamnèse. Par des chants et des récits, par des citations de divers textes bibliques, l'ancienne libération est commémorée, Dieu, exalté comme libérateur, la nécessité de la libération pour Israël, suggérée. Selon la tradition, cette nuit-là, le Messie ou Son messenger, Elie apparaîtra. Moïse n'est mentionné dans aucune des premières versions de la Haggadah. Ceux qui la considèrent comme un simple récit historique s'étonnent de cette absence. Mais la comprendre comme une liturgie évoquant la rédemption, comme de la magie sympathique, c'est comprendre aussitôt pourquoi Moïse est absent et Dieu, omniprésent. La Pâque est une anticipation de la délivrance messianique, la nuit du





définitive à Israël, le Moïse originel est perdu pour nous et celui qui nous est offert n'est qu'un reflet ~~mo~~indri de celui qu'il dut être.

## Chapitre II

### Moïse retourne en Egypte

L'Exode est généralement situé aux environs de - 1300, alors que des pharaons comme Toutankhamon et Ramsès trônaient majestueusement dans leur impériale tyrannie, c'était l'époque d'Amarna. Etant donné les troubles qui avaient accompagné ce départ, on s'attendrait que Moïse n'eût aucun désir de retourner dans son pays natal. Il le fit pourtant - en un certain sens - sept cents ans après, lorsque les Juifs <sup>qui</sup> commencèrent alors à s'installer en Egypte, y apportèrent avec eux divers souvenirs et récits <sup>ayant trait</sup> ~~se rapportant~~ au prophète de Dieu. Il ne fut pas reçu en héros. Après tout il était le personnage central d'une histoire nationale qui clouait l'Egypte au pilori de la tyrannie et de l'arbitraire pharaoniques. Du point de vue des Egyptiens, c'était un ingrat qui avait reconnu la bonté royale en dérobant des biens précieux à son pays d'accueil.

Ce dernier était <sup>affaibli</sup> ~~affaibli~~ et son ancienne gloire, grandement ternie. Pendant le premier millénaire, un lent déclin avait commencé, qui allait se révéler irréversible. Vers la fin du 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'Egypte fut envahie par la Perse que suivit une succession presque ininterrompue de conquérants. Grecs, Romains, Arabes et Turcs la dominèrent pendant les vingt-cinq siècles suivants.

Les premiers Juifs - alors appelés Judéens - qui revinrent ~~en~~ en nombres significatifs étaient des mercenaires payés

par les autorités perses pour garder la frontière sud de l'Egypte. Nous ne savons pas ce qu'ils purent conter comme histoires sur Moïse dans des camps militaires comme Eléphantine, ville de garnison sur une île du Nil, juste en face de l'Assouan moderne; mais nous savons que le récit de l'Exode tenait une grande place dans leur vie religieuse. Les papyrus araméens qui ont subsisté nous conservent quelque chose des pratiques quotidiennes de ce centre fondé au 6<sup>e</sup> siècle et qui dura jusqu'au V<sup>e</sup>. Les textes décrivent un temple où l'on offrait les sacrifices et le rituel de la Pâque annuelle, principale fête célébrée par la communauté.

Une des possessions les plus précieuses de la colonie était une <sup>édic</sup>~~édic~~ portant le sceau de l'empereur perse Darius II (-423 - -404) qui autorisait expressément l'observance de cette solennité. Des frottements étaient sans doute inévitables entre les Juifs, mercenaires d'un suzerain étranger, et la population indigène et <sup>la</sup>~~cette~~ célébration <sup>de la Pâque</sup> dut polariser la colère de cette dernière. Les voir commémorer chaque année des événements dans lesquels l'Egypte jouait le vilain rôle ne pouvait qu'offenser ceux-là mêmes qu'ils devaient protéger et surveiller. Il semble qu'on entende les gens du pays grommeler: "Vous vouliez tant partir. Pourquoi diable êtes-vous revenus?"

La Pâque est la seule fête dont nous sommes sûrs qu'elle était célébrée dans le temple d'Eléphantine. Il y en avait sûrement d'autres, mais celle-là était évidemment la plus importante et donc, dès le début du retour des Juifs en Egypte, l'histoire de l'Exode se trouva associée à eux. Dans l'inévitable rivalité pour les places et les privilèges que connaissent toutes les sociétés, le rôle de Moïse - hébreu de naissance,

Egyptien de formation, chef d'une rébellion d'esclaves par la volonté de Dieu - devint un problème majeur. Aucun document ne subsiste qui donne les arguments mis en avant <sup>par</sup> les deux parties dans la controverse judéo-égyptienne pendant la domination perse sur le pays du Nil; mais des indices sûrs prouvent que la communauté d'Eléphantine était mal vue. En - 411 les prêtres égyptiens du dieu Khnou<sup>f</sup> y détruisèrent les sanctuaires judéens. Une polémique de grande envergure contre Moïse dans les années suivant immédiatement la conquête grecque (-325) est parvenue jusqu'à nous; on peut donc supposer que le problème n'était pas nouveau.

Après cette conquête, le centre de la diaspora juive en Egypte se déplaça vers le nord et la côte méditerranéenne. Devant la nécessité de gouverner une population nombreuse et dont la culture leur était étrangère, les Ptolémées - rendus prudents par leur expérience en Grèce où les villes-Etats étaient souvent ruinées par des soulèvements populaires - craignirent de devenir virtuellement prisonniers des masses qu'ils avaient conquises. Pour diminuer ce danger, Ptolémée Ier<sup>er</sup> Soter<sup>er</sup>, général d'Alexandre et premier empereur grec d'Egypte (mort en - 283) décida de contruire une nouvelle capitale, Alexandrie, sur un sol vierge, <sup>puis</sup> de la peupler de non-Egyptiens qui seraient économiquement utiles et politiquement impuissants. Elle devait être la capitale de l'Egypte, mais non pas une ville égyptienne. Dros Aegypton, "proche" mais non pas "dans". [Le souverain amena des contingents importants de prisonniers judéens - un document donne le chiffre de cent mille - pour édifier sa ville. Il les considérait certainement comme un peuple

dur au travail , en majeure partie rural, qui possédait nombre de savoir-faire utiles et se fixerait dans la ville qu'il avait été contraint de bâtir, lui fournissant une classe d'artisans dociles. A condition qu'on ~~leur~~<sup>lui</sup> accordât le privilège de se gouverner selon ses lois propres, on pouvait penser qu'il serait indifférent aux luttes pour le pouvoir qui se livraient dans le Gymnase et le Forum. Ptolémée avait peut-être aussi entendu parler de l'antagonisme existant entre Judéens et Egyptiens, ce qui n'aurait pas manqué de le rassurer.

Alexandrie fut un succès et un succès immédiat. En une génération, elle était devenue la capitale économique du monde hellénistique. La Judée qu'ils avaient laissée était pauvre et les travailleurs requis s'installèrent volontiers dans une nouvelle capitale. Ptolémée Ier Philadelphe (-283 - 246) octroya une charte à leur communauté et bientôt cousins et voisins, attirés par la soudaine prospérité de leurs compatriotes, quittèrent leurs foyers pour venir en Egypte. On estime qu'au premier siècle de notre ère un habitant de l'Egypte sur huit était juif. S'agit-il d'un observateur attentif aux statistiques pour noter qu'ils étaient revenus beaucoup plus nombreux que les 600 000 partis avec Moïse selon la Torah ?

Pour bien comprendre la polémique égypto-judéenne, il ne faut jamais oublier qu'elle se développa dans le cadre des schèmes culturels divers et contradictoires propres à tous les habitants des centres urbains du monde hellénistique. Les attitudes de ce dernier envers les héros et leur culte étaient particulièrement significatives et elles influencèrent fort l'idée que l'époque se fît de Moïse. La littérature hellénistique

est prodigue d'éloges dithyrambiques saluant les exploits accomplis par des hommes extraordinaires. Les héros sont dotés de capacités exceptionnelles, de courage physique et de clairvoyance politique, plus proches du David de la Bible que du Moïse de la Torah. Là où le monde biblique louait Dieu, le monde grec louait les grands hommes. La puissance de l'assimilation culturelle est telle qu'entre les mains d'écrivains juifs hellénisés, Moïse quitte l'ombre protectrice de Dieu pour devenir un homme riche en initiatives et en hauts faits, un héros.

Ce nouveau univers culturel exaltait deux modèles principaux de grands hommes: le guerrier indomptable et le chef sage de sa communauté ou sophos. On croyait très généralement que les représentants de ce dernier type en étaient arrivés, par leur maîtrise de toutes les connaissances, en particulier la discipline de la philosophie, à reconnaître le monde des apparences pour ce qu'il est, un camouflage de la réalité. Ils avaient une telle compréhension de celle-ci qu'ils étaient incapables de se tromper et pouvaient organiser rationnellement leur vie. La sagesse hellénistique conventionnelle tenait que le principe formateur et directeur dans la nature était la raison et donc que ceux qui savaient étaient libres d'agir. L'être exceptionnel joignant la lumière de l'intelligence à la détermination de la volonté pouvait dominer les contradictions qui sont évidentes dans la plupart des vies. Le comportement illogique allant à l'encontre de leur recherche était considéré comme le résultat de l'ignorance et de la faiblesse, non pas du tout des inévitables erreurs humaines.



Certaines écoles philosophiques publiaient la vie "officielle" de leur fondateur, persuadés que son enseignement se reflèterait dans sa vie et que sa réussite démontrerait les vertus de son enseignement - en bref que l'on pouvait dire ce qu'il y avait dans l'esprit de quelqu'un d'après la manière dont il vivait. Une telle vita était à la fois une leçon de morale et une présentation de la pensée d'un maître puisque, du moins le croyait-on, un lecteur réfléchi pouvait déduire la philosophie de celui-ci de ses actes, en particulier sa conduite des affaires de la cité. Flavius Josèphe, paraphrasant l'éloge de Moïse dans le Deutéronome, reflète ce point de vue:

p.c.  
Jamais homme n'a égalé en sagesse cet illustre législateur. Jamais nul n'a su comme lui toujours prendre les meilleures résolutions et si bien les exécuter et jamais nul autre ne lui a été comparable dans la manière de traiter avec un peuple, de le gouverner, de le persuader par la force de ses discours. Il a toujours été tellement maître de ses passions qu'il semblait en être exempt et ne les connaître que par les effets qu'il en voyait chez les autres... Mais il n'a pas seulement été regretté de ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître, il l'a été aussi de ceux qui ont vu les lois admirables qu'il nous a laissées parce que la sainteté qui s'y remarque ne peut permettre de douter de l'éminente vertu du législateur. (Histoire ancienne des Juifs, p. 132)

Le monde gréco-romain <sup>qui</sup> ne prêtait guère attention aux mas-

ses, observait et consignait soigneusement les caractéristiques comme les exploits d'individus puissants et distingués. Ceux qui font l'histoire valent la peine d'être connus. <sup>Or</sup> Le récit original de la Torah est plein de figurants sans nom: Un pharaon, une fille de pharaon, un surveillant, plusieurs sorciers, deux esclaves hébreux querelleurs. Désormais tout le monde est nommé. Le procédé peut varier, mais le seul fait qu'il existe prouve que le "je" a émergé du clan et de la foule.

Nous ne pouvons pas expliquer chacune des appellations données par la suite à un personnage resté anonyme dans la Bible, mais quand on examine les différents noms attribués par les écrivains retraçant l'histoire de l'Exode au pharaon confronté à Moïse, il apparaît <sup>de façon très nette</sup> ~~évident~~ que leur choix a été mûrement réfléchi. Les auteurs hostiles aux Juifs et soucieux de faire ressortir leur caractère de communauté étrangère, jetaient leur dévolu sur celui qui marquait leur arrivée tardive. Un prêtre égyptien Manéthon (3<sup>e</sup> siècle avant notre ère) l'appelle Aménophis et semble l'identifier à un roi de la XIX<sup>e</sup> dynastie (-1225-1205); un autre Egyptien, Lysimaque (2<sup>e</sup>-1<sup>er</sup> siècle avant notre ère) adversaire encore plus acharné des Juifs que Manéthon, l'assimile à Bocchoris de la XXIV<sup>e</sup> dynastie (-718-712).

Les Juifs pour leur part préféraient une date plus ancienne. Pour Artapan, historien du 2<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le protagoniste de Moïse était Chénéphré de la V<sup>e</sup> dynastie (vers le 28<sup>e</sup> siècle avant notre ère), plaçant ainsi les Juifs en Egypte presque à l'aube de la civilisation dans ce pays.

Moïse devient une personne visible et définissable, pos-

sédant les qualités les plus admirées par les élites qui dominaient ce monde hellénistique. Le très humble serviteur de Dieu, dans le texte de la Torah, s'efface et un vigoureux roi-prophète-philosophe émerge, doté d'une prestance qui lui aurait valu les applaudissements des spectateurs.

Dans son livre Sur les Juifs, Artapan donne la plus ancienne description connue de Moïse, faite non pas d'après nature bien entendu, mais d'après les conventions du portrait hellénistique. Le saint que la Torah cache aux regards est doté là de la carrure bien musclée d'un athlète olympien, dans sa maturité harmonieuse. Fortement charpenté, le teint coloré, une barbe blanche, une abondante chevelure et un grand air d'autorité (Eusèbe de Césarée, 9: 28).

Ezekiel le Tragique, auteur dramatique contemporain d'Artapan, le fit monter sur la scène; l'acteur qui tenait le rôle devait être grand et bien découplé, vêtu d'une tunique ou chiton et déclamer assurément son texte grec sans bégayer ni bredouiller.

Plusieurs portraits de Moïse se trouvent dans une série de fresques exécutées au 4ème siècle de notre ère par des artistes professionnels qu'avait engagés l'administration d'une synagogue à Doura Europos, ville de garnison romaine dans l'Est de la Syrie. Dans l'une des scènes on voit un bébé à la peau claire, les yeux et les cheveux très noirs qu'une femme sort d'un berceau flottant sur l'eau. Dans une autre, il est devenu un jeune homme athlétique, légèrement barbu, vêtu d'un pallium de lin blanc, qui se tient debout, les pieds nus, devant un buisson qui brûle. Ses sandales sont placées à côté de lui

illustrant ainsi le texte de la Torah: "Ote ta chaussure, car l'endroit que tu foules est un sol sacré" (Ex. 3: 5). Une ~~autre~~ fresque le représente debout, grand et très droit, au bord de la mer des Joncs et une autre <sup>sur une</sup> (dans la même attitude au milieu du désert devant un puits dont l'eau coule par douze gros conduits jusque dans les tentes des douze tribus. Par son costume tout comme par son attitude, le Moïse de Doura est un noble romain; son pallium rayé de bandes horizontales est semblable à celui qu'un César pouvait porter.

Lui qui avait passé sa vie avec un groupe de tribus errantes était devenu citadin. Fort éloignés désormais de leurs origines nomades, les Grecs associaient la civilisation à la vie urbaine. Ils estimaient que des hommes courageux et avisés pouvaient conduire une confédération de tribus pendant une longue marche - après tout des peuplades primitives de ce genre arrivaient bien souvent des steppes asiatiques - mais que seul un roi-philosophe valeureux et sage pouvait réussir la fondation d'une ville pacifique et prospère, tâche autrement difficile. Les cités ne pouvaient exister sans un code et, s'il était bon, il garantissait leur prospérité. Pour les auteurs grecs les coutumes tribales n'étaient pas des lois et ils ne pouvaient imaginer un législateur qui ne fût pas lié à une ville. C'est ce qui explique leurs fréquentes et anachroniques identifications faisant de Moïse le fondateur de la ville et l'auteur des lois de Jérusalem.

Aegyptiaca, livre de voyage et histoire à la fois, écrit vers -300 par un rhéteur grec, Hécatee d'Abdère, attaché à la cour de Ptolémée I, décrit la première communauté juive en

Egypte. Une grave épidémie ravageait le royaume, due pour beaucoup <sup>à autochtones</sup> à la présence d'étrangers sur le sol sacré. Les oracles consultés répondirent que le fléau disparaîtrait une fois la terre purifiée. Tous, y compris certains Grecs et un groupe sans nom sous l'autorité d'un "homme appelé Moïse" sont donc immédiatement et sommairement expulsés. Ce Moïse est un chef "remarquable aussi bien pour sa sagesse que pour son courage", qui, non content de conduire les siens avec succès tout au long d'une interminable marche, leur permet d'établir une colonie prospère dans une région inhabitée du pays désormais appelé Judée. Il divise les tribus en douze, nombre sacré correspondant aux signes du zodiaque, promulgue des lois appropriées pour sa colonie, Jérusalem, y construit un temple et organise son culte! Croyant que Dieu est au-delà de toute représentation, il prescrit qu'aucune idole ou image ne sera placée dans le sanctuaire. Rites nationaux, justice et administration politique sont confiés à une classe sacerdotale composée des citoyens les plus respectés.

Ce Moïse est aussi un général extrêmement capable qui allie des méthodes de recrutement et d'entraînement excellentes à une tactique de premier ordre sur le terrain et un administrateur compétent qui répartit équitablement les territoires conquis entre les siens, non sans réserver comme il convient quelques importantes concessions aux prêtres. Les lois comportaient des dispositions pour empêcher les pauvres de vendre leurs biens, afin que des accapareurs ne risquent pas de mettre la main sur le pays et de réduire les petits agriculteurs à la servitude. <sup>Elles</sup> ~~Elles~~ interdisent aussi l'exposition des enfants, ce

blies, responsabilités confiées incombant aux résidents aînés.

qui, selon Hécatée, aide à expliquer l'importance considérable de la population juive (Stern, 26-27). Son Moïse est un personnage respectable, fondateur et premier citoyen d'une polis juive, ou ville-Etat, sur le modèle grec. Pieux et très respectueux des rites, il est de toute évidence un citoyen-prêtre et non pas un chaman ou un maître de prière-intercesseur. Il semblait aller de soi pour l'écrivain grec qu'il était de la même étoffe que les vénérés fondateurs d'Athènes et de Sparte, Salon et Lycurgue, un noble personnage, un citadin et non pas un cheik nomade.

Pendant la période perse, la communauté juive en Egypte avait été peu nombreuse, dispersée et les tensions judéo-égyptiennes étaient sans doute restées sporadiques. Mais son accroissement rapide pendant les années suivant la conquête d'Alexandre firent des frictions intercommunales <sup>autodirigées</sup> ~~un~~ <sup>un</sup> problème sérieux. Les véritables difficultés étaient politiques et économiques, mais l'affaire Moïse-Exode, seul épisode bien connu de l'histoire juive, devint le maëlstrom autour duquel une polémique littéraire se mit à tourbillonner, Egyptiens et Juifs présentant des versions qui ~~sou~~ <sup>sou</sup>laient leurs intérêts respectifs.

Vers -280, Manéthon<sup>2</sup> publia une histoire de sa nation dans laquelle il présentait les Juifs comme des étrangers criminels et Moïse comme un prêtre défroqué du dieu-démon Seth. Il les accuse d'athéisme, d'avarice et de misanthropie. Ils refusaient de servir les dieux de la cité, donc ils étaient athées. Ils prétendaient que les prescriptions de la Torah contre l'idolâtrie les empêchaient de subventionner rites et jeux publics, responsabilités coûteuses incombant aux résidents aisés,

donc ils étaient avares, ils ne pouvaient ou ne voulaient pas manger chez ~~leurs~~<sup>les</sup> voisins parce que leurs lois alimentaires imposaient la distanciation sociale, donc ils étaient misanthropes. Manéthon avait encore d'autres griefs contre eux et surtout leur dispense d'engagement dans la garde civile, ~~con-~~<sup>les règles</sup>cernant l'observance du Sabbat les ~~avait~~<sup>en effet</sup> amenés à demander l'exemption d'un service qui comportait non seulement des obligations militaires, mais l'achat d'armes ~~et~~<sup>ainsi que</sup> d'armures coûteuses et Ptolémée l'avait accordée.

L'original du livre de Manéthon est perdu, mais un long passage qui paraphrase sa version de l'Exode subsiste (Stern, Greek and Latin authors on Jews and Judaism, 78-83). Le pharaon régnant, Aménophis, décide tout à coup qu'il ~~veut~~<sup>contempler</sup> ~~les~~<sup>face à face</sup> dieux et un courtisan qui a la réputation d'être un voyant lui révèle que son vœu sera exaucé si le pays est purifié de tous les malades et les lépreux. Aussitôt le souverain fait rassembler quatre-vingt mille malheureux et les envoie travailler dans les mines et les carrières du Sinaï où ils sont rejoints par un prêtre défroqué d'Héliopolis, un certain Osarsiph, (le nom semble dériver de celui d'Osiris adoré à Héliopolis avant que les prêtres, ancêtres de Manéthon, y eussent établi le culte de Sérapis). Il prend le commandement de cette légion de damnés, l'arme et lui ajoute des membres de tribus hiérosolymites; il s'agissait sans doute des Hyksos, anciens conquérants des pays du Nil, toujours haïs pour leur domination. Marqué par la cruauté et le mépris des valeurs ou des sensibilités égyptiennes, une fois à la tête de cette armée de lépreux et d'Hyksos, Osar<sup>s</sup>iph se lance à la conquête de l'Égypte. Le pharaon

et sa cour fuient vers l'Ethiopie en emportant les animaux sacrés et la bande des hors-la-loi ravage le pays pendant treize ans jusqu'à ce qu'Aménophis, aidé par son fils Ramsès, monte une contre-attaque victorieuse.

On peut reconnaître dans ce récit des éléments de l'Exode. L'asafsouf, le "ramassis" qui partit avec Moïse, s'est transformé en "lépreux et autres impurs" qu'Osarsiph rameute dans les carrières de pierre. Le commentaire biblique indiquant que les Israélites sortirent armés (Ex. 13: 18) est sans doute à la base de la tradition qui fait des esclaves hébreux une <sup>phalange</sup> ~~armée~~ bien équipée. La première défaite qu'elle inflige à l'Egypte fait écho à la description biblique de la débacle sur les bords de la mer des Joncs. Parmi d'autres éléments moins aisés à identifier, il en est un - le détail précisant que Pharaon emporta les animaux sacrés dans sa retraite - qui reflète probablement le dégoût inspiré aux Egyptiens par les holocaustes dans le temple de Jérusalem, puisque certains animaux régulièrement sacrifiés là appartenaient à des espèces protégées parce que considérées comme des totems des dieux.

Moïse est absent de cette version de l'Exode, qui assigne son rôle à Osarsiph, mais un addenda opère l'identification: "Il est dit que le prêtre qui avait rédigé leur constitution et leurs lois était natif d'Héliopolis et appelé Osarsiph, d'après le dieu Osiris adoré dans cette ville; mais quand il rejoignit son peuple, il changea de nom et fut appelé Moïse" (Stern, 83). Historien professionnel malgré son hostilité envers les Juifs, Manéthon rapporte d'abord une version qu'il avait entendue ou lue, puis effectue la correction qu'il savait



être nécessaire.

Le plan ptolémaïque pour Alexandrie se révéla aussi vain qu'ingénieux. L'économie de la ville se développa si vite que la main-d'oeuvre importée ne put suffire au travail. Des Egyptiens y affluèrent en nombre toujours croissant vers la fin du 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère et pendant plusieurs centaines d'années ensuite les émeutes que Ptolémée Ier avait redoutées devinrent ~~de plus~~ de plus en plus fréquentes. Généralement menées par des prêtres, elles étaient violentes, xénophobes et anti-sémites; dans certains milieux, le thème du Juif intrus et encombrant <sup>formait</sup> ~~formait~~ la base des conversations. L'attaque la plus féroce vint de la plume grinçante de Lysimaque. Il décrit les Juifs à l'époque de Moïse comme un ramassis de gens scorbutiques et malsains qui s'étaient mis à mendier, devenant une gêne et une charge financière si lourdes que l'oracle d'Amon conseilla au pharaon Bocchoris de les expulser ou de les noyer. C'est cette dernière solution qui est adoptée pour les lépreux; tous les autres sont "exposés dans le désert pour y périr". Ceux qui survivent se rassemblent et l'un d'entre eux, un charlatan et un imposteur, appelé Moïse, devient leur chef. Il les conduit en Judée, conquiert le pays, maltraite la population indigène et construit une capitale. Il promulgue alors pour Jérusalem, la nouvelle ville, des lois enjoignant à ses habitants de tromper tous ceux qui ne sont pas de leur race et d'incendier tous les temples autres que les leurs. Selon Lysimaque, Jérusalem avait d'abord été appelée Hiérosyla, pour donner à entendre que ses habitants avaient des "penchants sacrilèges"; puis les Juifs changèrent par la suite le nom en Hiérosalyma pour éviter l'implication des-honorante (Stern, 384-85).

Au début du 1er siècle de notre ère, Chérémon et Apion respectivement prêtre-scribe et rhéteur, tous deux d'Alexandrie, publièrent séparément des versions antisémites de l'Exode. Le premier s'inspira de Manéthon. La déesse Isis reproche à Aménophis d'avoir laissé détruire son temple pendant une guerre et un prêtre de la cour enjoint au souverain de réparer sa faute en purgeant le pays de tous ceux qui sont impurs. Aménophis rassemble et bannit <sup>alors</sup> quelque deux cent cinquante mille étrangers et malades. Deux prêtres d'Egypte - Tisithen, identifié à Moïse et Peteseeph identifié à Joseph - deviennent chefs des exilés, rejoints plus tard par une légion d'anciens prisonniers de guerre. Tous s'arment, repartent en campagne et conquièrent l'Egypte. Aménophis s'enfuit en Ethiopie, mais par la suite son fils Ramsès reprend le pays et chasse les envahisseurs, (Stern, 419-29).

Artapan, qui cite aussi Manéthon, dépeint Moïse comme un étranger habitant Héliopolis où il participe au culte du soleil et construit une maison de prière tournée vers l'est. Le pharaon régnant ordonne alors l'expulsion des étrangers et des lépreux. Guidés par Moïse, les exilés arrivent après une marche de six jours en Judée où celui-ci établit une polis et l'organise autour de sa <sup>propre</sup> forme de culte. Parce que Artapan avait une certaine réputation comme spécialiste d'Homère, son attaque eut un impact particulièrement sensible, bien qu'elle popularisât des absurdités telle l'accusation de meurtre rituel annuel (les Juifs sacrifiant un non-Juif au cours d'une cérémonie où ils vouaient une exécration éternelle à tous les goïm), ou l'histoire de la tête dorée d'un âne conservée dans le Saint

lacunes considérables dans la vie du prophète. lacunes que les

des Saints du Temple de Jérusalem. Une calomnie laissait entendre que les Juifs adoraient le dieu égyptien du mal Seth ou Typhon, communément représenté avec une tête d'âne (Stern, 393-7).

La traduction de la Torah en grec, à Alexandrie au milieu du 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère, donna aux Juifs d'Egypte un texte autorisé qui authentifiait leur version de l'Exode. Les livres étaient précieux et rares, et ceux qui savaient lire, bien peu nombreux, aussi les traitait-on les uns comme les autres avec un profond respect. Le texte des Septante n'était pas une quelconque traduction de la Torah mais une oeuvre inspirée. Les Juifs d'Egypte croyaient que soixante-douze hommes travaillant dans des cellules séparées avaient donné des versions identiques. Persuadés qu'ils pouvaient se fier à la description de l'Exode faite par Dieu — la fuite d'esclaves vivant dans des conditions intolérables — ils rejetèrent comme ~~des~~ mensonges et ~~des~~ calomnies les récits qui y voyaient une expulsion de malades. Ceux dont la langue était le grec utilisèrent leur histoire "exacte" pour réfuter les autres versions, mais persuadés de trouver confirmation dans la Septante de leurs aspirations messianiques à la domination du monde, ils prêtèrent peu d'attention aux passages qui présentent Moïse comme un saint quelque peu anachorète. Attendant la biographie d'un chef actif et heureux, ils la créèrent.

Un auditoire alexandrin du 1<sup>er</sup> siècle n'aurait ni compris ni apprécié un Moïse qui ne faisait jamais la guerre et qui hésitait à prendre des décisions de sa propre initiative. Comme la langue de la Torah est assez sèche, avec peu de descriptions physiques et presque aucune indication de motifs, il y avait des lacunes considérables dans la vie du prophète, lacunes que les

Juifs hellénisés remplirent avec des épisodes qui finirent, avec le temps, par donner une forme tout à fait nouvelle à sa carrière. Pour la plupart, les historiens juifs de l'époque hellénistique n'inventèrent pas les histoires qu'ils rapportaient, mais puisèrent dans une tradition orale bien connue, flottante et multiple qui coexistait avec la Torah publiée. Elle comprenait des épisodes qui, pour une raison ou une autre, n'avaient pas été inclus dans le texte écrit, ainsi que les développements de générations de conteurs et les interprétations ingénieuses des professeurs et des prédicateurs. Un enseignant avait fourni des détails sur l'éducation de Moïse; un conteur, brodé un scénario romantique sur la vie amoureuse du jeune prince; un père soucieux d'enseigner la vertu à son fils, comparé les responsabilités d'un berger à celles d'un bon citoyen. De cette masse de matériaux, les écrivains composèrent un personnage à la fois ancien et nouveau, aisément reconnaissable et pourtant notablement différent.

Avec le temps, nombre de ces développements cessèrent d'être considérés comme des matériaux ajoutés et en vinrent à être acceptés comme aggadah, partie intégrante d'une tradition orale crédible. Aujourd'hui, le terme est utilisé pour désigner les éléments non juridiques contenus dans la littérature talmudique, mais à l'origine il s'appliquait simplement aux épisodes et détails accompagnant la continuelle répétition de l'histoire biblique. Parce que l'ancienne aggadah ne demandait ni ne recevait d'autorisation officielle, mais cherchait à captiver l'intérêt d'un auditoire, elle était riche, variée jusqu'à la contradiction, parfois débordante d'imagination jusqu'à

l'invraisemblance. Au cours des générations, elle remodela la compréhension populaire du récit biblique en faisant admettre diverses histoires et élaborations comme authentiques grâce à la répétition.

Le processus de développement et d'explication qui a créé les aggadot est presque aussi vieux que les parties les plus anciennes du texte de la Torah. Celui-ci contient d'ailleurs également des éléments aggadiques. Un exemple: il rapporte que les ex-esclaves avaient parmi eux assez d'or pour fondre un Veau, assez d'or, d'argent et de pierres précieuses pour façonner les objets du culte destinés au sanctuaire. Aussitôt une question s'impose: comment ces esclaves pouvaient-ils posséder une telle richesse? Une solution aggadique apparaît dans l'Exode: la nuit de la délivrance, les Israélites empruntèrent de l'or et des pierres précieuses aux Egyptiens ravagés par les fléaux et ceux-ci étaient si pressés de voir partir ces indésirables qu'ils leur donnèrent tout ce qu'ils demandaient (Ex. 12: 35, 36). Nombre d'aggadot comme celle-ci ne se bornent pas à résoudre un problème de texte, mais recherchent en outre l'édification de l'auditoire. Il s'agit dans ce cas de l'économie de la justice divine: les Egyptiens avaient dépouillé les Israélites venus librement à eux au temps de Joseph; désormais, oeil pour œil, dent pour dent, leurs descendants réduits en esclavage se libéraient aux dépens de leurs oppresseurs.

Quand des Juifs de langue grecque lisaient des textes sur Moïse, la compréhension qu'ils en avaient était influencée par les dérives de sens et d'accent qui se produisent dans

toute traduction.

Les Septante utilisaient le nom grec Kyréos pour Y H V H, celui que Moïse donne à Dieu. Le premier exprime une idée de seigneurie et de puissance génitrice, mais il lui manque l'implication d'un dieu personnel. Elohim devenait Theos, être pur, pouvoir créateur dénationalisé. Les deux termes grecs soulignent la transcendance de Dieu; ils émanent d'une culture philosophique qui préférait parler de l'homme percevant la volonté divine, plutôt que de Dieu s'adressant aux hommes. Dans la Torah, Moïse est appelé tout à fait inopinément par le Seigneur. La conception hellénistique de la prophétie est beaucoup moins circonstancielle. Le Moïse du Buisson Ardent s'est préparé à sa vocation prophétique. Là où la Torah pose que Dieu a dicté toutes les idées à son message, Artapan tient pour admis que ce dernier devait être un homme cultivé avant d'être choisi et il nous donne gravement tous les détails de son éducation. Un texte palestinien, le Livre des Jubilés, explique qu'il apprit les rudiments de sa mère et le judaïsme avancé de son père, Amram avec qui il resta vingt-trois ans avant de retourner au palais. Josèphe rapporte que la fille de Pharaon "le fit nourrir avec grand soin" (H.a.J. p.63).

Ces bulletins scolaires ont encore un autre but. Les écrivains juifs soulignent fortement que Moïse fut instruit par ses parents naturels, c'est-à-dire que sa personnalité résulte de la science hébraïque et non pas égyptienne. Le noeud de la question - dans cette circonstance comme dans d'autres - c'est l'insistance mise à prouver que sa vertu était essentiellement d'inspiration juive, plutôt que dérivée de sources étrangères.

Aucun peuple ne voudrait que son plus illustre géniteur eût été nourri d'un lait étranger et dans ce cas, idolâtre. Les Juifs modernes ont été violemment émus par l'égyptianisation de Moïse à laquelle Freud se livre dans "Moïse et le monothéisme", moins parce que l'intrusion psychanalytique dans l'exégèse biblique leur paraît anti-scientifique et sans fondements démontrables, qu'en raison du sentiment viscéral que la valeur du judaïsme est mise en question si son fondateur est décrit comme un importateur d'idées et de ~~normes~~ <sup>normes</sup> d'étrangers.

Percevant Dieu en termes surtout transcendants, les Juifs hellénisés ne pouvaient plus l'utiliser comme paradigme. Comment un homme peut-il se modeler sur Kyrios ou Theos - puissance créatrice sans nom et sans forme ? De toute évidence, il ne le peut pas. Ceux qui concevaient Dieu comme force génératrice, divine intelligence ou être pur, étaient gênés pour utiliser comme base de leurs ~~normes~~ <sup>normes</sup> éthiques la liste de Ses attributs dans **■**Exode 34: 6-7: "... clément, miséricordieux, tardif à la colère; plein de bienveillance et d'équité". Les philosophes exposaient que personne ne peut définir ce que signifie la clémence ou la miséricorde en tant qu'attributs divins. Quand ils discutaient de la vertu, les maîtres hellénistiques se tournaient de plus en plus vers les patriarches et vers Moïse comme modèles de comportement. Désormais, malgré l'insistance que met la Bible à rappeler qu' "il n'est point d'homme qui ne pèche" ( I Rois, 8: 46), y compris Moïse, les vertus de ce dernier sont amplifiées, les incidents peu flatteurs pour son caractère, réinterprétés, et il est présenté comme un parangon de comportement vertueux.



L'époque raffolait des biographies, mais il ne faut pas les confondre avec les nôtres. Alors qu'aujourd'hui elles tendent à mettre l'accent sur les singularités et les ambiguïtés du sujet, le bios hellénistique ne s'intéressait qu'à des hommes supérieurs et faisait avant tout ressortir leur noblesse, croyant la vertu plus efficacement enseignée par les exemples concrets que par les discussions théoriques. A cette époque les biographies de Moïse sont en fait de longs sermons sur la vertu. Alors que le peuple assoiffé veut <sup>le</sup> lapider.

Cet homme admirable à qui sa conscience ne reprochait rien ne s'étonna point de les voir si animés contre lui. Mais, se confiant en Dieu, il se présenta devant eux avec ce visage dont la majesté imposait du respect et leur dit avec cette manière de parler qui lui était ordinaire et si capable de persuader, qu'il ne fallait pas que ce qu'ils souffraient leur fît oublier les obligations qu'ils avaient à Dieu; qu'ils devaient au contraire se remettre devant les yeux tant de grâces et de faveurs dont Il les avait comblés lorsqu'ils auraient moins osé se le promettre et espérer de sa bonté la continuation de son assistance, qu'il y avait même sujet de croire qu'Il n'avait permis qu'ils fussent réduits à une telle extrémité qu'afin d'éprouver leur patience et leur gratitude et connaître lequel des deux faisait le plus d'impression sur leur esprit, ou le sentiment des maux présents ou le ressentiment des biens passés; que n'étant sortis de l'Egypte qu'après le commandement qu'ils en avaient reçu de Dieu, ils devaient prendre garde de ne pas se rendre indignes de son secours par leur méconnaissance et



leurs murmures; qu'ils ne pouvaient éviter de tomber dans ce  
 péché s'ils ~~ne~~ méprisaient ses ordres et le ministre de ses  
 volontés; qu'ils seraient en cela d'autant plus coupables  
 qu'ils n'avaient aucun sujet de se plaindre qu'il les eût trom-  
 pés, n'ayant fait qu'accomplir ponctuellement ce qui lui avait  
 été commandé ... Qu'ainsi ... ils ne devaient jamais désespérer  
 de Son assistance [celle de Dieu] mais supporter patiemment  
 patiemment tout ce qu'Il permettrait qu'il leur arrivât et ne  
 pas avoir considéré son secours comme trop lent parce qu'Il  
 n'était pas si prompt qu'ils le souhaitaient, mais plutôt se  
 persuader qu'Il voulait éprouver leur constance et leur amour  
 pour la liberté et connaître s'ils l'estimaient assez pour  
 l'acquérir par la faim et la soif ou s'ils lui préféreraient le  
 joug d'une honteuse servitude qui les soumettrait à des maî-  
 tres qui ne les nourriraient comme on nourrit les bêtes que  
 pour en tirer du service." Il ajouta que "quant à lui, il ne  
 craignait rien pour son particulier puisqu'une mort qu'il souf-  
 frirait injustement ne pourrait lui être désavantageuse, mais  
 qu'il appréhendait pour eux parce qu'ils ne pouvaient lui ôter  
 la vie sans condamner la conduite de Dieu et mépriser ses com-  
 mandements" (H.a.J., p.75).

Pour ce qui est de l'accent mis sur elles, comme le prouve ce  
 passage, les vertus et les attitudes de Moïse - patience,  
 stoïcisme - sont en accord avec les conceptions de la haute so-  
 ciété hellénistique - avec ses préjugés aussi, comme on pouvait  
 s'y attendre. Dans le portrait brossé par Ezékiel le Tragique,  
 celui-ci tente délibérément de réfuter la suggestion que Moïse

avait épousé une Noire. Un verset assez énigmatique dans les Nombres déclare qu'à Haceroth "Miriam et Aaron médirent de Moïse à cause de la femme couchite qu'il avait épousée" (Nb. 12: 1).

La traduction grecque des Septante tant aimée des Juifs d'Egypte assimilait Couch à l'Ethiopie, patrie des tribus noires qui envahissaient et pillaient périodiquement les pays du Nil. Alors que l'idée d'une épouse noire n'avait pas troublé les Juifs bibliques - Salomon aurait été attiré par la reine de Saba et le Cantique des Cantiques contient le vers: "Ne me regardez pas avec dédain parce que je suis noirâtre, c'est le soleil qui m'a hâlée," (1: 6) - à Alexandrie, la haute société nourrissait de solides préjugés à cet égard et la couleur de la peau était un problème assez sensible pour que des Juifs acculturés voulussent désencombrer Moïse de son épouse noire. Eze-kiel y parvint en ne faisant intervenir qu'une seule épouse dans sa pièce, Séphora qui informe son ~~frère~~ mari que son père est roi de nombreuses villes où la population, mélangée, comprend quelques Noirs. Son intention (c'est-à-dire celle d'Eze-kiel) est d'établir clairement qu'elle-même ne l'est pas.

La tendance à glorifier les grands hommes amena inévitablement à ce que j'appellerais volontiers le Moïse "à feuille de vigne". Ecrivains et conteurs juifs masquaient tous les aspects de sa vie qu'ils jugeaient peu convenables. Une des accusations portée par Manéthon et ses héritiers intellectuels ~~sur~~ <sup>portait sur</sup> la prétendue ingratitude de quelqu'un qui n'avait guère répondu aux bienfaits prodigués par Pharaon et par sa mère adoptive; il n'avait même pas pris congé d'eux dans les formes avant son départ précipité. Bien plus, quand il était

revenu en Egypte, cela avait été pour déclencher des fléaux sur le pays et libérer les esclaves. Ces accusations inquiétaient des écrivains comme Artapan qui les réfuta de diverses manières: Moïse avait donné à l'Egypte plus qu'il n'en avait reçu en réalité, car il était le père de sa civilisation; en outre, jeune, il avait fidèlement servi le souverain et aurait continué à le faire si des courtisans jaloux n'avaient intrigué contre lui, menacé sa vie et rendu sa fuite inévitable.

Prétendre qu'il est à l'origine de la civilisation égyptienne, c'est nécessairement le tenir pour un demi-dieu, postulat étrange à première vue, \_\_\_\_\_ mais au moins trois écrivains égypto-juifs du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, Artapan, Eupolème et Ezékiel le Tragique, le reprennent à leur compte. Le premier lui attribue l'invention des ascenseurs hydrauliques et de machines de guerre, la découverte de divers auxiliaires pour la navigation, l'établissement du système des poids et mesures en vigueur et la division du pays en nom<sup>2</sup> (circonscriptions administratives). Ingénieur et administrateur donc et, de surcroît, prêtre-architecte de talent qui savait exactement où situer et comment bâtir les temples de l'Egypte. Ce dernier point est proprement incroyable: Le fondateur de la religion juive dont les lois contre l'idolâtrie étaient bien connues au temps d'Artapan, est décrit comme l'organisateur du culte des dieux dans son pays natal! De plus, il connaissait le sens caché des anciens hiéroglyphes et les rites appropriés aux divers dieux: en particulier, le <sup>dieu</sup> chat ~~de~~ Bubastis, le dieu chien <sup>Canius</sup> ~~Amset~~, le dieu à ~~la~~ tête d'ibis Thot et Apis le taureau sacré - connaissances ésotériques chargées

de puissance qu'il communiquait volontiers aux prêtres égyptiens. Artapan oppose cette générosité envers tous ceux qui désiraient apprendre <sup>au fait</sup> ~~ce qu'il~~ du secret bien connu des prêtres égyptiens (Eusèbe, 9: 27: 1-6\*) Seuls quelques fragments de l'histoire d'Eupolème Sur les rois de Juda (2<sup>e</sup> siècle avant notre ère) subsistent, mais nous savons qu'il y décrit Moïse comme "le premier sage" et lui attribue entre autres inventions celle de l'alphabet, le plus révolutionnaire des instruments de culture qui, selon l'auteur, passa des Juifs aux Phéniciens, puis au Grecs (Eusèbe, 9: 25)

Le dramaturge Ezékiel dans sa tragédie, grecque de style et de langue - intitulée Esagoge ou Exode - met dans la bouche de Moïse un discours qui, pour produire son effet, supposait que l'auditoire voyait en lui plus qu'un simple mortel. Les 269 vers que nous possédons encore comprennent le récit que celui-ci fait à Jéthro son beau-père d'un rêve au cours duquel il se trouve au sommet d'une montagne, devant un trône dont le dais touche les cieux. Un noble personnage portant une couronne et tenant un sceptre dans la main gauche est assis sur le trône; il souhaite la bienvenue à Moïse, lui remet un sceptre et le fait asseoir sur un autre trône, moins élevé. Une fois ce dernier assis, il regarde autour de lui et voit les confins de l'univers: au-dessus de lui, l'arc de la Terre, la courbure du firmament et un défilé d'étoiles qui le saluent au passage. Pour Jéthro, le rêve est la préfiguration de l'ultime triomphe

---

\* L'évêque Eusèbe de Césarée (env. 267-340) inséra dans sa Préparation évangélique des fragments d'auteurs contemporains aujourd'hui perdus qui donnent une grande valeur à son oeuvre.

de Moïse et nous notons qu'il ne rejette pas comme pure outrecuidance cette vision de son gendre en membre familier de la cour céleste (Eusèbe, 9: 28).

L'image de Moïse <sup>en</sup> père semi-divin de la civilisation n'était pas seulement une manière spectaculaire de réfuter l'accusation d'ingratitude portée contre lui, mais un argument très fort en faveur de l'importance et de la valeur universelle de ses lois. Dans l'oïkouménè - monde oecuménique élargi où les Juifs hellénisés souhaitaient vivre - accuser la culture juive de ne pas dépasser le plan local lui faisait un tort certain. Ces "histoires" prenaient habilement le contre-pied d'un tel grief. Comment la Torah pourrait-elle être étroitement circonscrite, si elle a été conçue par le maître de toutes les connaissances et le géniteur de toutes les cultures ? De plus, Moïse étant le père de la civilisation et de la Torah, sa règle, il s'ensuivait que les Juifs avaient plus à enseigner qu'à apprendre et toutes les raisons de ne pas subordonner leur sagesse à celle d'une quelconque école de philosophie grecque ou égyptienne. Il avait apporté quelque chose d'unique, de frais, de neuf, révélé non pas emprunté, universel et non pas local. Ses règles reflétaient des vérités générales s'appliquant à tous les hommes.

En le présentant comme le père de la civilisation, Artapan et Eupolème donnaient la version judéenne d'un thème commun à l'époque qui tendait à faire remonter tous les arts de la culture à un seul penseur inspiré, généralement un demi-dieu qui avait enseigné à l'humanité les savoir-faire pratiques, grâce auxquels elle avait pu prospérer. Moïse jouait ce rôle pour les Juifs hellénisés, Orphée, pour les Grecs orientalisés d'Egypte,

~~Orphée pour les Grecs orientaux~~ et Hermès, Thot, pour les Egyptiens plus hellénisés. D'autres attribuaient ce rôle à un ancien pharaon Sésostris, présenté comme le père de la science égyptienne, organisateur des rites et source de toutes les connaissances utiles, ou encore à Imhotep, constructeur de la première pyramide et conseiller du pharaon Djeser. Premier sage, ayant de surcroît vécu longtemps avant l'Age d'Or de la pensée grecque, Moïse pouvait être considéré, si bon ~~lui~~ semblait, comme le père de cette discipline ultime, la philosophie grecque et la Torah, comme l'énoncé primordial de la vérité, source dont tous les philosophes tiraient leurs connaissances.

Un philosophe et exégète juif du 2<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Aristobule de Césarée Paneas le dit brutalement: "Platon a suivi nos lois," (Eusèbe, 13: 12). Son argument était le suivant: la vérité étant nécessairement une, les catégories philosophes grecques familières et les lois de la Torah n'étaient que des manières différentes de l'exprimer et il s'employait à le démontrer dans un volumineux commentaire de la Torah dont il ne reste malheureusement que quelques fragments. Les commandements étaient bien ce qu'ils semblaient être, des règles précises, et dans le même temps des exemples spécifiques des principes généraux de la philosophie. Selon lui, le Sabbat ~~était~~ <sup>est</sup> un jour de repos bien déterminé, signe d'un nombre important dans les rites, affirmation de l'existence des sept sphères célestes qui entourent et animent la Terre, description des sept potentialités ~~du~~ <sup>des</sup> sens qui constituent l'intelligence. Les Dix Commandements ~~étaient~~ <sup>sont</sup> à la fois d'authentiques commandements et la somme des premiers nombres  $1+2+3+4$ , donc une quintessence

de toute la vérité. Bien comprise, la Torah présente non seulement la constitution idéale d'une polis, mais un plan modèle du cosmos, les règles de la loi naturelle. Pour Aristobule et ses lecteurs, Moïse n'est pas seulement le prophète qui a apporté les Enseignements de Dieu, ou même le plus sage de tous les législateurs, mais le maître de ~~XXX~~ ceux qui savent.

Erudition et superstition cohabitaient confortablement dans ce monde gréco-romain, souvent dans l'esprit d'une même personne. Les gens instruits, tout en reconnaissant que certains étaient de très anciens rois divinisé par de pieuses légendes, n'en continuaient pas moins d'aider à porter des philosophes et souverains sur les autels. Des théories remarquablement avancées sur l'origine des mythes étaient souvent soutenues par ceux-là mêmes qui ~~consultaient~~ <sup>consultaient</sup> des livres de magie et prenaient part aux mystères de Sérapis ou de Thot-Hermès.

Dans tout le monde méditerranéen, la magie et l'ésotérisme égyptiens étaient jugés sans égaux et Juifs comme non-Juifs tenaient Moïse pour un maître thaumaturge. Les arts plastiques égyptiens anciens représentent les divinités masculines un bâton à la main, signe iconographique de leur autorité civile et divine. Pendant le Moyen-Empire, il devint la marque du sorcier. A l'époque hellénistique, Moïse est rarement dépeint sans lui et tous les attributs du sorcier lui sont adjoints. En gardant bien au premier plan la fameuse baguette, Ezékiel le Tragique se livre à une mise en scène fort efficace pour renforcer l'image de Moïse magicien; avec elle il peut faire tout ce qu'il veut et ses pouvoirs sont nettement supérieurs à ceux des plus célèbres enchanteurs égyptiens. Le

dramaturge connaissait son public et comme lui se souciait peu de l'insistance avec laquelle la Torah répétait que les pouvoirs de la baguette ne pouvaient être libérés que par Dieu seul.

Le Moïse d'Artapan était peut-être le père de la civilisation, mais il ne dédaignait pas un brin de magie non plus. L'auteur rapporte qu'à un moment donné, pendant les longues négociations précédant l'Exode, Pharaon le fit jeter dans un cachot; <sup>cependant</sup> ~~mais~~ l'incarcération ne dure pas même une nuit. Utilisant la connaissance qu'il a de la puissance associée au nom de Dieu, il commande aux portes de s'ouvrir et elles s'ouvrent, aux gardes de s'endormir à leur poste et ils s'endorment. Une fois libre, Moïse ne s'enfuit pas dans la nuit, mais va tout droit au palais. Il entre sans être interpellé, jette un sort aux sentinelles et pénètre dans la chambre du souverain endormi. Celui-ci s'éveille pour trouver Moïse debout auprès de son lit et comprend tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un événement ordinaire, car seul un dieu puissant a pu permettre au prisonnier de s'échapper et d'entrer dans le palais; aussi n'appelle-t-il pas à l'aide: il demande au contraire à l'intrus de lui révéler le nom de son dieu (Eusèbe, 9: 27).

Troque Pompée (1er siècle avant notre ère) historien romain assez naïf, fait de Moïse le fils de Joseph et l'établit "héritier de la science de son père", <sup>seul</sup> qui, selon la description qu'il en fait, consiste surtout dans la connaissance de la magie, le don de double vue et l'art d'interpréter infailliblement les songes (Stern, 336 - 38). Dans son Histoire Naturelle, Plinius l'Ancien (1er siècle de notre ère) ne fait qu'une allu-



sion à Moïse et à propos de magie, quand il parle d'une branche de cette dernière "provenant de Moïse, Jannès, Lotapès [les deux fils de Balaam] et des Juifs" (Stern, 498). Il existe un certain nombre de livres égyptiens traitant de sujets comme la bonne manière d'écrire les formules magiques, ou les talismans et leurs titres sont révélateurs: Le Huitième Livre de Moïse, La Clef de Moïse et Le Livre secret de Moïse. On retrouve également son nom dans plusieurs textes ~~occultes~~<sup>alchimiques</sup> de l'époque: La Chimie de Moïse, Le Maza de Moïse, Le Diplôme de Moïse. Les talismans trouvés en Egypte dans les tombes de la période gréco-romaine, aussi bien juives que non-juives, portent son nom et un symbole en forme de bâton; de toute évidence il occupait une place éminente dans les listes d'enchanteurs familiers aux gens crédules de l'époque - c'est-à-dire presque tout le monde.

Comment avait-il acquis les connaissances ésotériques qui lui permettaient d'être un magicien ? Il les avait demandées et au Buisson Ardent Dieu les lui avait données. Moïse demande: "S'ils me disent 'Quel est son nom ? Que leur dirai-je ?'" A quoi Dieu répond: "Ehyeh Acher Ehyeh"\* (Ex. 3: 13-14). Ce passage était interprété comme le don du Nom de Dieu et de la science nécessaire pour faire usage de sa ~~puissance~~<sup>puissance</sup>. Presque tout le monde en ces temps et lieux tenait pour certain que l'usage d'un nom chargé de puissance pouvait guérir les malades, faire pleuvoir, ou frapper de mort s'il était proféré comme une menace. Les lecteurs d'alors n'eussent pas trouvé

---

\* "Je suis l'Etre invariable."

curieux que, selon Artapan, Moïse eût utilisé le nom du Seigneur comme arme pour tuer le surveillant égyptien. Celui qui connaissait le Nom n'avait pas besoin de couteau.

Le monde hellénistique remodela l'image du héros de la Grèce classique, du sage actif dans la vie politique, dont les connaissances enrichissent et forment son caractère, donc ses services comme législateur et magistrat, pour ~~en~~ <sup>de lui</sup> faire un mage jouant lui aussi un grand rôle dans la cité, dont la science n'est pas seulement une acquisition personnelle, mais aussi un don des dieux. La sagesse inclut désormais des éléments ésotériques et magiques aussi bien que scientifiques et philosophiques et Moïse est ainsi rendu apte à s'intégrer facilement dans le nouveau monde héroïque.

Magicien, prophète et fondateur d'une nation, ce dernier dut être accepté, même par beaucoup de non-Juifs, comme un de ces demi-dieux dont le culte était largement répandu à travers le monde hellénistique. Hercule, Orphée, <sup>Zoroastre</sup> ~~Esculap~~, Imhotep - voire Alexandre - étaient très généralement acceptés comme à la fois humains et plus qu'humains. N'avaient-ils pas révélé ce qui - sans eux - n'eût pas été connu et accompli, ce dont aucun mortel n'était capable ? Leur vie ne présentait <sup>pas de</sup> ~~aucune~~ contradiction, probablement parce qu'ils se gouvernaient d'après les lumières de la raison. Hommes parfaits, ils étaient dignes non seulement de vénération mais d'adoration.

La biographie gréco-romaine était parente proche de l'apothéose. Peut-être n'est-il donc pas très étonnant que l'une de mes découvertes, alors que j'étudiais la place de Moïse dans la culture hellénistique, est l'indication tirée des vestiges

littéraires de celle-ci <sup>qu'</sup> ~~un~~ très ancien sanctuaire <sup>à l'origine</sup> en Egypte où Moïse était adoré comme un être divin. Les matériaux que nous devons examiner ont été élaborés dans le cadre de la réaction juive aux attaques de Manéthon et de ses héritiers. Si leurs détracteurs pouvaient inventer ~~les~~ <sup>des</sup> bobards de toutes pièces, les apologistes juifs en étaient empêchés: ils se sentaient libres d'aller au-delà de la Torah, mais non pas de la contredire. Ils ~~remanquaient~~ <sup>remanquaient</sup> donc les épisodes concernant Moïse en enveloppant celui-ci dans ~~la~~ <sup>les</sup> aggadah. Là où les contemporains le dépeignent comme un parvenu, chef d'une bande de vauriens et de lépreux, les apologistes voient un prince loyal qui servait fidèlement son père adoptif jusqu'à ce que des courtisans envieux et des prêtres fanatiques eussent conspiré contre lui. Aux Egyptiens prétendant qu'il avait fui par peur que son assassinat du surveillant fût découvert, les Juifs ripostaient qu'il était parti parce que des courtisans puissants et jaloux de son intimité avec Pharaon avaient comploté contre lui, ne lui laissant pas d'autre possibilité sensée. Et, nous l'avons vu, plusieurs prétendaient que Moïse, bien loin d'être un prêtre défroqué ou un immigrant de fraîche date, était le fondateur-bienfaiteur de la civilisation égyptienne renommée dans le monde entier. Leur thème de base essentiel était sa noblesse et les récits qu'ils faisaient révélaient beaucoup de choses sur la vie et les préoccupations de ces communautés, y compris l'existence probable, à un moment ou un autre du passé, d'un ~~de l'origine~~ <sup>de l'origine</sup> mosaïque.

Je crois qu'à une certaine époque, probablement sous l'occupation perse, un culte en bonne et due forme dut fleurir dans

un sanctuaire où Moïse était l'objet de la dévotion des Juifs, sans doute à Léontopolis, près de Memphis; je suis convaincu que, même après l'abandon du lieu, nombre de Juifs égyptiens continuèrent à tenir Moïse pour un être divin. Je ne veux pas dire qu'ils le reconnaissaient comme le fils de Dieu, mais ils voyaient en lui un homme dont la nature était au-dessus des défauts et des passions auxquels les simples mortels ne peuvent échapper et dont les exploits étaient assez extraordinaires pour sembler surnaturels. Permettez-moi de développer ce point.

Aucune allusion à un sanctuaire dédié à Moïse ne se trouve dans la littérature qui subsiste. On ne pouvait d'ailleurs en attendre aucune. Les Grecs n'auraient pas reconnu le caractère unique d'un tel lieu, les Egyptiens n'auraient pas voulu ébruiter le fait qu'un tel sanctuaire avait jamais été édifié sur leur sol sacré et - c'est <sup>le</sup> plus important - les Juifs rabbiniques venus plus tard auraient expurgé toute allusion à un tel scandale religieux.

Je crois qu'on peut apercevoir l'ombre du sanctuaire dans deux aggadot très répandus à cette époque, publiées l'une par Josèphe et l'autre par Artapan. Les versions de ces deux historiens sont les comptes rendus de récits composites en circulation depuis longtemps <sup>et</sup> présentés comme de l'Histoire, mais sans indication de source ni de date. Il nous faut procéder par deduction et analogie à partir des indices enfouies dans ces textes. Or, démêler l'écheveau d'une aggadah exige les talents d'un Sherlock Holmes. Notre investigation se déroulera en trois phases: un examen critique des deux "histoires" qui utilisent l'une et l'autre l'ibis comme personnage central, la

recherche d'éventuels desseins polémiques et l'analyse de leurs éléments qui suggèrent l'existence d'un culte mosaïque.

La version de Josèphe commence alors que le jeune prince Moïse est encore en faveur à la cour de Pharaon. Des bandes de Nubiens pillards ont pénétré en Egypte, y rencontrant si peu de résistance que leurs chefs décident de foncer en avant et de mettre tout le pays à sac. Le souverain régnant consulte un oracle qui lui dit de remplacer ses généraux vaincus par le prince Moïse. Après avoir consulté Thermoutis sa fille, mère adoptive de ce dernier, il suit l'avis de l'oracle. Moïse accepte la mission, ce qui satisfait les dirigeants égyptiens aussi bien qu'hébreux, mais pour des raisons différentes. Les premiers comptent qu'il battra l'ennemi, puis sera victime d'une intrigue de cour, les seconds, que sa accession au pouvoir augmentera leurs chances de libération.

Il rassemble ses troupes et les conduit en Nubie, mais sans remonter le Nil vers le sud, habituelle voie pour envahir le Soudan; au lieu de cela, il suit un itinéraire tortueux orienté vers l'est dans l'intérieur désertique et hostile, réputé infranchissable à cause de la "multitude et de la différence des serpents qui s'y rencontrent, car il y en a qu'on ne trouve point ailleurs et qui ne sont pas seulement redoutables par leur venin, mais sont horribles à voir parce qu'ayant des ailes, ils attaquent les hommes sur la terre et s'élèvent dans l'air pour fondre sur eux." (H. a. J. p. 63). Mais Moïse est bien préparé. Sur ses ordres, les troupes emportent des cages en écorce de papyrus contenant chacune un ibis, le plus redoutable ennemi des serpents. En arrivant à la zone dangereuse, il les

longs d'apprécier le caractère chevaleresque et le courage de

fait lâcher et ils se mettent au travail avec grand appétit. Finalement, la capitale de la Nubie tombe sans attaque frontale coûteuse - en partie parce que la princesse Tharbis, suivant la bataille du haut des murailles de sa ville, remarque le beau guerrier et décide de l'épouser. Le mariage est célébré et on peut supposer que Moïse jouit non seulement de la victoire, mais des fruits de celle-ci (H.a.J. 2: 242-76).

Le fragment d'Artapan présente la fille de Pharaon qu'il appelle Méroé, comme l'épouse de Chénéphré régnant dans le delta. Parce qu'elle est stérile, elle adopte un jeune Hébreu qu'elle appelle Moïse. Les bienfaits qu'il prodigue lui valent d'être très aimé - Artapan intercale là la description de son héros père de la civilisation que nous avons déjà examinée - et doté par les prêtres d'attributs normalement réservés aux dieux. Artapan nous informe qu'ils l'appelaient hermes, interprète, peut-être parce qu'il savait découvrir le sens caché des textes sacrés.

Mais Chénéphré en devient jaloux et cherche l'occasion de le perdre. Elle se présente quand le souverain doit ordonner une expédition punitive contre la Nubie; il nomme Moïse à la tête des forces égyptiennes, mais tente d'assurer sa défaite en lui donnant une armée de jeunes paysans recrutés de force et sans aucun entraînement. Moïse accepte la mission... et déjoue la manoeuvre. La guerre dure dix ans pendant lesquels le stratège construit un camp aux dimensions d'une ville près de la capitale ennemie; il l'appelle Hermopolis et la consacre à l'ibis parce que "cet oiseau détruit les bêtes qui sont nuisibles à l'homme". Le siège est long et les Nubiens ont le temps d'apprécier le caractère chevaleresque et le courage de

leur assaillant; ils concluent avec le général Moïse un traité honorable qui inclut un témoignage de respect exceptionnel:

"Ils apprirent de lui comment circon<sup>vo</sup>~~stancer~~ leurs fils."

Quand il revient dans la capitale égyptienne, Chénéphré et les prêtres feignent d'être heureux de ses succès, mais continuent à comploter contre lui. Ses troupes sont démobilisées; certains soldats, envoyés en garnison à la frontière soudanaise; d'autres doivent aller démolir un vieux temple en briques à Diospolis pour en construire un autre avec des pierres extraites des collines voisines et taillées à la main. Puis Chénéphré met en route un plan pour le tuer et engage à cet effet un certain Chanéthothes, apparemment hébreu. Quand Méroé meurt, le souverain pense que la procession funéraire fournira une bonne occasion à l'assassin, mais le projet échoue parce qu'Aaron en a<sup>eu</sup> vent et prévient son frère; Moïse attend l'attaque de celui qui voulait le tuer, l'abat et se retire en Arabie (Eusèbe, 9: 27).

Ces "histoires" utilisent un procédé hellénistique très répandu dans la littérature: aretas legein, l'énumération des vertus d'un héros fondateur. Mais étant juives, ce sont également des aggadot destinées à embellir le récit de la Torah.

Celle-ci étant muette sur tous les détails de la vie de Moïse jusqu'aux événements qui précipitent sa fuite en Madian, le récit de ses exploits comme commandant des forces égyptiennes ne contredit en rien la parole du Seigneur. Le traître qui accepte le contrat criminel pouvait aisément être identifié avec l'un des Hébreux querelleurs qui l'avaient interpellé le lendemain du jour où il avait tué le surveillant égyptien.

La découverte du responsable est d'ailleurs digne de Holmes. Un des Hébreux ~~accusé~~ <sup>Moïse</sup> du meurtre (Ex. 2: 14) ~~pourtant ce~~ <sup>qui</sup> ~~peut-être~~ <sup>peut-être</sup> ~~il~~ s'était assuré qu'il n'y avait aucun témoin à proximité; donc le crime ne pouvait être connu que des autorités égyptiennes ~~qui avaient été~~ avisées d'une disparition et l'accusateur hébreu ne pouvait ~~en~~ avoir été mis au courant que par elles, ce qui laisse entendre qu'il s'agissait d'un mouchard stipendié, précisément le genre d'homme à qui la cour <sup>avait</sup> ~~aurait~~ donné la mission de tuer!

L'attention accordée par Moïse aux dispositions prises pour les funérailles de sa belle-mère devait lui valoir des louanges dans les milieux aussi bien égyptiens que juifs et peut être rapproché d'un <sup>beau geste</sup> ~~acte~~ que la Torah lui attribue très explicitement: au moment de l'Exode, il emporte les ossements de Joseph, car le patriarche l'avait demandé sur son lit de mort, pour qu'ils pussent être déposés dans le sépulcre de la famille à Hébron (Ex. 13: 19).

Le dernier élément de l'histoire - celui qui → se rapporte à la circoncision - est un détail aggadique qui aide à élucider un petit problème dans le récit de la Torah. Un passage elliptique de l'Exode (4: 24-26) pourrait donner à penser que Moïse a négligé ce devoir essentiel, et soit omis, soit différé l'opération, au moins pour son deuxième fils. Le "fait" que les Nubiens le prirent pour modèle - les hommes se battaient nus dans la chaleur torride du Soudan - et "apprirent de lui à circoncire leurs fils" est une manière adroite et spectaculaire d'éliminer la possibilité inacceptable que Moïse fût indifférent au rite d'initiation juif.



Cette aggadah avait peut-être encore un autre but. A l'époque hellénistique, le monothéisme faisait des progrès notables aux dépens de l'idolâtrie dans les classes supérieures <sup>urbaines</sup> ~~des~~ qui avaient le sentiment de dépasser la croyance aux anciens mythes. Seulement les non-Juifs attirés par le judaïsme l'étaient moins par l'initiation qu'exigeait la circoncision; pour un adulte, l'intervention était douloureuse et pouvait même être dangereuse. A l'intérieur et à l'extérieur de la communauté juive, des pressions s'exerçaient peut-être pour qu'on renonçât à cette exigence matérielle qui faisait obstacle à la conversion. Dans ce cas, cette aggadah faisait partie de la réponse loyaliste: non.

Le but essentiel de ces histoires est de réfuter les accusations portées par des polémistes hostiles. Manéthon avait dit que Moïse et son peuple servaient le démon, traitaient leurs voisins de façon barbare, manquaient à la parole donnée et présentaient un aspect repoussant. Ces récits "prouvaient" qu'ils étaient au contraire loyaux, circonspects, vertueux et d'apparence acceptable. Le corps de Moïse est sain et bien conformé, contrairement aux assertions de Manéthon qui le décrit comme un étranger scabieux, chassé d'Egypte avec d'autres lépreux.

Quatre éléments dans ces histoires ne se rattachent pas, à première vue, aux thèmes bibliques familiers: le brevet de général, la cabale des courtisans égyptiens, l'ibis et la Nubienne. Ce sont eux qui nous intéressent le plus. L'image inattendue de Moïse en chef de guerre victorieux lui permet de déployer le courage physique et le brio stratégique que les

conventions hellénistiques exigeaient de leurs héros. Pour exalter ses vertus martiales, ces écrivains ne pouvaient citer le moindre engagement décrit dans la Torah, puisque celle-ci ne cesse de souligner qu'il ne dressa jamais le moindre plan de bataille et ne combattit jamais sur le terrain. Toutes les victoires d'Israël sont l'oeuvre de Dieu. Donc, pour démontrer son habileté et sa valeur, il devait commander <sup>lors d'un engagement</sup> ~~un combat livré~~ avant l'envoi en mission par le Seigneur. Les années d'Egypte sur lesquelles la Bible est muette donnaient toute latitude pour inventer batailles et champs de bataille.

Que ce dernier fût situé en Nubie était assez logique. Des tribus soudanaises et éthiopiennes pillaient à intervalles réguliers l'Egypte dont les soldats ripostaient automatiquement. <sup>Ces</sup> ~~ces~~ campagnes, si elles étaient victorieuses, rapportaient au pays un riche butin, surtout de l'ambre, des esclaves, des bois durs et de l'ivoire. Il y avait une autre raison encore à cette localisation géographique: le livre des Nombres indique que Miriam et Aaron "médirent de Moïse à cause de la femme éthiopienne [couchite] qu'il avait épousée". Qui était cette femme ? La Bible ne fait plus allusion à elle et certains commentateurs médiévaux essaient, sans grand succès, de l'identifier à Séphora. L'ennui, c'est que la Torah désigne clairement cette dernière comme une Madiante. La Bible suggère deux possibilités pour Kauch: soit le pays des Kassites en Mésopotamie (Gn. 2: 13, 10: 8), soit la Nubie, autre nom du Soudan (Gn. 10: 6). La deuxième, la plus courante, est officialisée par les Septante. Comme la vie de Moïse est complètement connue après la fuite hors d'Egypte, il faut qu'il ait visité la Nubie

auparavant, dans sa jeunesse. Aucun prince égyptien - et l'on ne cesse de nous rappeler que la vie de Moïse en Egypte fut celle d'un prince - ne se serait rendu dans cette contrée barbare si Pharaon ne lui avait donné l'ordre de commander une expédition punitive et s'il s'y était marié, son épouse n'aurait pu être qu'une princesse.

Le fait que les ibis l'aiderent dans sa campagne était la preuve de son loyalisme. En effet, le zoologiste romain Aélien (vers 170-220) rapporte une tradition égyptienne selon laquelle ces oiseaux sont des patriotes invétérés: "De son plein gré jamais l'ibis ne quitterait l'Egypte et si certains hommes portaient la main sur lui et l'exportaient de force, il se défendrait contre son assaillant, réduisant tous ses efforts à néant. Car il se laisse mourir de faim et rend vain tout le mal que s'est donné son ravisseur (Sur les Caractères des Animaux, 2: 38). Les ornithologistes indiquent bien que la plupart de ces espèces sont en réalité migratrices, mais n'importe, la légende de l'oiseau patriote qui ne veut pas quitter son pays n'en était pas moins très largement répandue.

L'ibis, par contre, est indiscutablement prédateur. Cinq siècles plus tôt, Hérodote avait rapporté qu'une espèce particulière pourvue de pattes semblables à celles d'une grue et d'un bec crochu avait protégé l'Egypte des hordes de serpents ailés venus d'Arabie à chaque printemps et que ce service valait à l'oiseau d'être vénéré par les habitants du pays. Aélien ajoute qu'une autre espèce attaque les serpents qui descendent le Nil en période de crue et les détruit, sauvant ainsi de nombreuses vies humaines. Bien évidemment, l'usage fait par Moïse de cet oiseau comme détecteur de mines à travers des

contrées infestées de vermine était une manière frappante de montrer son loyalisme.

L'ibis était utile pour une autre raison encore. Il apportait en effet la preuve que Moïse était sensible aux convictions religieuses des Egyptiens. N'avait-il pas dédié son camp militaire à l'oiseau sacré ? S'il avait été un ingrat infidèle ou un prêtre indigne, l'ibis ne l'aurait pas servi. C'étaient bien plutôt les prêtres égyptiens qui étaient des fourbes déloyaux envers la couronne quand ils conspiraient contre un des sujets les plus droits et les plus obéissants du souverain, lui qui avait organisé les rites sacrés du pays, aidé les prêtres à choisir des emplacements propices pour leurs temples et révélé à ceux-ci des savoirs secrets.

Stade suivant dans la démonstration: ces deux histoires, avec leurs références aux usages militaires, magiques et religieux de l'ibis faits par Moïse, reflètent-elles le souvenir d'un culte syncrétiste qui aurait adoré ce dernier comme un thérapeute et un intercesseur ? La réponse dépendra en partie de l'importance que l'on reconnaît à ~~l'ibis~~<sup>et oiseau</sup> dans deux des procédés rituels de guérison les plus populaires de l'Egypte hellénistique, le culte de Thot-Hermès et celui d'Imhotep-Asklépios, ainsi qu'aux nombreuses similitudes entre eux et ~~certains~~<sup>certains</sup> éléments des deux histoires de Moïse. Impossible de combler le fossé entre conjoncture et conclusion, mais le poids des preuves est impressionnant.

Etant donné la position traditionnelle du judaïsme contre l'idolâtrie, l'existence d'un sanctuaire consacré à Moïse bouleverse nos idées acquises sur le monothéisme des Juifs,

mais nous devons nous garder de croire que le commun était inaccessible aux pressions syncrétistes de l'Egypte. Les papyrus d'Eléphantine indiquent que deux déesses ~~du~~ moins étaient adorées avec le Dieu judéen dans le sanctuaire de l'île. Certains Juifs n'auraient pas trouvé impie l'idée d'un temple à Moïse, du moment que Dieu y recevait aussi un culte. Il faut envisager sérieusement la réalité d'un tel sanctuaire, car elle seule nous permet d'expliquer deux faits incompréhensibles sans elle : l'existence des histoires associant Moïse à l'usage magico-religieux de l'ibis d'une part, l'apparition du prophète dans la magie et l'alchimie ptolémaïque d'autre part.

Thot-Hermès et Imhotep-Asklépios étaient vénérés comme thérapeutes conférant l'immortalité, leurs sanctuaires <sup>à</sup> Sakkara et Touanah el-Gebel respectivement, <sup>constituèrent</sup> ~~des~~ lieux d'initiation et de guérison où les fidèles étaient non seulement soignés et guéris, mais régénérés. L'ibis <sup>se trouvait</sup> ~~était~~ intimement associé aux deux. Pendant le deuxième millénaire, Thot avait été considéré comme le dieu de la sagesse et de la guérison, souvent représenté assis avec une tête d'ibis. A l'époque hellénistique, cet ancien culte égyptien fusionna avec un mystère grec associé à Hermès et Thot devint ~~alors~~ le personnage central du culte syncrétiste le plus répandu <sup>d'alors</sup> ~~alors~~.

Au cours du 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Imhotep, architecte de la première pyramide à degrés et chancelier du pharaon Djeser sous l'Ancien Empire, devint populaire comme dieu de la sagesse. Pendant la période ptolémaïque, ce personnage divinisé fut identifié au dieu thérapeute Asklépios et son sanctuaire à Héliopolis devint le Lourdes du jour. Vers la fin des années

50 et le début des années 60, Walter B. Emery, fouillant ce complexe dédié à Imhotep à Sakkarā Nord, nécropole de Memphis, y découvrit plusieurs couloirs souterrains bourrés du sol au plafond de jarres en terre cuite, contenant chacune un ibis momifié entouré de bandelettes. Les recherches permirent de déterminer que la plupart avaient été déposées là à l'époque gréco-romaine. La momification de l'oiseau se fondait sur la croyance que quelque chose du dieu était incarné dans chaque membre vivant de l'espèce sacrée. C'était donc un geste pieux d'apporter un ibis mort au sanctuaire où la part de la divine présence qu'il portait en lui serait réunifiée à sa source céleste et où le pèlerin dévôt pourrait espérer être récompensé par une guérison, la réalisation d'un vœu profond, voire du désir de la vie éternelle. Dans la niche d'une chambre souterraine Emery découvrit un ostrakon démotique sur lequel quelqu'un avait écrit, sous le dessin d'un ibis et d'un faucon, une demande de protection pour l'au-delà. Dans un tombeau ptolémaïque, une peinture représente un dieu à tête d'ibis tenant la canne des millions d'années, <sup>10</sup> qui prononce des paroles pleines de promesses: "Je t'accorde des millions d'années, la vie, la santé pour toujours et à jamais."

Artapan identifie explicitement Moïse à une telle figure de culte. Il le fait en s'appuyant sur une étymologie sommaire, confondant Moïse et Musée qu'il décrit comme le maître d'Orphée, le poète-musicien devenu centre et foyer d'un des mystères les plus réputés à l'époque. Que ses lecteurs juifs eussent accepté la relation implicite malgré ses associations polythéistes donne à penser <sup>vrai</sup> que le personnage biblique sous

cet aspect ne leur semblait pas <sup>insolite</sup> ~~habituel~~. Les allusions d'Artapan et d'Eumélpe à ce dernier en tant qu'initiateur de la civilisation égyptienne, inventeur de l'alphabet, organisateur du culte, source de la théorie et de la pratique de la médecine, lui attribuent aussi très exactement les dons et les savoir-faire qu'Egyptiens et Grecs associaient explicitement à des dieux comme Thot-Hermès et Imhotep-Asklépios.

Il existe de nombreux liens thématiques entre le premier et le prophète hébreu. Thot était aussi connu comme dieu lunaire, donc responsable du temps ainsi que du calendrier, et scribe céleste, attributs qui peuvent aisément être associés au fondateur d'un culte juif qui avait organisé son calendrier sur la base d'observations visuelles de la nouvelle lune et centré sa pratique sur un rouleau contenant les Enseignements de Dieu écrits par le fondateur. Thot-Hermès était considéré comme la source des lois sacrées et profanes, donc, par déduction, de l'ordre social. Le parallèle avec la carrière de Moïse prophète et législateur est évidente.

Thot-Hermès était le protecteur de la déesse Ma'at qui personnifiait l'équilibre cosmique et terrestre. Plusieurs sculptures en bronze et en bois subsistent qui le représentent sous la forme d'un ibis sacré tutélaire placé au-dessus d'elle, ce qui donne à penser que ce symbole pourrait avoir été associé à la fonction de Thot-Hermès, protecteur de la justice. Or Moïse n'avait pas seulement transmis et organisé le système des lois, mais aussi prononcé des jugements. A l'époque gréco-romaine, Thot-Hermès <sup>reputé</sup> ~~possédait~~ nombre des attributs d'Asklépios-Imhotep et leur totem commun, l'ibis, en vint à être associé à l'art

de guérir. Les pouvoirs de Moïse à cet égard étaient liés à son rôle d'intercesseur: il avait supplié Dieu de guérir Miriam de sa lèpre.

Inventeur de l'écriture, Thot-Hermès connaissait le sens caché des hiéroglyphes et son sanctuaire abritait une bibliothèque d'ouvrages sacrés dont on disait qu'ils renfermaient les secrets de l'univers. La Torah de Moïse était réputée contenir des profondeurs ~~seulement~~ accessibles <sup>aux seuls</sup> ~~par~~ interprètes qu'il avait munis d'une clef. A l'époque romaine, Thot-Hermès devint Hermès-Trismégiste, dispensateur trois fois béni du savoir ésotérique, salué par divers gnostiques et autres écrivains comme la source de leur révélation, celui qui dévoile des textes pleins de secrets divins - en somme à peu près tel que les Juifs hellénisés voyaient Moïse.

Malgré ces relations entre le prophète, l'ibis et les cultes synchrétistes, j'hésiterais à suggérer qu'un sanctuaire dédié à Moïse thérapeute et psychopompe, où le rituel comprenait la momification d'oiseaux sacrés, ait pu exister à un stade très ancien de la diaspora égyptienne si un autre ensemble d'associations ne plaçait explicitement des momies de cet oiseau à l'intérieur d'un temple judéen. Après avoir écrasé la rébellion juive (66-70), Rome prit des mesures sévères pour éliminer les centres potentiels d'activités revanchardes et dans le cadre de ce programme l'empereur Vespasien signa en 73 un édit ordonnant aux Juifs d'Egypte de démolir un temple et un autel à Léontopolis, dans le nome d'Héliopolis. La ville avait été fondée comme camp militaire par Onias IV, noble judéen commandant une légion de mercenaires juifs au service



de Ptolémée IV Philométor (-181-145) <sup>xl y</sup> ~~il avait~~ avait élevé un temple" au Dieu Très Haut à la ressemblance de celui de Jérusalem et avec les mêmes dimensions" (H.a.J. 13: 3).

L'édifice possédait en effet un autel et un rituel sacrificatoire semblables à ceux de Jérusalem et pour s'arroger ce privilège ses prêtres s'appuyaient sur l'une des prophéties d'Isaïe: "En ce jour un autel sera consacré à l'Eternel en plein pays d'Egypte... Ce sera un signe et un témoignage pour l'Eternel-Cebaoth" (Is. 19: 19-27). Vespasien ordonna, semble-t-il, sa destruction <sup>afin d'</sup> ~~pour~~ empêcher que le Lieu, fondé sur une prophétie messianique, devînt un centre de ralliement pour fanatiques irréductibles.

Josèphe donne des détails exceptionnellement nombreux sur l'histoire de ce temple, y compris des lettres se rapportant à sa fondation. Nous savons maintenant que c'étaient des faux, mais l'écrivain les tenait pour vraies: elles étaient censées provenir des archives du temple et comprenaient celles qu'Onias aurait échangées avec le Pharaon régnant avant l'acquisition de l'emplacement. Dans la première demande du Juif, on relève cette phrase: "J'ai trouvé un site tout à fait approprié dans la forteresse qui porte le nom de Bubastis des Champs qui abonde en arbres d'espèces diverses et est pleine d'animaux sacrés ..." Ptolémée exprime sa surprise devant le choix d'un endroit "si sauvage et si plein d'animaux sacrés". Il veut bien accorder le titre de <sup>propriété</sup> ~~prophète~~, mais se demande si Onias veut vraiment un temple en ruines bourré de momies animales qui ne peuvent être ni déplacées ni violées. Onias répond que oui.

Il est fort peu probable que ce dernier, ou les faussai-

res - probablement des prêtres du temple - eussent tant insisté pour que leur sanctuaire fût situé à cet endroit précis s'il n'avait pas été associé auparavant à un culte juif. Les Israélites, comme beaucoup d'autres à l'époque, étaient persuadés qu'une fois un Lieu consacré à une croyance particulière, il le restait pour toujours. La présence d'animaux momifiés signalée dans le temple nous amène à réfléchir de nouveau à la signification de la aggadah qui parle de Moïse consacrant une ville à l'ibis sacré. La tentation est forte de penser que les momies de Léontopolis étaient celles d'ibis et qu'à une époque antérieure à la construction du temple par Onias, un groupe de Juifs, membres d'une colonie paramilitaire pendant la période perse peut-être, ou travailleurs réquisitionnés, dédièrent un sanctuaire à Moïse-~~thérapeute~~ et vinrent l'y adorer en utilisant pour cela les rites habituels à cette époque.

Dans ce cas, il fut abandonné par la suite pour des raisons que nous ne pouvons pas reconstituer et Onias, entendant dire que ce lieu avait été consacré par des compatriotes, y établit un centre de culte plus orthodoxe. L'existence des faux pourrait aussi refléter le désir qu'avaient les prêtres juifs servant dans ce temple de prouver qu'ils n'avaient pas participé à l'adoration de Moïse. Les lettres disent en substance: Cela s'est produit, mais bien longtemps avant que nous venions ici. Du reste, tous ces documents se recoupent: le récit d'Artapan sur le camp militaire que le général Moïse construisit et dédia à l'ibis sacré pendant sa campagne de Nubie; la démolition d'un vieux temple en briques par son armée démobilisée, comme le rapporte Artapan, et la construction d'un autre avec

les pierres extraites à la main des collines voisines; la lettre d'Onias à Pharaon lui indiquant qu'il a trouvé près de "Babaste la Sauvage" un lieu fort commode pour bâtir un temple ... parce qu'il en est déjà un tout ruiné ... dont les démolitions pourront servir pour en bâtir un à l'honneur du Dieu tout-puissant" (H.a.J. p.395).

Le judaïsme rabbinique tenant en piètre estime la littérature de la diaspora alexandrine en rejeta la majeure partie. Artapan, Ezékiel le Tragique, voire Josèphe ne sont jamais cités nommément dans ses textes. L'explication habituelle des milieux traditionnels est que ces hommes, n'ayant pas écrit en hébreu, perdirent leurs lecteurs quand la langue vernaculaire changea. Il est tout aussi vraisemblable que leurs oeuvres furent délibérément mises au rancart par les rabbins qui prirent le contrôle de la vie juive après la destruction du temple de Jérusalem et qui étaient bien décidés à extirper tous les vestiges de l'idolâtrie.

Ce qu'il faut retenir de ces faits, si faits il y a, ce n'est pas qu'un groupe de Judéens dans un pays étranger, à une période ancienne du développement de leur croyance, aient violé les prescriptions de la Torah contre l'idolâtrie, mais que dans un environnement ~~culturel~~ <sup>favorisant</sup> la glorification et l'adoration de nobles héros - voyez la divinisation des empereurs, voyez le christianisme - la tradition juive se détourna du culte de Moïse malgré la tendance si répandue alors de porter les grands hommes au pinacle. Suivant la voie tracée par le Deuxième Commandement - fardeau ou bénédiction selon votre point de vue - le judaïsme se dégagea des pressions culturelles

qui encourageaient l'apothéose et l'adoration du héros, cependant que, non content d'exalter Dieu, il réaffirmait le jugement franc et réaliste porté sur l'homme par <sup>la tradition</sup> ~~la même~~ bible.

### Chapitre III

#### De la biographie et du piographe

### Chapitre III

#### De la biographie et du biographe

J'étais assis dans l'inconfort standardisé d'une navette aérienne, en train de me frayer laborieusement un chemin dans le roman romanesque et suffisant de Sholem Asch, Moses (Moïse), quand un jeune professeur de notre yechivah\* locale qui occupait la place à côté de la mienne se tourna vers moi et regarda attentivement mon livre. "Qu'est-ce que vous lisez ?" Je le lui dis. Il fronça les sourcils. Je crus comprendre pourquoi. Pendant les années 30, Asch avait publié des romans sur Jésus, Paul et Marie, entreprise oecuménique intempestive qui avait suscité les plus graves soupçons de nombreuses communautés juives harcelées. Mais je constatai que je m'étais trop hâté de conclure; mon voisin ne connaissait rien d'Asch. Non. Ce qui le tracassait, c'était la simple idée d'un roman sur Moïse. "On n'a pas besoin d'un livre sur lui. La Torah nous dit tout." Pour lui, il y avait là quelque chose de quasi blasphématoire. Les romans étaient futiles, superficiels et en écrire un sur le plus grand homme qui avait jamais vécu ne pouvait que le diminuer.

Je lui expliquai que l'oeuvre d'Asch était plutôt une reconstitution historique qu'un roman et que d'autres écrivains - les noms de Louis ~~Le~~ <sup>2</sup>ntermeyer et Howard Fast venant tout de

\* Académie ou école juive consacrée à l'étude des littératures talmudique et rabbinique.

suite à l'esprit - s'étaient essayés à des biographies, d'ailleurs sans grand succès. Moïse est un sujet difficile, intimidant, et la Torah jette peu de lumière sur sa personnalité profonde. Il faut le génie d'un Thomas Mann pour écrire sur des personnages qui s'entretiennent familièrement avec Dieu et jusqu'alors aucun auteur de cette envergure ne s'est attaqué à une vie de Moïse. Mon voisin n'écoutait plus un mot de ce que je disais. Tout son temps, toutes ses pensées étaient pour la Torah.

La conversation faisait ressortir la ligne de partage culturel qui apparaît souvent aujourd'hui entre un Juif et un autre, ainsi qu'une différence d'attitude qui a distingué christianité classique et judaïsme rabbinique au cours des siècles. La tradition de ce dernier est singulièrement ~~dé~~<sup>des</sup>pourvue de biographies. Les pages du Talmud et Midrachrim sont parsemées d'anecdotes sur les patriarches et autres sages, mais ni Abraham lui-même ni Akiba\* n'ont jamais fait l'objet d'une "vie". Au contraire, la tradition du christianisme est riche en biographies de saints et tient pour un acte de dévotion de redire celle du Christ. Il y a là des témoignages éloquents du pouvoir transformant de la foi et des récompenses qu'elle obtient.

Il <sup>est dans</sup> ~~considère~~ Les récits ~~comme~~ des instruments d'évangélisation soulignant le moment de l'illumination comme celui où une personne "re-naît". Inutile que le saint ~~soit~~ <sup>soit</sup> un modèle de

---

\* Célèbre rabbin considéré comme un des pères de la Michna. Il mit au point une méthode d'exégèse qui l'affranchissait du joug de la lettre et lui permettait de mettre des pensées nouvelles dans les textes anciens. Après avoir parcouru le monde, il périt dans les supplices lors de la révolte de Bar Kochba (132-135) qu'il avait appuyée de toutes ses forces.

vertu sans défaillance: il suffit ~~car~~<sup>ait</sup> que sa vie ~~ait~~<sup>ait</sup> été transformée par l'acceptation de Jésus comme Seigneur.

La tradition rabbinique, elle, tout en reconnaissant la puissance transformante d'une expérience mystique ne se polarise pas aussi fortement sur elle, niant qu'une vie puisse être divisée de manière tranchée entre avant l'illumination et après. Les rabbins enseignaient que croyants et non-croyants sont les uns comme les autres inextricablement pris dans les contradictions de la nature humaine. En nous, deux forces vitales coexistent: l'une péremptoire, agressive, égoïste; l'autre secourable, aimante, compréhensive. Toutes deux ont leur utilité et aucune n'est jamais tout à fait déplacée. La conception rabbinique de l'humanité met l'accent sur l'habitude, la discipline et la communauté, plutôt que sur l'expérience spirituelle transformante. Pour Les Juifs, la biographie ne pourrait guère apporter d'éléments confirmant l'existence de cette lutte morale incessante dans laquelle nous sommes tous engagés à jamais. Les rabbins n'avaient pas de raison d'encourager les témoignages de ceux qui se savaient sauvés, puisque le judaïsme, tel qu'ils le comprenaient, rejetait le dogme chrétien du salut par la foi.

La littérature rabbinique est souvent subtile, généralement solide, parfois brillante, mais rarement personnelle. Elle ne comporte pas de mémoires intimes. Rien qui puisse se comparer aux Confessions de Saint Augustin. Tous ceux qui enseignent la littérature juive post-biblique à des étudiants sont pleins de sympathie, comme moi, pour leur désappointement au premier contact avec les classiques rabbiniques. Leurs auteurs



préféraient le théorique au personnel<sup>er</sup> leurs oeuvres<sup>qui</sup> manquent de l'attrait vigoureux de l'immédiat ~~et~~ révèlent fort peu de choses sur la vie intérieure et les luttes spirituelles d'un Juif croyant.)

Pour achever le tableau, la plus grande partie de cette littérature est sans grâce et sans forme: des notes, des montagnes de notes plutôt que le travail fini d'un professionnel de l'écriture.

C'était une question de perspective. Ces oeuvres étaient celles d'une communauté qui se sentait sous le coup du châtiement divin. Le Temple était détruit, la nation, exilée. La sagesse rabbinique conventionnelle accusait l'impiété des générations hellénisées d'avoir attiré sur toute la communauté les foudres de Dieu. Le peuple avait péché en adoptant les moeurs du siècle avec des résultats désastreux, message que la fête de Hanoukkah rappelait vigoureusement tous les ans.\* Les sermons adjuraient les fidèles de rejeter le monde des apparences, des passions et des puissances, ~~à compter les actes, le théâtre et la littérature~~, en faveur du monde de Dieu, de la Torah. Poésie, théâtre, musique, aucun des arts n'avait sa place dans l'~~curi-~~culum rabbinique. Pour les prêtres, le ~~but~~ <sup>but</sup> n'était pas le développement des talents variés de chaque individu, mais techouvah un retour aux anciennes façons de faire par l'obéissance aux lois immuables de Dieu. Le dessein de la communauté était de réaligner Israël sur Dieu et de mettre fin ainsi à l'exil. Pour l'individu, il s'agissait de surmonter les épreuves du passage

\* Fête de la Dédicace ou des Lumières commémorant les victoires de Judas Maccabée et la restauration du culte dans le Temple de Jérusalem.

sur la terre en suivant fidèlement les commandements de Dieu afin de mériter la Vie dans le monde à venir.

Dans notre univers encombré, surchargé, un seul sujet valable de pensée et d'étude: la Torah. Tout texte ou thème qui ne découlait pas directement de cette source était suspect. La littérature, si riche soit-elle, n'était pas la Torah, pas plus que les œuvres philosophiques de l'école grecque. Le judaïsme rabbinique n'encourageait pas n'importe quelle connaissance, ni toutes les connaissances, mais seulement Talmud Torah, l'enseignement talmudique. L'étude n'était recommandée que dans les limites d'un programme spécial et spécifique. Talmud Torah sanctifiait l'enseignement de cette dernière et détournait des lectures éclectiques faites sans discrimination ou profanes. Ni les récits personnels, ni les chroniques politiques ne faisaient partie de la Torah. Les rabbins s'intéressaient aux pensées de Dieu et non pas à celles des auteurs humains.

Certains Juifs traditionnalistes critiqueront peut-être cette façon de présenter un judaïsme rabbinique sûr de lui, de sa vérité et refermé sur lui-même. Ils feront remarquer, et très justement, que toutes les générations ont eu des sages à la hauteur <sup>l'état</sup> ~~de~~ des connaissances de leur époque. Les médecins ont été particulièrement nombreux et les pères encourageaient leurs fils à se rendre maîtres des sujets pratiques. Bien entendu, des idées de toutes sortes flottaient dans l'air des grands centres urbains, mais pendant l'époque talmudique, c'est-à-dire à peu près de la chute de Jérusalem en 70 jusqu'à l'essor de l'Islam au 7<sup>e</sup> siècle, rien n'indique qu'un sage se fût systématiquement appliqué à l'étude de la philosophie, de

la rhétorique ou de la littérature. Les grandes académies rabbiniques d'alors n'avaient pas de bibliothèques générales; le curriculum comprenait la Torah et le Talmud, non pas le trivium ou le quatrivium.

Comme la synagogue n'a jamais institué de Saint Office, ni d'Index, beaucoup s'imaginent que la vertu de Talmud Torah est l'amour de toutes les connaissances. Il n'en est rien. Le judaïsme rabbinique traitait l'étude comme une discipline de piété, mais dans le même temps ~~elle~~<sup>il</sup> enterrait sans merci toute la production littéraire de la diaspora hellénistique et limitait les matières de l'instruction juive aux sujets ayant trait à la Torah. Cette orientation devait déterminer le contenu du curriculum rabbinique au long des siècles.

J'ai écrit autrefois un livre sur la controverse qui éclata au 13<sup>e</sup> siècle dans le sud de la France au sujet de l'orthodoxie du principal ouvrage de Maïmonide, Le Guide des Égarés. Certains Juifs avaient été si troublés par la façon dont l'auteur abordait le judaïsme en philosophe qu'ils le dénoncèrent à l'Inquisition dont les organisateurs dominicains furent trop contents d'ajouter ce volume ~~à~~ à leurs autodafés d'ouvrages interdits. Nombre de livres hébraïques publiés aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, surtout s'ils proviennent d'Italie, sont truffés de passages biffés et s'achèvent avec la signature d'un censeur. Parce que beaucoup de ces derniers étaient chrétiens, et souvent convertis du judaïsme, on a voulu expliquer ces faits en invoquant des pressions extérieures sur la communauté. Mais les conseils rabbiniques en Italie et en Pologne ne mirent pas longtemps à devancer la censure et à menacer de diverses sanc-

tions les imprimeurs juifs, s'ils publiaient les ouvrages sans approbation (Haskamah) délivrée par les autorités responsables. La liste de ceux qui ont été ainsi exclus sur ordre à un moment ou à un autre est longue: toutes les productions caraites, divers ouvrages de philosophie, des textes sabbatéens, hassidiques, cabalistiques et frankistes<sup>\*</sup>, des brochures sionistes<sup>ET de Haskalah</sup>, des écrits composés par des libéraux et des réformateurs religieux (Haskalah)<sup>\*</sup>.

La censure est un terme difficile à accepter pour ceux d'entre nous qui ont été formés dans une société où le libre échange des idées est considéré comme un droit nécessaire et inaliénable. Les rabbins, eux, n'étaient pas tellement persuadés qu'il pouvait être bénéfique de diffuser des insanités ou des erreurs. Ils vivaient dans un monde croyant aux vérités ultimes et dans une culture pré-freudienne <sup>selon laquelle</sup> ~~par laquelle~~ que les actes conformes à la connaissance et par conséquent le contrôle des erreurs, l'élimination des sefarim hitzonim (livres en dehors de la Torah) étaient nécessaires pour assurer le développement de l'individu au plan moral <sup>au lieu de</sup> ~~et~~ la protection de la commu-

---

\* Les caraites rejettent toute tradition orale et ne reconnaissent comme autorité que ~~la~~ lettres du texte biblique. Très opposés aux rabbins, ils font montre d'une grande rigueur dans l'observance des lois.

Les Sabbatéens étaient les disciples de Sabbatai Zevi (né à Smyrne en 1625) qui se fait passer pour le Précurseur avant d'être arrêté sur ordre du Sultan. Il se convertit à l'islamisme pour échapper au supplice.

Le hasidisme renouela le mysticisme des Juifs allemands au Moyen Age, puis Israël ben Eliézer fonda, pendant la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, un mouvement inspiré du même esprit: ferveur joyeuse, refus des mortifications corporelles, etc. Pour la cabale, cf. le chap. 8

Jacob Frank (1720-1780), cabaliste, publia un ouvrage où il combattait les opinions des rabbins sur le Talmud. Il feignit de se convertir au christianisme tout en continuant à faire de nombreux adeptes. Haskalah qui prônait l'assimilation exerça une influence marquée au siècle des Lumières.

nauté.

Les rabbins ne s'intéressaient pas aux livres comme produits littéraires en forme. Les leurs sont en fait des yal-koutim (recueils), mélimélos d'observations, de commentaires et de notes qui, malgré la richesse de leur contenu, ont souvent un style sans grâce et une structure sans forme. Le Talmud et les Médrachim ne sont guère, pour la majeure partie, que des compilations de notes académiques <sup>prises</sup> ~~faites~~ par de nombreuses mains)

Jusqu'au jour où la décision était prise de publier les matériaux accumulés. Un bibliothécaire de l'époque talmudique n'aurait pas pu enregistrer le Talmud ou le Midrach: les deux Talmud sont des recueils de prescriptions juridiques et les divers Midrachim des anthologies de commentaires discontinus sur des textes bibliques. Aucun n'a été prévu au départ comme un livre.

La Torah <sup>signifie</sup> ~~est~~ un continuum unique et non pas une <sup>répétition</sup> ~~répétition~~ thèque de textes sans liens les uns avec les autres. Les livres ont un commencement et une fin. La Torah est éternelle et infinie. Les livres forment chacun une entité complète par elle-même; la Torah est un processus qui se poursuit. Les livres présentent les idées d'un auteur; la Torah ne s'intéresse <sup>qu'à</sup> ~~qu'~~ idées de Dieu. La biographie reflète la philosophie d'un individu; la Torah reflète la volonté de Dieu. Pendant l'époque talmudique, la plupart des sages cessèrent de désigner Moïse par le nom de Safrah Rabbah b'Yisroel, premier scribe d'Israël, encore qu'un article fondamental de leur foi lui attribuât la rédaction des cinq livres du Pentateuque

dans leur entier et ils adoptèrent pour lui un titre qui indique son rôle comme enseignant de la Torah, Moshé Rabbenou.

Mahomet fut le premier à appeler les Juifs "le peuple du livre". Cependant les rabbins n'étaient pas des hommes livresques, mais des enseignants, des maîtres d'école. Le judaïsme rabbinique écartait l'étude sérieuse de tous les livres à l'exception de la Torah. Le philosophe-liturgiste Gaon Saadiah ben Joseph (882-942) fut peut-être le premier d'entre eux qui se mit en devoir d'écrire un ouvrage dont le <sup>but</sup> ~~cont~~ et le plan étaient annoncés dans la <sup>préface</sup> ~~préface~~, <sup>l'ensemble</sup> ~~l'ensemble~~ <sup>était</sup> ~~était~~ défini comme un tout se suffisant à lui-même. Le milieu islamique cosmopolitain des 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> siècles incitait les écrivains à rompre avec ces contraintes, les Juifs recommencèrent à publier leurs propres oeuvres, comme ils l'avaient fait lors de la diaspora hellénistique.

Le filet devint vite une avalanche: recueils de poésies pleines d'expressions bibliques adroitement employées, traités de philosophie développant avec minutie les relations entre raison et révélation, grammaires analysant la structure de l'hébreu, manuels de médecine et longs essais sur les points particuliers de la loi. Même lorsque les livres devinrent une denrée courante, la distinction entre ce qui était et n'était pas la Torah demeura claire. Les étudiants étaient régulièrement avertis qu'ils devaient éviter la poésie et les histoires d'un effet moral douteux. Les catalogues subsistant révèlent que des Juifs qui possédaient des bibliothèques importantes distinguaient la Torah des autres livres et ne se sentaient pas tenus de prendre un soin particulier

de ceux qui, à l'évidence, ne faisaient pas partie de la première. Les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> siècles furent une époque riche en livres, mais il n'y avait ni biographies, ni autobiographies parmi eux. On ne ressentait pas encore ~~en~~ religion le besoin de témoignages personnels *en matière de*.

Je ne trouve plus étonnant - comme je l'ai fait autrefois - que ce soit une maison d'édition chrétienne, celle de Daniel Bomberg, à Venise, qui ait la première publié l'immensité du Talmud babylonien avec citations, pagination standard et précision critique (1520-23). Selon les normes de la recherche, ce texte marquait un net progrès et il fut accepté comme tel; mais il marquait aussi la création de séparations, de commencements et de fins qui en arrivèrent à transformer une activité créatrice ininterrompue appelée Torah en plusieurs oeuvres discontinues pouvant être étudiées séparément plutôt que traitées en parties intégrantes d'une tradition unifiée et en évolution. Quand j'ai entre les mains le même jour un texte *massorétique* imprimé et un rouleau de la Torah, je ressens les effets sur ma sensibilité de la différence entre l'imprimé et le manuscrit. Un rouleau de la Torah appartient à l'Arche. Il suggère la sainteté et entraîne ma vie dans son enseignement. Le manipuler ou le lire est une expérience religieuse. Une Bible imprimée est un livre. Je la lis avec un oeil critique comme je pourrais le faire pour un autre texte classique. Je griffonne même des notes dans la marge.

Mon voisin d'avion avait été conditionné par une culture rabbinique qui n'accorde de valeur qu'à la Torah. De son

point de vue un roman sur Moïse n'en fait pas partie et ne peut donc être que suspect.

Quand, il y a près de deux mille ans - juste avant que la tradition rabbinique s'affirmât comme la force dominante dans la vie juive - Philon d'Alexandrie (-20 +50), Juif de langue grecque et totalement hellénisé écrivit une biographie de Moïse, seule oeuvre de ce genre jusqu'à notre siècle, les sages la rejetèrent pour toutes les raisons que nous avons examinées, et probablement sans la lire.

Intellectuel ascétique de tendance mystique, Philon connaissait son Platon et il connaissait sa Torah. En fait, il est le seul Juif hellénistique à notre connaissance qui ait assimilé à la fois le curriculum de la Torah tel qu'il était à son époque et celui des écoles grecques. Dans ses écrits, qui sont essentiellement des commentaires de la Bible, il s'assigne pour tâche de mettre en lumière la correspondance entre ces deux voies d'approche distinctes vers les problèmes éthiques et métaphysiques fondamentaux. J'aime le considérer comme un rhéteur juif développant avec une habileté considérable une interprétation allégorique de la Torah qui "prouve" que la parole de Dieu était à la fois une constitution efficace <sup>pour</sup> la communauté et une prescription universelle pour vivre vertueusement et pénétrer les arcanes de la philosophie. Philon acceptait la loi de la Torah comme une loi et son histoire comme de l'histoire. Juif pieux et pratiquant pour qui la Torah était une source de sagesse et de vérité aux splendeurs multiples, il l'abordait par <sup>l'</sup>allégorie et au moyen d'une analyse aussi subtile que sensible, découvrant un sens profond sous les évidences littérales. Travaillant



sur un texte qu'il croyait inspiré, ce commentateur érudit en faisait un guide pour ~~parvenir~~ <sup>parvenir</sup> à l'illumination intellectuelle et spirituelle.

Exégète biblique plutôt que philosophe systématique, Philon préfère relier ses idées à des textes distincts plutôt que de les présenter dans des essais séparés et son point de vue doit être reconstitué à partir de commentaires ~~discrets~~ <sup>discrets</sup>. Ce cheminement qui a mis des générations d'interprètes à rude épreuve nous <sup>intéresse</sup> ~~intéresse~~ surtout parce que Philon, même quand son dessein est de nous présenter une vita de Moïse, celle-ci est à la fois un panégyrique du prophète et une défense de la loi mosaïque. Plutarque ne se serait occupé que de l'homme et aurait écrit une biographie très différente. Philon, lui, qui se passionne pour l'homme et la loi, disserte longuement, surtout dans le second volume, sur des sujets comme les détails de la construction du Tabernacle, la forme de son mobilier, <sup>la</sup> ~~sa~~ texture et la couleur des vêtements du prêtre (DVM 2: 71-158), les prescriptions qui règlent l'observance de la Pâque, la législation de l'héritage et les violations du Sabbat (DVM. 2: 192-215).

Il écrit pour louer Moïse et pour prouver à ses voisins, élite d'Alexandrie, de même qu'aux Juifs plus hellénisés de sa ville qui pensaient instinctivement selon les catégories de la Grèce et se sentaient à l'aise dans son mode de vie, que la Torah, code reconnu de la communauté juive, n'était pas un document étroitement limité à un petit groupe, mais représentait une constitution sans égal et l'expression consommée de la vérité. Il arrivait à ses fins, pour une part,

en expliquant le dessein sous-jacent de lois spécifiques; mais sa principale tactique consistait à glorifier le législateur-prophète qui avait apporté la Torah. Cette attitude est imprégnée de stoïcisme, tradition intellectuelle gréco-romaine qu'il appréciait fort. Ses tenants estimaient que les réalisations d'un homme sont le reflet de sa personnalité et que, placé devant le Parthénon, un observateur doué de sensibilité pouvait en déduire non seulement l'habileté technique de l'architecte, mais sa connaissance des lois de la nature, l'harmonie de son âme et la force de son caractère. Seul un homme supérieur comme Solon aurait pu promulguer la constitution si respectée d'Athènes. Platon soutenait que la perfection du législateur garantit la sagesse de sa législation. Philon avait lu Platon et l'approuvait. Louer Moïse, c'était louer sa Torah.

Les éditions modernes de l'ouvrage sont publiées en deux volumes, bien qu'à l'origine Philon l'eût peut-être divisé en trois parties. Il dépeint un Moïse excellent dans chacune des quatre catégories conventionnelles qui, selon les Stoïques, établissent le mérite d'une personne supérieure. Selon eux, un grand homme s'affirme en assumant avec compétence les responsabilités gouvernementales, en organisant avec sagesse les lois de sa communauté, en ordonnant avec soin les rites de sa ville, en se conduisant avec dignité et honneur dans la vie quotidienne. Philon rattachant ces quatre catégories aux quatre offices remplis par Moïse au cours de sa vie - chef politique, législateur, prêtre et prophète - affirme non seulement qu'il avait excellé en toutes mais

qu'il n'avait pas d'égal. A son avis, Moïse est "un homme en tout point excellent et parfait" (DVM 1: 1). Il rassemble les preuves de cette assertion en chapitres successifs qui examinent les capacités uniques de son héros comme chef, sa compétence sans rivales de législateur, ses accomplissements jamais égalés de prêtre et son rôle singulier de prophète.

La Vie de Moïse est panégyrique plus que biographie et arétologie plus que l'un et l'autre. Arete désigne la prouesse ou l'excellence, d'où l'arétologie qui est la louange des vertus et de l'éminence d'un héros. Une "vie" de ce type était essentiellement une destinée à illustrer la noblesse et à fournir un manuel de perfectionnement moral. Les biographies modernes explorent l'enchevêtrement des relations et des contradictions dans lequel le sujet est pris, comme n'importe quel être humain et examine toutes les personnes proches de lui. Le projecteur de Philon est braqué sur une cible unique: Seul Moïse est désigné par son nom. Les autres figurants ne sont que des ombres: "soeur" et non pas "Miriam", "le père des filles" et non pas "Jéthro". Seul Moïse occupe le premier plan. Le but du panégyrique est de louer plutôt que faire une étude critique d'un caractère; aussi, pour y parvenir, glisse-t-il sur les défauts et les erreurs. Philon croyait honnêtement que Moïse avait été vertueux toujours et en tout. Les compliments qu'il lui prodiguent suggèrent une perfection que notre époque freudienne, aussi bien que la Bible, déclareraient carrément hors d'atteinte pour un être humain. "Son père et sa mère étaient parmi les plus nobles de leur temps." (D V M 1: 7) La princesse égyptienne l'adopte parce qu'elle

"reconnaît la beauté de ses formes et de sa constitution"

(D V M 1: 15). Même enfant, il n'était jamais puéril, s'appliquant avec une mine modeste et sérieuse à apprendre ce qui devait à coup sûr être profitable pour son âme.

Jeune homme, il ignora la frivolité, formé par des précepteurs dont chacun était un maître dans sa spécialité. Les Egyptiens lui enseignèrent l'arithmétique, la géométrie, la poésie, la musique, l'astrologie et le sens sacré des hiéroglyphes. Les Grecs l'instruisirent en grammaire, rhétorique et logique, sans compter les divers alphabets et l'astronomie. Mais il eut tôt fait de dépasser ses maîtres "devançant leurs leçons si bien que ce semblait être la réminiscence et non une acquisition de connaissance", (D V M 1: 21). Jeune homme, il ne fut attiré ni par les aventures, ni par les courtisans du palais. Pas question d'escapades romanesques. Sain de corps et d'esprit "il les retenait [les passions] par la sagesse et la fermeté comme des rêves et les contenait de vive force comme par la crinière dans l'élan qui les entraînait". (D V M 1: 25). Frugal dans sa façon de se nourrir et austère dans ses moeurs, il menait une vie de renoncement quasi ascétique. Chacune de ses actions était judicieusement conçue et exécutée avec soin.

Physiquement, la perfection aussi. Quand il circulait en litière, les passants de toutes conditions s'arrêtaient pour le regarder, pétrifiés par sa beauté. "Bel enfant, bien né et beau à voir ... plus avancé que son âge", (D V M 1:18-19). Il parlait avec une grande facilité et s'il prenait Aaron comme porte-parole, c'était, pense-t-on, uniquement affaire d'éti-

quette: il ne convenait pas qu'il criât, aussi son frère se tenait-il à côté de lui en public dans les grandes occasions, clamant les mots que Moïse lui murmurait à l'oreille (D V M 1: 84). Le personnage de Philon est stoïque, discipliné, totalement maître de ses appétits et de ses passions, imprégné de la sagesse qui distingue la vérité des <sup>faux-semblants</sup> ~~apparences~~, ~~faux-semblants~~ <sup>des apparences</sup> et la vertu. Adopté par la fille unique de Pharaon et apparemment destiné à succéder au souverain, il renonçait aux séductions du plaisir et aux avantages de la position afin de retrouver la haute discipline et la culture philosophique de ses ancêtres (D V M 1: 32-33). Son esprit ne pouvait s'accomoder de la moindre fausseté et il n'acceptait une idée ou une opinion qu'après un examen extrêmement attentif. Prophète, Moïse n'était pourtant pas Amos, rude <sup>tailleur de sycomores</sup> ~~tailleur de sycomores~~ soudain saisi par la parole de Dieu, mais un homme distingué, bien vêtu et soigneusement manucuré, l'esprit tout occupé à des pensées élevées et des problèmes de spiritualité.

Le personnage de Philon est incapable de pécher, voire d'agir impulsivement. Jamais il ne se laisse aller à la colère ni ne parle mal à propos. La version que donne l'auteur du meurtre de l'Egyptien <sup>le</sup> transforme en un acte de chirurgie délibérée, fait pour protéger toute l'humanité et lui être bénéfique; ce n'était plus la réaction brutale d'un homme qui était en lui-même étonné et fuyait ses conséquences. Alors que le jeune prince parcourait la contrée en char, il observait les conditions de travail dans le pays et s'indignait de l'oppression subie par ses frères de race, mais,

avec une sagesse au-dessus de son âge, il discernait bien qu'un seul homme, fût-il prince, ne pouvait rien contre le joug pharaonique. Il devait se borner à une parole d'encouragement aux esclaves ici ou là et, occasionnellement, à un avertissement aux surveillants qui abusaient de leur force. Certains d'entre eux étaient de "vrais fauves à forme humaine", des sadiques et c'est l'un de ceux-là qu'il tua. Il n'avait pas commis de meurtre, car le meurtre suppose la suppression d'une vie humaine et il n'avait tué qu'une bête sauvage. "Or c'était un acte de piété que le meurtre de celui qui ne vivait que pour faire périr des hommes," (DVM 1:44). La réaction de Philon omet la scène ultérieure où Moïse intervient dans la querelle de deux Juifs et ne souffle pas mot de sa fuite précipitée. Bien au contraire, le responsable défend calmement et publiquement ses actes devant Pharaon. C'est plus tard seulement qu'il se retire en Madian, quand il découvre que des courtisans jaloux l'ont calomnié auprès du souverain qui s'est laissé circonvenir et a autorisé qu'on attente à la vie de son fidèle sujet, (D V M 1: 47).

Des hommes comme Moïse ne fuient pas. Il se retire élégamment, tout en priant Dieu de délivrer les opprimés et de châtier les oppresseurs, (D V M 1: 47). Comme nous l'avons noté, le récit de la Bible laisse ouverte la possibilité que Moïse se ~~soit~~ <sup>soit</sup> attardé en Madian avec sa jeune épouse pendant un laps de temps considérable, bien que la souffrance des esclaves se prolongeât. D'après Philon, dès son arrivée dans le pays, il supplie Dieu de protéger les faibles et de détruire le tyran, (D V M 1: 47). C'est Dieu qui lui demande

de différer son départ pour être bien préparé à la mission <sup>que l'attend.</sup>  
 Quand l'ordre tombe enfin: "Va donc vers le roi du pays",  
 Moïse obéit promptement et part aussitôt pour l'Egypte.  
 (D V M 1: 74 et s.).

Philon souligne inlassablement les vertus de son héros.  
 Il n'était pas ambitieux. Preuve: il n'essaya pas de fonder  
 une dynastie en désignant ses fils comme héritiers. Il n'é-  
 tait pas cupide. Preuve: contrairement à la plupart des ty-  
 rans, il ne leva pas d'impôts. Il n'était ni avare, ni vani-  
 teux. Preuve: la Bible ne dit rien de son habillement ni de  
 la façon dont il tenait sa maison.

L'auteur met l'accent sur les actions de son héros qui  
 illustrent les quatre vertus cardinales de l'homme supérieur  
 telles que les définit la tradition stoïque: prudence, tem-  
 pérance, justice et bravoure. Un lecteur se trouve devant  
 la pondération disciplinée du citoyen important d'une ville-  
 Etat hellénistique, dont les vertus semblent un tout petit  
 peu déphasées appliquées au Moïse que nous connaissons d'après  
 la Torah. A un moment donné, Philon énumère quatre qualités  
 particulièrement importante pour la mentalité du législateur  
 et que Moïse possédait à un degré unique: "l'amour de l'huma-  
 nité, de la justice, du bien et la haine du vice" (D V M 2: 9)  
 On peut les interpréter en termes de vertus bibliques, mais  
 notez la spécification hellénistique qui suit: "L'amour de  
 l'humanité lui enjoint de produire dans l'assemblée celles de  
 ses idées qui peuvent être utiles à la collectivité: la jus-  
 tice, d'honorer l'égalité et de donner à chacun selon ses mé-  
 rites; l'amour du bien d'accueillir les choses bonnes par

nature et les procurer sans compter à ceux qui les méritent pour qu'ils en usent sans restriction; la haine du vice, de repousser ceux qui déshonorent la vertu et de leur jeter un regard réprobateur comme aux ennemis communs du genre humain (D V M 2: 9-10) .

Seul un Grec pourrait déceler ces vertus dans ce que la Bible rapporte de Moïse, ou au moins exprimer ainsi ce qu'il y trouvait. Son héros se distinguait "dans les cas où il faut de la maîtrise de soi, de la fermeté, de la modération, de la vivacité d'esprit, de l'intelligence, des connaissances, des efforts pénibles, des souffrances endurées, du mépris pour les ~~plaisirs~~ <sup>plaisirs</sup>, de la justice, un élan vers l'idéal le plus élevé, des reproches et des châtements pour frapper légalement les coupables, des louanges et des honneurs ... pour soutenir ceux qui font le bien" (D V M 1: 154). Il s'agit là, on le voit, d'un "monsieur" important, aux dons multiples et toujours maître de lui. Seul homme à remporter toutes les palmes dans le jeu de la vie. Or, selon Philon, aucun autre ne vaut la peine d'être disputé.

Examinons ce point de vue plus systématiquement, en commençant par l'insistance que met l'auteur à prêcher le respect pour la Bible, source ultime de vérité et d'illumination. Les stoïques estimaient que le bonheur d'une ville dépendait de la vertu du roi. Si le roi est ignare, ses lois ne peuvent être en harmonie avec les réalités fondamentales de l'univers; elles ne peuvent donc créer ou soutenir une communauté stable et bien ordonnée. Inversement, les lois d'un roi-philosophe saisissant la nature du monde intelligible, reflèteront les conso-



nances ultimes et pourront maintenir une société équilibrée et juste. Philon utilisait le terme de démocratie pour décrire l'harmonie que le roi-philosophe cultive en lui, telle que la révèle la société qu'il organise, puisque la ville-Etat témoigne inévitablement dans son fonctionnement de la clarté et de l'équilibre qui habitent l'esprit du souverain.

Nombre d'hommes supérieurs ont établi les lois fondamentales de leurs communautés, mais le temps a montré qu'aucune de ces constitutions n'était sans défauts. Celles d'Athènes et de Sparte devaient être révisées de temps à autre. Pas une polis qui n'ait amendé sa législation. Seule, celle de la Torah reste immuable. Pas une situation n'est jamais survenue qui obligeât de la compléter ou de la modifier depuis le jour où elle fut promulguée sur le Sinaï. "...ses lois sont les plus belles et véritablement divines puisqu'elles ne négligent rien de ce qui est nécessaire" (D V M 2:12).

D'où vient cette supériorité ? La ~~sainte~~ <sup>(sans pareille)</sup> vertu de la Torah se fonde en partie sur les dons intellectuels et spirituels exceptionnels de Moïse et ~~la~~ partie sur le fait que Dieu y ajouta celui de prophétie quand Son serviteur, après avoir discipliné ses sens et ses passions, eut pleinement développé son intelligence. Cultiver toutes les ressources de leur esprit, cela, d'autres législateurs l'avaient fait; mais seul Moïse avait reçu de Dieu cette sagesse qu'aucun homme, si brillant soit-il, ne peut atteindre par ses propres moyens. "Moïse eut obligatoirement le don de prophétie afin de découvrir par la providence divine ce qu'il ne pouvait saisir par des raisonnements; car, ce qui échappe à l'intelligence, la prophétie l'atteint de suite." (D V M 2: 6).

Divers professeurs lui avaient beaucoup appris; il avait aussi beaucoup acquis par lui-même, mais quand il gravit le Sinaï, des lacunes subsistaient dans ses connaissances. Philon accepte les prémisses intellectuelles hellénistiques de base sauf une: il nie que la raison puisse, sans aide, découvrir et établir toute la vérité. Ce qui peut être connu par expérience ou démonstration logique a des limites. Au sommet du Sinaï, Moïse se met en contemplation et "inspiré par un souffle venu du <sup>haut</sup> ~~ciel~~ du ciel, il devint meilleur d'abord intellectuellement, ensuite physiquement par l'intermédiaire de l'âme faisant des progrès dans les deux domaines en force et en santé au point de faire douter d'eux-mêmes ceux qui le virent par la suite." (D V M 2: 69).

Cette dernière indication se réfère bien entendu à ce que la Bible dit de Moïse descendant le visage rayonnant de la lumière divine (Ex. 34: 30). Jusque là, il avait été comme l'explorateur qui pénètre dans les ténèbres et cherche Dieu partout, mais sans le trouver. Et finalement, ce fut Dieu qui vint à lui. Là, Philon révèle sa <sup>vérité</sup> ~~vérité~~. Le Moïse qui gravit les pentes du Sinaï était un homme instruit, <sup>celui</sup> qui les descendit était pleinement, totalement illuminé. Cette communion sur la montagne marqua l'apogée de sa vie. Son avantage sur tous les autres rois-philosophes? Dieu lui avait fait connaître la loi parfaite, la Torah. A lui, seul parmi les législateurs de l'histoire, avait été accordée la compréhension supplémentaire qui ne peut venir que de Dieu; donc seule sa loi n'est pas sujette aux limitations inhérentes à la raison humaine. La prophétie est le don qui empêche la plume du législateur d'hésiter.

La conception qu'avait Philon de l'illumination prophétique l'amena à omettre la seconde ascension du Sinaï par Moïse. Lors de la première, il entend des murmures dans le camp en bas et bien qu'il répugne à interrompre la communication avec Dieu, il sait qu'il y est obligé. Après avoir plaidé auprès de Lui, la cause d'Israël, il redescend vers la foule ivre qui s'affaire aux rites du Veau d'Or - identifié là au <sup>dieu</sup> ~~taureau~~ <sup>égyptien</sup> Apis - et ordonne de châtier les idolâtres. Philon n'indique pas que <sup>Moïse</sup> ~~il~~ apportait les tables de pierre; pour l'auteur, elles n'étaient que le signe extérieur de la loi. Parvenu à la connaissance totale des Enseignements divins pendant son séjour sur la montagne, Moïse n'avait pas besoin d'un texte pour les lui rappeler et aucune raison de passer encore quarante jours avec le Seigneur. Pas besoin d'une seconde ascension, et il n'en est donc pas question.

Le but de l'auteur est d'exalter la valeur de la Torah, ensemble de lois non pas limité à l'une des nombreuses nations du monde, mais approprié à tous les hommes et à toutes les sociétés. Moïse <sup>est</sup> ~~était~~ un législateur universel. Le code donné par Dieu est "trop puissant et trop divin pour être renfermé dans des limites terrestres". Les lois sont valables pour tous les peuples, image fidèle de la constitution qui convient au monde entier. (D V M 2: 5), La Torah, présentant une règle parfaitement conforme aux lois de la nature, c'est une constitution idéale qui sera un jour comprise et adoptée par tous. Philon s'exprime ainsi: "... il est naturel que tout ce qui se rapporte à une nation qui n'est pas dans toute sa force soit recouvert par une sorte d'ombre" - mais si elle se dissi-

pait chaque peuple à mon avis abandonnerait ses lois propres... et se mettrait à respecter notre seule loi," (D V M 2: 43-44). Philon affirmait que les hommes n'<sup>ont</sup>~~avaient~~ pas à chercher plus loin la loi parfaite. Moïse étant le roi-philosophe idéal, seule la Torah est sans erreur et n'aura jamais besoin d'être amendée.

Compte tenu de son souci apolo~~g~~gétique, il n'est pas surprenant que Philon considère Moïse comme le modèle du roi-philosophe, mais ce qui l'est davantage, c'est qu'il le <sup>le décrit</sup>~~le présente~~ comme un prêtre exemplaire (D V M 2: 66). Bien que la Torah rapporte plusieurs circonstances où il offrit des sacrifices, la tradition rabbinique mentionne rarement cet aspect de ses activités; le grand-prêtre était Aaron et à l'époque de Philon, ses descendants régnaient encore sur le Temple et l'autel.

En fait Philon ne songeait pas à un prêtre de profession. A Alexandrie où il résidait, comme dans toutes les autres po-  
lis hellénistiques, un homme était choisi parmi les citoyens les plus distingués et les plus respectés pour remplir les fonctions sacerdotales pendant un temps donné. IL devait alors payer pour célébrer divers rites et présider aux sacrifices qui les accompagnaient. Etre désigné était une marque de distinction aussi bien qu'une preuve de richesse et remplir le rôle avec succès, important pour le bonheur de toute la communauté. Les formes tenaient une grande place dans le monde gréco-romain et donc chez les Juifs hellénisés. Des usages très stricts réglaient les rapports entre les voisins, les autorités et les citoyens, les citoyens et leurs familles, la cité et ses dieux.

La vie quotidienne était pleine de confusion, dominée par les opinions plutôt que la vérité. Les rites civiques bien conduits faisaient apparaître l'ordre régnant au coeur des choses et le désir qu'une ville de s'y confronter. Ils représentaient l'équivalent religieux de l'étiquette à la cour et leur célébration correcte prouvait que la communauté tenait à plaire à son protecteur divin. Si ceux qui agissaient en son nom étaient des hommes de qualité éprouvée ~~qui~~ jouant convenablement leur rôle, alors la cité pouvait être sûre que ses relations avec son dieu étaient bien ce qu'elles devaient être. Elle pouvait affronter l'avenir avec confiance.

Les Juifs adoptèrent cet arrangement, n'admettant que "les meilleurs et les plus dignes" pour servir de Roi des Rois. Pour ce rôle <sup>de</sup> Moïse était idéal représentant du peuple devant son Dieu, parce qu'il possédait les qualités de caractère nécessaires et savait exactement comment accomplir ses devoirs. Notez la succession des idées dans l'analyse que fait Philon de son sujet en tant que grand-prêtre:

"Une nature bien douée que la philosophie reçut comme une bonne terre... ne cessant pas d'agir avant que les fruits de sa vertu manifestés par ses paroles et ses actes n'eussent atteint leur maturité. Voilà pourquoi il aima Dieu et fut aimé de Lui comme peu d'hommes ... inspiré par l'amour céleste ... l'honneur qui convient au sage, c'est le culte de l'Etre véritable. Or c'est la prêtrise qui rend ce culte à Dieu. Il fut jugé digne de ce présent." (D V M 2: 66-67).

Nous sommes loin de la description <sup>(que fait)</sup> la Torah d'un saint vivant à l'écart du camp et d'Ezékiel le Tragique qui le voit

placé la vie du contemplatif plus haut encore que celle du

en Merlin. Le Moïse de Philon est un homme de qualité, qui a du bien, une piété pleine de dignité et une sagesse consommée. Mais on décèle aussi une note défensive dans ce portrait. Vous rappelez-vous comme Manéthon accusait les Juifs d'avarice ? En prenant le premier rôle dans de telles fonctions civiques, Moïse montrait que les siens ne fuyaient pas ce genre de charge, si coûteuse fût-elle, quand ils pouvaient servir le vrai Dieu.

L'ouvrage de Philon révèle des distinctions frappantes entre les pensées biblique et hellénistique. L'éthique de la Bible était horizontale. L'homme naît, parcourt le chemin de la vie en bataillant pour remplir son devoir le mieux possible, remporte beaucoup de victoires sur lui-même et subit quelques défaites. Parfois vertueux, parfois pécheur, il voit son sort inextricablement lié à celui des autres hommes. Philon, lui, tient à présenter Moïse comme un modèle de vertu et c'est ce qui place son livre en dehors du *Continuum* de la Torah. La position de cette dernière est que l'homme est un être inconstant, que la vertu se développe par le moyen de l'action, de l'habitude et que là où les commandements n'apportent pas de directives claires, les attributs de Dieu suggèrent la voie morale, comme dans le Lévitique: "Soyez saints, car je suis saint, moi l'Eternel votre Dieu," (19: 2). Si vous devez avoir un modèle, imitez Dieu et non pas quelque autre mortel faillible.

Philon pense verticalement: le monde et tout ce qui s'y rapporte doivent être transcendés; c'est en se séparant du commun des mortels que l'homme ~~doit être~~<sup>est</sup> sauvé. Le philosophe place la vie du contemplatif plus haut encore que celle du

citoyen actif. La contemplation est nécessaire pour l'illumination. Les années de Madian ne sont pas simplement un intermède pastoral avec les troupeaux de Jéthro, mais une longue période de retraite et de solitude, nécessaires, Philon y insiste, (après le temps de l'instruction) pour permettre à l'esprit de transcender celle-ci et d'acquérir clarté et certitude. C'est en Madian que Moïse digéra les doctrines philosophiques et acquit la capacité de distinguer entre la vérité et l'apparence. Quand il fut parvenu à ce stade, la connaissance de Dieu l'inonda comme un torrent béni. Mais à partir de cet instant, il dut renoncer à toute tranquillité. Il quitta Madian pour faire la volonté du Seigneur et resta auprès de son peuple après le Sinaï, bien que sa tente, où il se retirait souvent pour être avec Dieu, fût plantée à l'écart.

La pensée biblique tient pour assuré que la nature humaine est pleine de contradictions et qu'elle ne transcende jamais complètement ses conflits; bien que les commandements, aient été donnés <sup>et qu'ils</sup> ~~en~~ voies, tracées, l'homme ne peut se libérer tout à fait des antinomies inhérentes à sa nature. Il ne peut en aucun cas devenir autre chose qu'un homme. Celui de la Bible ne perd jamais sa libido, reste toujours capable de pécher et a donc toujours besoin du don de la grâce divine. Dans le monde hellénistique, au moins dans l'élite des milieux intellectuels que fréquentait Philon, l'accent était mis plus sur les acquisitions de l'homme que sur la grâce de Dieu.

Les Grecs adoraient le vainqueur couronné, héros victorieux dans les jeux, et le chef héroïque. Ils consacraient des oeuvres aux poètes divins, aux athlètes divins et aux saints

philosophes, les tenant pour des modèles à imiter. Pour eux, l'éthique était une science politique, donc contingente, visant à former des traits de caractère plutôt qu'à définir des normes absolues. Ils croyaient qu'un homme éclairé pouvait mener une vie parfaitement vertueuse et <sup>fournissaient</sup> ~~étaient~~ donc avec pleine confiance des modèles édifiants dans les bios d'hommes supérieurs.

Comme il a été noté au chapitre II, dans ce monde grecophone, la traduction hellénistique des Septante reflétait une tendance culturelle à reléguer Dieu dans une perfection transcendante. Finis Son aisance familière avec l'homme, Ses promenades dans la fraîcheur d'un jardin, Son rôle de modèle pour le comportement des mortels. Maintes et maintes fois Philon fait usage du terme To On, Existence pour Dieu. Le monde dans lequel il évolue ~~est~~ <sup>de diverses façons</sup> essentiellement intellectuel, ~~est~~ <sup>conçoit Dieu comme un pur esprit ou un moteur immuable, la pensée se pensant, transcendant.</sup> ~~est~~ <sup>une essence pure</sup> Un monde qui ~~avait~~ perdu la capacité de communiquer des notions morales simples et de bon sens en récitant les attributs divins: compatissant, miséricordieux, longanime. Personne ne <sup>sait</sup> ~~sait~~ plus très bien ce qu'ils signifiaient quand ils <sup>sont</sup> ~~étaient~~ énoncés à propos de Dieu. Un Dieu pur esprit ne peut servir de modèle à l'être humain. Philon dit bien que l'homme doit imiter Dieu <sup>autant</sup> ~~est~~ qu'il le peut mais, le contexte l'indique clairement, il veut simplement dire qu'il doit obéir à la loi de la Torah et suivre l'itinéraire spirituel qu'elle propose. Ainsi donc Moïse et, à un degré un peu moindre, les autres patriarches prenaient nécessairement la place de Dieu comme exemples de comportement approprié et



vertueux. *peut-être même l'Egyptien à son insu et sans doute*

Un Moïse ou un Solon pouvait être conçu comme un paragon, un homme ayant atteint une telle clarté d'esprit que ses actes se conformaient fidèlement à une norme absolue de vertu. Si l'humain est défini comme conflictuel et le divin comme maîtrise d'un dessein unique, un tel homme était en effet devenu divin. *pourrait penser que son intelligence est divine*

Derrière ces assertions, on distingue certains postulats psychologiques. Dans son état inachevé, l'être humain est une créature complexe, corps et âme, inconstant dans ses actes parce que ses passions sont indisciplinées et son esprit, plein de doutes et d'incertitudes. La plupart des intelligences, enténébrées par la confusion, hésitent entre les exigences de la vérité et celles des passions ou des appétits et quand arrive le moment de la décision, ce sont généralement ces derniers qui l'emportent sur une volonté incertaine. Le caractère dépend de la volonté et celle-ci est libérée par la sagesse. Vivre avec droiture et efficacité exige que l'homme renonce à ce qui n'est que leurre, tromperie, <sup>et</sup> séduction, à tout ce qui appartient au monde des apparences pour développer des habitudes de discipline mentale et physique. Il peut le faire dans la mesure où il appréhende le monde tel qu'il est réellement. Quand il sait vraiment ce qu'est le bien, il peut le faire. Un mortel ne saurait rassembler toutes les forces de sa volonté que si la philosophie a d'abord clarifié ce qu'il doit faire.

Pour Philon, ~~il n'existe pas de modèle de sainteté~~ <sup>il n'existe pas de modèle de sainteté</sup> Moïse a été un chef magnifique parce qu'il avait du caractère et de la lucidité. Celui qui a rencontré Dieu au Buisson Ardent

n'est ni un petit prince égyptien à demi-inculte et sans doute gâté, ni un simple berger, mais un individu mûr et un homme d'étude accompli qui a dépassé l'équivalent hellénistique du doctorat en philosophie. Il a dépassé aussi la tentation de pêcher parce qu'il comprend clairement ce qu'il faut faire et, en ce sens, il est devenu divin. Il est singulier, il est le modèle approprié parce que son intelligence est claire comme aucune autre, pleinement et authentiquement consciente, son esprit, contrôlé et équilibré à un degré unique.

Philon avait une foule d'étiquettes à coller sur son Moïse: premier des prophètes, maître de science divine, législateur des Juifs. Mais ce qu'il pouvait dire de plus important à son sujet, c'est qu'il était en tout point excellent et parfait, (D V M 1: 1); ~~celui qui~~<sup>il</sup> avait non seulement transmis fidèlement la loi de Dieu, mais toujours vécu selon les règles explicites de celle-ci et ses valeurs implicites. Le commun des mortels obéit à la Torah du mieux qu'il peut. Moïse l'avait accueillie dans son âme, ~~l'avait~~<sup>il</sup> totalement assimilée, ~~et~~<sup>aussi</sup> comme la loi divine est parfaite, l'âme de Moïse et chacune de ses actions l'étaient <sup>aussi</sup>. Il était sans faute, "les fruits de sa vertu manifestés par sa parole et par ses actes" (D V M 2: 66). On pouvait dire de lui qu'il était devenu une Torah vivante, un modèle des voies de Dieu (D V M 1: 162).

Jusqu'à quel point Philon pousse-t-il la transformation de son héros en un homme-Dieu ? Dans l'un de ses essais, il interprète ainsi inch-elohim: L'homme parfait n'étant ni dieu, ni homme, mais comme il dit à la limite de la nature inengendrée et de la <sup>nature</sup> périssable. De toute évidence, son Moïse ne partage

pas les faiblesses humaines familières, mais appliqué à lui, le terme de "Dieu" doit être pris figurativement. Pour paraphraser Philon, le sage est dit dieu <sup>par</sup> ~~pour~~ le fol, mais en vérité il n'est pas dieu ... car comparé à Dieu, il se révélera être un homme de Dieu, mais comparé à un fol, il semblera être un dieu selon l'apparence et l'opinion. Quant à celui qui progresse moralement, il se situe dans la région intermédiaire entre celle des vivants et celle des morts, appelant vivants ceux qui vivent avec sagesse, morts ceux qui mettent leur vie dans la folie (Som. 2: 234).

Dieu est une étiquette métaphysique qui indique les qualités suréminentes de Moïse et sa perfection, mais non pas une réelle divinité. Le Moïse de Philon est mortel. Il meurt, bien que sa mort comme sa vie soit extraordinaire. Il est appelé à l'immortalité par Dieu qui résout sa double nature d'âme et de corps en une seule unité, transformant tout son être en esprit pur comme la lumière du soleil.

<sup>A qui aurait</sup>  
~~Si l'on avait~~ demandé à Philon si Moïse était un être divin, il aurait répondu non et sans équivoque possible. Il ne l'adorait pas, il n'en faisait pas le fils de Dieu. La vie et la mort n'avaient pas modifié la nature fondamentale de l'existence. Personne n'est sauvé par son intercession. Mais il est devenu plus qu'un être humain. Les contradictions inhérentes à la personnalité humaine ont disparu. Sa nature est telle que la bêtise et l'ignorance ne sont plus possibles et le péché est totalement hors de question. <sup>En</sup> ~~Sans~~ ce sens Moïse est un "homme divin".

Quand nous regardons au-delà des listes de vertus dont

Philon et les rabbins ont séparément doté Moïse, quand on recherche la structure des idées implicites dans les deux, une similitude inattendue apparaît. L'une ~~et~~ comme l'autre tiennent pour acquis le pouvoir transformant de l'étude. Les rabbins enseignaient souvent que par elle l'homme apprend à faire ce qui est bien et quand elle est <sup>devenue</sup> ~~devenue~~ une discipline familière, le bien, en arrive à être une seconde nature. Torah Orah, l'étude de la Torah éclaire l'esprit, dirige sur la voie de la discipline et conduit à la formation d'un juste qui mérite des bénédictions dans ce monde et dans l'au-delà. Les rabbins n'allaient généralement pas si loin que Philon et les Grecs qui estimaient que l'homme peut surmonter les contradictions de sa nature par l'étude et la discipline, mais leur conviction que la Torah donne la vie en ce monde et dans l'autre incline fort à penser que ~~l'étude de la Torah~~ son étude transforme un caractère de façon significative. Une source talmudique tardive cite un long paragraphe attribué au Rabbin Meir (2ème siècle de notre ère) qui <sup>rapporte</sup> ~~dépose~~ les détails de ce processus:

Celui qui se lève à l'étude de la loi pour elle-même, de manière désintéressée, mérite de grandes récompenses; il vaut à lui seul le monde tout entier ... Cette étude lui inspire la modestie et la crainte de Dieu; elle le rend juste, vertueux, intègre et loyal; elle l'éloigne du péché et lui procure le bonheur; grâce à elle on a recours à ses conseils, à sa sagesse et à son autorité... Elle lui donne la suprématie et une puissance souveraine; elle lui révèle les profondeurs du divin

p<sup>c</sup>.

et les mystères de la loi; par elle il ressemble à une source abondante, à un fleuve intar<sup>p</sup>issable. Il devient humble, puissant et il pardonne facilement les injures. Bref cette étude le rend supérieur à toutes les autres créatures. (Pirke Avot 6: 1)

Philon n'aurait pu mieux décrire la capacité transformante de l'étude disciplinée. Grâce à elle, l'homme apprend à dominer ses passions, à comprendre la notion de justice, de manière à pouvoir administrer une communauté, rendre des jugements équitables, et non seulement mériter l'autorité, mais assu<sup>r</sup>er des fonctions sans être corrompu par elles. L'acquisition du savoir est, pour les rabbins comme pour Philon, la perle sans prix. "Occupez-vous moins<sup>er</sup> des affaires ~~de~~ d'affaires et consacrez-vous à la Torah." (Pirke Avot 4: 10). Comme dans Philon encore, en dernière analyse, l'étude n'est pas une fin en soi. Le sage doit à sa communauté d'assumer la direction de celle-ci.

Biographe, Philon a créé Moïse comme l'ultime roi-philosophe - nomos empsychos kai logios<sup>es</sup> - loi incarnée et exprimée. Allégoriste enseignant une voie vers l'illumination religieuse, il transforme les événements de la vie de Moïse en points de repère pour ceux qui recherchent ce même but. Ecartant l'interprétation biblique de la Torah comme document liturgique dont la récitation inciterait Dieu à hâter la seconde rédemption, <sup>il</sup> la remplace par un commentaire allégorique continu: tous les faits de cette existence sont traités comme autant de flèches qui signalent à chacun l'itinéraire <sup>دليل</sup> de l'il-

lumination de son intelligence et la libération résultante de son âme, affranchie du filet des passions, des ambitions et des appétits. Philon est persuadé que la communauté sera sauvée par le gouvernement d'un chef éclairé, comme Moïse a sauvé Israël; il croit au Grand Homme qui arrangera tout. La Torah affirme le grand Dieu qui rachète.

Les rabbins prêtèrent aussi peu d'attention au livre de Philon sur Moïse que mon voisin d'avion à celui d'Ash. Jamais il n'est mentionné dans leur littérature, <sup>mais jusqu'ici</sup> (ne faisant pas partie de la Torah pour toutes les raisons qui ont été citées plus haut. Mais le Moïse de Philon a été lu ces dernières années par une autre génération de Juifs conditionnés à voir le personnage comme un héros plutôt que comme la figure mythique du récit biblique. Celui du philosophe grec ignore la libido, mais il n'en est pas moins une personne et donc plus facile à appréhender que l'ombre indécise de la Bible.

L'enfant naturel du Moïse de Philon est celui que Grégoire de Nysse écrivit au 4<sup>e</sup> siècle de notre ère et dans lequel il présente les détails de sa vie complétés par une méditation, théoria, qui les suit point par point pour faire ressortir leur signification spirituelle. Il s'intéresse non pas à la loi de la Torah - Grégoire était un moine cappadocien, théologien et mystique - mais au processus mystique par lequel Moïse s'élève jusqu'à Dieu. Comme Philon, il insiste sur le séjour en Madian où, dans le silence et le recueillement, Moïse acquiert les lumières spéciales qui ne proviennent que de la communion avec Dieu. Le Sinaï n'est pas seulement le lieu où la Torah est donnée, mais le moment où Moïse achève

son ascension sur la voie mystique. Evêque aussi bien qu'ascète, Grégoire décrit avec ravissement comment, après avoir reçu l'illumination sur le Sinaï, Moïse retourne dans sa communauté pour la guider selon la compréhension nouvelle qu'il a de la nature et de la volonté divines, pour témoigner aussi devant elle des merveilles qu'il a vues. C'est un très beau livre et malgré des principes antinomiques, il laisse deviner ce que les sages talmudiques auraient pu écrire s'ils n'avaient pas été dévorés par tant de zèle pour la loi. La Torah m'est précieuse, mais je regrette les livres qui auraient pu être.

# Chapitre IV

## Un autre Moïse

Les auteurs de la première édition de ce livre ont eu l'honneur de recevoir de la part de M. le Ministre de l'Instruction Publique, par l'intermédiaire de M. le Directeur de l'École Normale Supérieure, une lettre par laquelle il leur a été fait connaître que le Gouvernement s'intéressait à leur ouvrage et qu'il leur offrait une subvention pour leur permettre de le publier. Ils ont été très touchés de cette marque de bienveillance et ont accepté la proposition qui leur était faite. Ils ont donc pu publier ce livre sans avoir eu à supporter les frais de publication. Ils tiennent à remercier M. le Ministre de l'Instruction Publique et M. le Directeur de l'École Normale Supérieure de leur avoir fait connaître cette offre et de leur avoir permis de l'accepter. Ils tiennent également à remercier M. le Ministre de l'Instruction Publique de leur avoir fait connaître que le Gouvernement s'intéressait à leur ouvrage et qu'il leur offrait une subvention pour leur permettre de le publier. Ils ont été très touchés de cette marque de bienveillance et ont accepté la proposition qui leur était faite. Ils ont donc pu publier ce livre sans avoir eu à supporter les frais de publication.



Quand un caricaturiste antisémite soviétique dessine un Juif, il lui fait un long nez et il l'appelle Moïse. Stéréotype bien usagé, mais qui a toujours, semble-t-il, son public. Même les non-Juifs reconnaissent que ce nom est particulièrement répandu dans nos familles ~~juives~~. Nous autres, Juifs, avons une formule destinée à louer notre premier philosophe érudit en le comparant à notre seul prophète législateur: de Moïse (celui de la Bible) à Moïse (~~M~~<sup>M</sup>aimonide) il n'y a eu personne comme Moïse (~~M~~<sup>M</sup>aimonide). Le nom semble essentiellement juif et pourtant après celui qui le porta le premier, près de dix-sept siècles s'écoulèrent avant qu'il fût donné à un autre.

<sup>d'après</sup> J'ai les listes des personnages bibliques et post-bibliques, examiné à la loupe les noms des mercenaires et marchands judéens qui apparaissent dans les chroniques asmonéennes, étudié les papyrus araméens et grecs écrits par les anciennes communautés de la diaspora et scruté les listes des Tannaïm et des Amoraïm\* qui enseignaient dans les académies talmudiques.

---

\* "Répétiteurs" et "explicateurs", <sup>les uns</sup> auteurs de la première codification de la loi orale (fin du 2<sup>e</sup> siècle) ou Michna, les autres, auteurs des deux Guemarot (Babylone et Jérusalem), rassemblant des commentaires sur la Michna (3<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> s.) D'où deux Talmuds, la Michna étant la même, mais la Guemara, différente.

Jamais je n'ai rencontré le nom de Moïse. Le Talmud babylonien mentionne un certain marchand du 4<sup>e</sup> siècle, Mesah ben Arzi, qui doit sa place dans la littérature à l'avarice <sup>et</sup> ~~qu'il~~ <sup>en effet</sup> avait ~~refusé~~ refusé de verser comptant à son gendre Houna, étudiant brillant mais impécunieux, la dot stipulée dans le contrat de mariage, préférant promettre le paiement en cas de besoin futur (B. B.B. 174b). Comme le Talmud est l'oeuvre d'érudits du genre de Houna et représente leurs intérêts, Mesah est violemment critiqué, mais il a la distinction d'<sup>être</sup> ~~être~~ <sup>le</sup> ~~le~~ seul Moïse que nous connaissions durant les deux premiers millénaires de l'histoire juive et il a vécu au moins mille sept cents ans après celui dont il portait, semble-t-il, le nom.

Le 8<sup>e</sup> siècle marque la fin de ce hiatus. Brusquement les jeunes Juifs qui portent le nom du législateur sont partout. Ce changement coïncide avec la rapide et dramatique conquête par l'Islam de la plus grande partie du monde où vivaient les Juifs et il en est d'ailleurs la conséquence. Le Coran fait souvent allusion à Moussa (Moïse), qui figure avec Adam, Abraham, Jésus et d'autres parmi les messagers choisis de Dieu, maillon dans la chaîne des califes-apôtres dont Mahomet prétend être le dernier et le plus illustre. Les jeunes Moussa étaient nombreux dans le monde musulman et comme cela s'est produit tout au long de l'histoire, la minorité adopta le choix des prénoms de la culture dominante. Un vieux tabou avait perdu sa force et voyant les Musulmans tout à fait à l'aise avec ce nom, les Juifs le revendiquèrent comme leur, se libérant ainsi d'une inhibition vieille de plusieurs siècles.

Comment ~~celui-ci~~ avait-il pris naissance ? Il faut se rappeler que dans la plupart des sociétés donner un nom à un enfant était considéré comme une affaire terriblement sérieuse. Prêtres, sages et sans doute astrologues étaient consultés. La tradition populaire voulait que le nom d'une personne déterminât sa destinée (b. Ber 7b), et rien n'indique que les sages eussent été d'un autre avis. Ils interprétaient en effet littéralement aussi bien que figurativement la maxime: "Un nom (estimé) est préférable à une grande richesse" (Pr. 22: 1) et conseillaient aux parents de ne pas donner à leurs enfants "le nom des méchants" (b. Yoma 38b), <sup>Yb</sup> citant pour appuyer leurs dires: "La mémoire du juste est une bénédiction; le nom des méchants tombera en pourriture," (Pr. 10: 7). Un rapide coup d'oeil aux noms qui apparaissent dans les sources rabbiniques indique qu'effectivement ceux des personnages qualifiés de mauvais par la Bible (Jéroboam, Coré, Achab, ...) étaient évités.

On considérait que le nom faisait partie de la personnalité et jouait un rôle majeur dans la détermination du destin. L'histoire de David, Abigail et son mari, rustre et ladre, tourne autour d'un jeu de mots "Il ressemble à son nom: Nabal il se nomme et habal [vif ou fou] est son caractère", (1 Sam. 25:25). On croyait communément qu'un homme acquérait les caractéristiques et la destinée de celui dont il portait le nom, qu'il héritait de son signe ou mazzal. Ainsi la tradition s'établit-elle de donner un ascendant riche et comblé d'années à un enfant. Une version plus sophistiquée de l'idée considérait que le nom était une forme au sens aristotélicien du terme, une réalité indépendante d'une personne particulière, dont l'es-